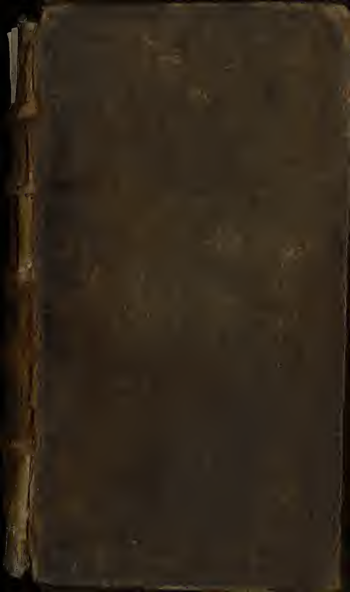
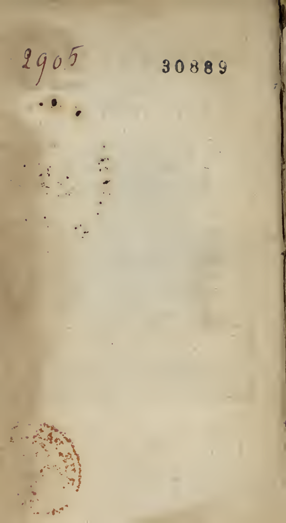




EX BIBL.
REGIÆ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.





LES

OPERATIONS DE CHIRURGIE

PAR VNE METHODE courte & facile

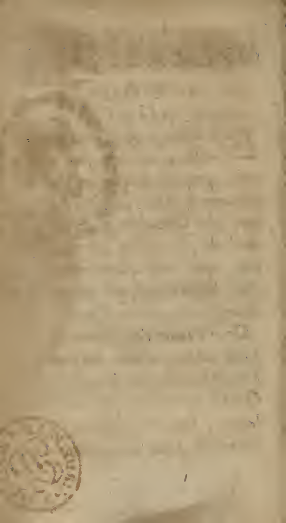
AVEC DEUX TRAITEZ,

L'un des Maladies de l'Estomach, & l'autre des Maux Veneriens.



A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë Saint Jacques, devant la Fontaine Saint Severin, au S. Esprit.

M. DC. LXXXVIII.
Avec Privilege & Approbation.





AVERTISSEMENT.

EN donnant ces Ecrits au Public, on s'eſt ſeulement propoſé d'enſeigner la maniere de faire les Operations de Chirurgie par une méthode plus courte & plus facile que celle qu'on trouve dans les Auteurs qui en ont traité.

On n'avance rien qui ne ſoit fondé ſur la pratique des plus habiles Chirurgiens de ce tems. On n'y parle point des maladies, laiſſant à chacun la liberté de faire des ſyſtemes

ſuivant ſes idées. Auſſi eſt-il plus utile de s'attacher à l'Operation, qui doit eſtre la fin principale de ceux qui veulent s'appliquer à la Chirurgie.

On ne pretend pas avoir mis ce petit Ouvrage dans ſa derniere perfection, car l'on ſçait trop que l'uſage & la pratique ajoûtent tous les jours aux Arts : mais du moins il y a lieu d'eſperer qu'on y trouvera quelque choſe de plus que ce que nous avons ſur cette matiere.

On y a joint deux autres Traitez, l'un des Maladies de l'Eſtomach, *où l'on explique tous leurs ſymptomes*

d'une maniere méchanique & naturelle : & l'autre des Maladies Veneriennes, *si clairement expliqué, qu'on peut, en suivant les Regles qui y sont prescrites ; remedier seurement aux accidens qui accompagnent ces fâcheuses indispositions.*

Tout ce travail cependant ne doit estre regardé que comme un simple essai. Le tems fera faire mieux. Enfin si l'on ne trouve pas dans nos discours toute la délicatesse & la pureté du langage, je réponds avec Horace.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

PRIVILEGE DV ROY.



OUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos Amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Sénéchaux, Prevoſts, Juges, leurs Lieutenans & autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra ; Salut. Noſtre cher & bien Amé Laurent d'Houry, Marchand Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il deſireroit faire imprimer un Livre intitulé. *Les Operations de Chirurgie, par une Methode courte & facile, avec deux Traitez l'un des maladies de l'eſtomach, & l'autre des maux Veneriens.* Auquel effet, il nous a tres-humblement fait ſupplier luy accorder nos Lettres ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter ledit Expoſant. Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons

par ces Preſentes, d'imprimer, faire imprimer ledit Livre, en tel volume, marges & caracteres, & autant de fois que bon luy ſemblera, pendant le temps de dix années conſecutives, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois, iceluy vendre & debiter par tout noſtre Royaume & Terres de noſtre obeïſſance: Faiſons deffences à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer ny debiter ledit Livre, ſous quelque pretexte que ce ſoit, même d'impreſſion Etrangere ou autrement, ſans le conſentement de l'Expoſant ou de ſes ayans cauſe, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, trois mil livres d'amende payables ſans déport par chacun des contrevenans, applicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hoſtel Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts, à la charge d'en mettre deux Exemplaires dans noſtre Biblioteque publique, un en celle du Cabinet des Livres du Cha-

ſteau du Louvre, & un en celle de noſtre tres-cher & feal le ſieur Boucherat, Chancelier de France, de faire faire l'impreſſion dudit Livre dans noſtre Royaume & non ailleurs, en beaux caracteres & papier conformément aux Statuts & Reglemens de la Librairie, & de faire regiſtrer ces Preſentes és Regiſtres de la Communauté des Marchands Libraires de noſtre ville de Paris, à peine de nullité des Preſentes, du contenu deſquelles, Vous Mandons & enjoignons faire joüir & uſer ledit Expoſant, ou ceux qui auront droit de luy, plainement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empeſchemens à ce contraires, Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extraict des Preſentes, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par un de nos Amez & Feaux Conſeillers Secretaires, Foy ſoit ajoûtée comme au preſent Original; Commandons au Premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire pour

l'execution des Presentes, tous Exploits, Significations, Deffenses & autres Actes necessaires, sans demander autre permission ; CAR tel est nostre plaisir. DONNE' à Versailles le vingtiéme jour de Novembre l'an de Grace mil six cens quatre-vingt-sept, & de nostre Regne le quarante-cinquiéme, Par le Roy en son Conseil. BOUCOT.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 22. Novembre 1687. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. Celuy du Conseil Privé du Roy du 27. Février 1665. & l'Edit de Sa Majesté donné à Versailles au mois d'Aoust 1686.

I. B. COIGNARD. Syndic,

Achevé d'imprimer le 16. Janvier 1688.

APPROBATION.

J'Ay lû un Manuſcrit, contenant trois differens Traitez, l'un *Des Operations de Chirurgie*, l'autre *Des Maladies de l'Eſtomach*, & le troiſiéme, *Des Maladies Veneriennes*. Leſquels meritent d'eſtre imprimez, s'il plaiſt à Monſeigneur le Chancelier d'en donner la Permiſſion. Fait ce troiſiéme Novembre 1687. BACHOT, Docteur Regent, & Ancien Profeſſeur de l'Ecole de Medecine de Paris.

Autre Approbation.

J'Ay lû avec toute l'attention poſſible, le Manuſ-

crit que Monſeigneur le Chancelier m'a fait l'honneur de m'envoyer à examiner. J'ay trouvé les deux Traitez qui regardent plus particulierement la Chirurgie ; Sçavoir celuy *Des Operations* , & l'autre *Des Maladies Veneriennes*, fort bien écrits, pleins des meilleurs preceptes, & de la bonne Doctrine de l'Art. A l'égard du troiſiéme Traité, qu'il contient, *Des Maladies de l'Eſtomach*, quoy qu'il appartienne plus veritablement à la Medecine qu'à la Chirurgie ; neanmoins autant que je ſuis capable d'en juger, pour en avoir pluſieurs fois entendu parler, & conferé avec les plus habiles gens de la Profeſſion, également Philoſophes & Medecins ; je le croy auſſi digne d'impreſſion, & d'eſtre donné au Public, avec les

deux autres. C'est le sentiment que j'en donne, sous le bon plaisir de Monseigneur, aprés l'examen serieux que j'en ay fait, pour répondre à l'honneur que j'ay receu de sa Grandeur, de vouloir bien que je portasse mon jugement. Donné à Paris ce neuviéme Novembre 1687.

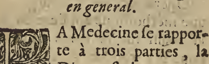
Signé, BESSIÉRES.



TRAITÉ DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.

CHAPITRE I.

Des Operations de Chirurgie en general.



A Medecine se rapporte à trois parties, la Diete est la premiere & la plus commune ; la Pharmacie est la plus utile ; & la Chirurgie la plus necessaire, la

principale & la plus évidente. Elle découvre à nos yeux toutes ses machines, & sans ses operations industrieuses, la Medecine est aveugle. La Chirurgie travaille à le guerison des maladies du corps en quatre differentes manieres ; elle unit les parties divisées, elle les divise lorsqu'elles sont unies contre le cours ordinaire de la nature, elle luy ôte les choses qui luy sont étrangeres ; enfin elle ajoûte quelque organe qui manque à la necessité ou à la perfection du corps.

Operation de Chirurgie est une méthodique application de la main sur le corps humain pour luy rendre & conserver la santé.

Quelques Auteurs divisent les Operations selon leur essence, ou plûtôt selon leur genre,

en Synthefe, Dierefe, Exerefe &c Prothefe. D'autres felon les maladies, où elles fe font, & quelques parties.

Les Operations prennent fouvent le nom de la partie où on les fait, comme par exemple au Bubonocelle, au bec de liévre & à l'Empiéme.

Il y a trois Operations generales. La premiere & la plus commune s'appelle Synthefe ; elle comprend toutes les Operations & tous les moyens pour réünir les parties.

Elle eft dite commune, parce qu'elle fert à toutes les autres, & qu'elle renferme fous elle les bandages, les attelles & tous les inftrumens qui peuvent fervir à la Chirurgie.

La Synthefe particuliere n'eft utile qu'à certaines maladies & à certaines parties. L'une remet

les os rompus & luxés, & l'autre l'épiploon & les inteſtins, comme dans les Hernies.

La Dìereſe eſt une operation qui ſépare les parties qui étoient unies contre la diſpoſition naturelle.

L'Exereſe eſt une operation par laquelle on tire les choſes hors du corps qui luy ſont étrangeres.

Enfin la Proteſe ajoûte quelque organe qui manque à la neceſſité ou à la perfection du corps.

La Syntheſe, la Dіereſe & l'Exereſe s'accompagnent preſque toûjours dans les Operations.

Les Operations de Chirurgie ont deux parties : la premiere eſt operative ; elle conſiſte dans l'adreſſe des mains d'un Chirurgien. La ſeconde eſt

Théorique ou Medicale ; elle regle la conduite du Chirurgien dans l'adminiſtration des remedes qui ſont neceſſaires pour faire réüſſir toutes ſes Operations.

Pour bien operer il eſt neceſſaire d'avoir une connoiſſance parfaite de la ſtructure des parties, de leur ſituation & de leur uſage ; ce qui s'apprend par l'Anatomie. Il faut connoître la maladie, ſa cauſe, ſon commencement ſon progrés, ſon état & les autres circonſtances, afin de pouvoir juger de la neceſſité de l'Operation, & des remedes qui conviennent à la maladie ; enfin il faut ſçavoir parfaitement toutes les regles des Operations ; ce que l'on apprend en voyant travailler les bons Maîtres, en liſant les obſervations des Praticiens,

& en s'exerçant ſoy-même.

Avant que de faire les Operations, il faut obſerver quatre choſes.

La premiere, quelle eſt l'Operation. La ſeconde pourquoy on la fait. La troiſiéme ſi elle eſt neceſſaire ou poſſible, & la quatriéme la maniere de la faire.

La premiere, on connoît l'Operation par ſa definition. La ſeconde on la fait parce que la maladie n'a pû eſtre guerie autrement. La troiſiéme on la jugera poſſible & neceſſaire en examinant la maladie, la force du malade & la partie ; la quatriéme & derniere choſe, c'eſt l'Art ou la maniere de faire chaque Operation.

Les Operations ſe doivent faire avec promptitude, agrément, ſeureté & dexterité.

On doit toûjours se proposer trois choses avant que d'operer, ce qu'il faut faire devant, pendant & aprés l'Operation.

CHAPITRE II.

Des Sutures en general.

LA Suture est une espece de Synthese, qui par le moyen de l'éguille enfilée réünit les parties molles & encore sanglantes.

Les Sutures se font pour réünir les playes ; mais on les fait principalement parce que le bandage ny la situation de la partie n'ont pû faire la réünion.

Les differences des Sutures se tirent de deux choses, de leur usage & du moyen de les faire.

De leur usage ; elles sont dites incarnatives, restreinctives & conservatives.

L'incarnative a cinq especes, l'entrecoupée, l'emplumée, l'entortillée, l'agrafée & la suture séche.

La restreinctive est de trois sortes, celle du Pelletier, du Cordonnier & du Couturier.

La conservative approche les lévres de la playe, où il y a deperdition de substance ; on ne fait point de suture aux playes où la perte est grande.

Du moyen de les faire ; elles se font avec solution de continuité ou sans solution de continuité. Avec solution de continuité, ou à point séparé, ou à point continu.

Celles qui se font à point continu sont quatre.

Celle du Pelletier ou à surget.

Celle du Couturier ou à point laſſé.

Celle du Cordonnier, & celle qui va du dedans en dehors, & du dehors en dedans.

Celles qui ſe font à point ſéparé ſont quatre, l'entrecoupée, l'emplumée ou l'enchevillée, l'entortillée & l'agrafée.

Celle qui ſe fait ſans ſolution de continuité, c'eſt la ſuture ſéche.

Les ſutures ſont inutiles aux playes tranſverſes & obliques où le bandage n'a point d'uſage; elles ſervent aux playes où il y a des angles, & enfin les Anciens ont ajoûté, aux playes où il y a flux de ſang; & c'eſt où ils pratiquoient la ſuture qu'ils ont appellé reſtreinctive.

Il faut remarquer qu'on ne

fait point de ſuture aux vaiſſeaux, comme faiſoient les Anciens, mais qu'on y fait la ligature. Les ſutures conviennent encore aux playes où il y a du mouvement.

Il y a pluſieurs playes où les ſutures ne ſe font point.

Premierement aux playes alterées par l'air.

Secondement aux playes contuſes.

Troiſiémement à celles où il y a déperdition de ſubſtance.

Quatriémement aux morſures venimeuſes.

Cinquiémement aux playes où l'inflammation eſt grande.

Sixiémement & en dernier lieu aux playes où les os ſont découverts.

Les Anciens ont deffendu de coudre les playes aux os découverts; cependant ſi la playe eſt

ſans contuſion, il faut d'abord la coudre.

Avant que de faire les ſutures, il faut tirer les corps étrangers, s'il y en a, & laiſſer mediocrement ſaigner la playe.

Les inſtrumens propres à faire les ſutures ſont trois, la canule, l'éguille & le fil.

Il faut que les éguilles ayent diverſes figures & grandeurs; qu'il y en ait de droites & de courbes. Les droites doivent eſtre plates ou rondes & pointuës, les courbes grandes & petites.

Les files doivent plûtoſt eſtre de lin que de ſoye, à cauſe qu'elle ſe coupe & ſe laſche plus facilement.

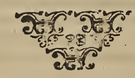
Le fil doit eſtre ciré; on le met double ou ſimple ſuivant la neceſſité.

La canule ſera courbe ou

droite, il faut auſſi qu'elle ſoit fenêtrée pour laiſſer paſſer le fil. La tête des éguilles ſera canelée pour enchaſſer le fil, afin qu'il coule plus facilement.

Il faut avoir des compreſſes, des emplâtres, des plumaceaux, des bandes, des aſtringents & pluſieurs autres choſes neceſſaires à l'Operation.

S'il arrive une inflammation conſiderable aprés la ſuture, on la défait adroitement pour remedier aux accidens qui ſurviennent. Les accidens étant ceſſé, on la refait comme auparavant.



CHAPITRE III.

Des Sutures en particulier, & du moyen de les faire.

L'Entrecoupée eſt une ſuture à point ſéparé, c'eſt la plus ordinaire en pratique. On prend une éguille courbe ou droite ſuivant l'occaſion, on la paſſe du dehors en dedans, on coupe le fil de chaque côté aſſez long pour avoir la facilité de noüer aiſément, on fait autant de points qu'il eſt neceſſaire. Les points étant faits, on commence par celuy du milieu, le faiſant du côté oppoſé à l'écoulement de la matiere ſuivant la ſituation de la partie. On fait d'abord un ſimple nœud ſur lequel on applique une pe-

tite compreſſe, enſuite le nœud du Chirurgien, & aprés un nœud coulant pour le défaire aiſément, lors qu'il ſurvient des accidens.

La diſtance des points doit eſtre d'un demy pouce ſuivant la grandeur de la playe. Si elle eſt ſuperficielle, il faudra ſe ſervir de canule; mais ſi elle eſt profonde les doigts ſont plus commodes.

L'emplumée eſt la ſeconde eſpece de ſuture incarnative, elle eſt utile aux playes profondes qui arrivent aux parties fort charnuës, comme aux feſſes, aux cuiſſes & aux parties qui ont du mouvement, comme le ventre. Cette ſuture étoit fort en uſage chez les Anciens; mais à preſent on ne s'en ſert plus. On prend deux tuyaux de plume, ou deux pe-

tites chevilles de la longueur de la playe ; on passe une éguille enfilée d'un fil double jusques dans son fond, & l'on coupe son fil d'une longueur suffisante.

Les chevilles ou tuyaux de plume se mettent entre les files, en faisant de part & d'autre sur chaque tuyau un double nœud ; & approchant les bords autant qu'il est necessaire.

La suture entortillée est la troisiéme espece, elle ne convient gueres qu'au bec de liévre. On la fait en glissant l'éguille dans la playe & tortillant le fil autour.

L'agrafée est la quatriéme espece de suture incarnative. Les Anciens la faisoient avec des agrafes que l'on piquoit d'une lévre à l'autre, & ils mettoient autant d'agrafes

qu'ils vouloient faire de points. Cette maniere de réünir les playes est inutile & ridicule, pour deux raisons. La premiere, la douleur étoit continuelle ; la seconde c'est que ces agrafes ne penetroient point le fond de la playe, & par consequent la réünion ne s'en pouvoit faire.

La suture séche est la cinquiéme espece & la derniere des sutures incarnatives. Elle est ainsi nommée à cause qu'elle se fait sans division. Elle n'est utile qu'aux playes superficielles, particulierement au visage pour conserver la beauté ; mais elle n'est gueres en usage, on se sert d'éguilles au visage comme à toutes les autres playes ; mais afin que la cicatrice paroisse moins, il faut qu'elles soient plus déliées.

On prend deux morceaux de toile neuve que l'on coupe en triangle de la grandeur de la playe. La lisiere de la toile doit estre du côté des angles, on fait autant d'angles que l'on veut faire de points, & l'on attache un cordon à chaque angle ; cette toile s'applique avec un medicament agglunatif que les Anciens faisoient ordinairement avec le mastic, l'encens, la sarcocole, le tout pulverisé & incorporé avec du blanc d'œuf ; mais la colle forte tient mieux que ce medicament. Il faut appliquer la toile à un demy doigt d'intervalle des bords de la playe, & la laisser sécher avant que de raprocher les lévres ; on fait un simple nœud, & un nœud coulant comme aux autres sutures, ensuite on applique un

plumaceau trempé dans quelque baume.

CHAPITRE IV.

Des Sutures restreinctives, ou à point continu.

LA premiere des sutures restreinctives du sang est celle du Pelletier. Les Anciens la pratiquoient aux vaisseaux, comme nous avons dit; on ne la fait à present qu'aux intestins. On prend une éguille droite & déliée, enfilée d'une soye plate & cruë, faisant le premier point au delà de la playe, perçant en même tems les deux lévres, & continuant jusqu'à ce qu'elle soit cousuë, on laisse sortir un bout de soye hors du ventre.

La ſuture du Cordonnier, du Couturier & celle qui ſe fait du dehors en dedans & du dedans en dehors, ſont toutes inutiles & ridicules ; la multiplicité des points coupoit d'abord les lévres de la playe. Toutes ces ſutures ſont décrites dans les Anciens, particulierement dans Celſe : mais on peut croire qu'ils ne les ont jamais faites.

REMARQUE.

Le Chirurgien obſervera pluſieurs choſes avant que de coudre les playes. 1. De prendre doucement avec ſes doigts les lévres de la playe. 2. De ne piquer aucun vaiſſeau ſans neceſſité. 3. De percer la peau & la chair. 4. Aux playes profondes de ne prendre pas ſeule-

ment la ſuperficie des bords ; mais d'aller juſqu'au fond, parce que c'eſt toûjours le fond qui ſe reprend le premier ; car il ſe feroit un ſac, ſi l'on n'alloit pas juſqu'à la profondeur de la playe ; ce qui obligeroit à défaire la ſuture, à quoy il faut prendre garde. 5. Qu'il y ait une moyenne diſtance entre les points. 6. De commencer par les angles, s'il y en a, & de raprocher les lévres de de la playe avant que de faire le nœud.

Les Anciens aprés avoir fait les ſutures mettoient ſur les bords de la playe des poudres incarnatives, pour faire ſuivant leurs idées rengendrer les chairs ; mais la réünion des playes eſt une pure action de la nature, & leur poudre ne ſervoient qu'à l'empeſcher, en

faiſant un enduit qui bouchoit le paſſage au ſang, & qui empeſchoit les bords de ſe reprendre. Il n'y a point d'autre baume que le ſang pour la regeneration des chairs; c'eſt la même choſe pour la greffe dans les arbres, la ſeve ou le ſuc nourricier de la plante enfilant les petits tuyaux qui en font le tiſſu, eſt la veritable cauſe que l'ente ſe reünit à l'inciſion que l'on a faite à l'arbre; c'eſt encore la même choſe pour la formation du cal dans les os, dont la ſubſtance n'eſt qu'un compoſé de petits tuyaux ou de vaiſſeaux.

A l'occaſion dequoy l'on peut dire que les Anciens n'avoient qu'une idée fort confuſe de la generation du cal, quand ils ont dit que c'étoit l'excrement des chairs, ou le re-

ſte de la nourriture de l'os qui le formoit.

S'il y a de l'adreſſe à faire les ſutures ; il n'y en a pas moins à les défaire. On défait la ſuture entrecoupée, en coupant chaque point ſur ſon nœud & mettant la ſonde par deſſous, & le doigt ſur le bord de la playe pour l'affermir, tirant le fil ſans violence.

On ôte la ſuture entortillée en détortillant doucement le fil, & tirant l'éguille peu à peu. Si l'on avoit fait la ſuture emplumée, il faudroit la défaire en coupant chaque point ſur la plume.

La ſuture ſéche ſe leve en humectant la toile qui eſt collée avec de l'eau tiede. Si l'on eſt obligé de faire la ſuture du Pelletier à l'inteſtin, les points ſe pourriſſent & s'en vont dans

la ſupuration ; c'eſt la même choſe pour la ligature de l'épiploon ; on a ſoin de tirer les fi-les qui ſortent de la playe du ventre. Enfin il eſt de la prudence du Chirurgien de défaire les ſutures lors que les playes ſont réünies ; ce qui arrive plûtoſt ou plûtard ſuivant l'endroit de la playe, & ſuivant la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition du ſujet.

CHAPITRE V.

De la Gaſtroraphie.

LA Gaſtroraphie ou la ſuture du ventre ſe fait lors que les playes ſont aſſez grandes. Si la playe eſt petite & ſans aucun accident, elle n'a pas beſoin de ſuture, on peut mettre une petite tente pour don-

ner issuë au pus. Si l'inteſtin & l'épiploon ſortent par la playe, il faut d'abord avant que de les remettre dans le ventre, examiner s'ils ne ſont point mortifiez ny bleſſez ; s'il y a playe à l'inteſtin & qu'elle ſoit grande, on fera la ſuture du Pelletier. L'épiploon qui eſt une partie graſſe n'eſt pas long-temps à l'air ſans ſe mortifier, ſa froideur & ſa lividité en ſont un ſigne évident ; c'eſt pourquoy il faut couper la partie morte. On paſſe une éguille enfilée d'un fil double dans la partie ſaine, faiſant deux nœuds aux deux côtez ; enſuite on coupe dans le vif un pouce au deſſus de la ligature, laiſſant ſortir un long bout de fil hors de la playe. On remet l'inteſtin le premier, enſuite l'épiploon. Les playes penetrent

souvent le ventre sans blesser les intestins, & c'est alors qu'ils se remplissent de vents, de sorte qu'ils ne peuvent plus rentrer par la playe. Les Auteurs ont toûjours dit qu'il n'y avoit que deux choses à faire pour dissiper les vents, ou par fomentations de vin chaud où l'on aura fait boüillir de la camomille & du melilot, ou bien en appliquant des animaux ouverts vifs. Paré même conseille de faire plusieurs ponctions à l'intestin avec une éguille ronde, parce qu'elle ne fait qu'éloigner les fibres sans les couper ; mais d'abord le plus seur, c'est de faire tous ses efforts pour les remettre dans le ventre ; la nature fera bien-tost dissiper les vents. Si tous ces moyens ne servent de rien, il en faut venir à la dilatation.

Avant que de dilater la playe, il faut obſerver trois choſes: La premiere, le lieu où il faut dilater; la ſeconde, la quantité de la dilatation, & la troiſiéme, comment il la faut faire.

Si la playe eſt ſuperieure, il faut dilater en bas; ſi elle eſt tranſverſe, s'éloigner de la ligne blanche. Il n'eſt pas facile de connoître toûjours la direction de la playe, à cauſe de l'étranglement. La quantité de la dilatation dépend du plus ou du moins des parties ſorties.

La troiſiéme choſe enſeigne cōment la playe doit eſtre dilatée. On range doucement à côté les inteſtins en mettant deſſus une compreſſe trempée dans du vin chaud. Appliquant la main doucement deſſus, on taſche d'introduire une ſonde canelée dans le ventre. Il faut l'introduire à

plomb, la tournant de côté & d'autre, pour ne pas engager l'inteſtin entre la ſonde & le peritoine, & même il eſt bon de le tirer un peu à ſoy; enſuite tenant la ſonde de la main gauche, prendre de l'autre un biſtouri courbe ou des ciſeaux, gliſſer le bout dans la canelure de la ſonde, & couper plus du dehors que du dedans, enfin reduire l'inteſtin & remuer un peu le malade.

Il n'eſt pas toûjours facile d'introduire la ſonde, les inteſtins gonflez en ſont un obſtacle invincible, & c'eſt là où il faut toute l'adreſſe d'un Chirurgien. Il poſe un de ſes doigts où il veut faire la dilatation, & comme c'eſt la peau qui cauſe toûjours l'étranglement, il la coupe de la pointe d'un biſtouri, en le conduiſant auprés de

ſon ongle ; de ſorte que l'inteſtin n'en eſt point touché. Il eſt facile aprés d'introduire la ſonde, & d'en faire plus commodement la dilatation, comme nous avons dit. Dans toutes les choſes qui dépendent de l'adreſſe de la main, il eſt beaucoup plus facile de les comprendre en les voyant faire qu'en les liſant, & la difficulté n'eſt pas moindre à les décrire. L'inteſtin & l'épiploon reduits, il n'y a qu'à faire la ſuture entrecoupée.

Les files de la ſuture de l'inteſtin & de l'épiploon ſe tirent hors de la playe, & ſe rangent du côté de la tente, afin de ſuſpendre ſes parties, & qu'elles ſe puiſſent agglutiner avec la playe ; & même ſi l'on pouvoit faire en ſorte que le malade fut couché ſur le ventre, la playe de l'inteſtin ſe réüniroit plûtoſt

en ſe collant au peritoine.

Pour faire la ſuture entrecoupée au ventre; il faut avoir deux éguilles courbes enfilée d'un même fil. Ayant marqué les points avec l'encre, on fait mettre les mains d'un ſerviteur aux côtez de la playe ſur le ventre pour empeſcher l'impulſion des inteſtins, & l'on dit au malade de retenir ſon haleine. On introduit le doigt index dans le ventre faiſant gliſſer l'éguille ſur le doigt pour ne point bleſſer l'inteſtin. On tient le bord de la playe avec le pouce & le doigt index, on perce du dedans en dehors, perçant le peritoine, les muſcles & la peau tout enſemble, & ſur tout on prend garde de tirer le peritoine au bord de la playe avant que de percer, afin d'éviter une hernie ventrale, prenant plus

du dedans que du dehors. La premiere éguille étant passée, on tournera le même doigt en dedans pour prendre l'autre lévre de la playe, sans le retirer dehors, conduisant l'éguille sur le doigt comme on a fait d'abord. Il faut ensuite défiler les éguilles, & faire autant de points qu'il est necessaire; on commence à lier celuy du milieu, & l'on met une petite tente avant que de faire les nœuds, le reste de l'appareil consiste dans une embrocation d'huile rosat, la serviette & le scapulaire.

REMARQUE.

Toutes les playes qui penetrent le ventre sont toujours fort dangereuses lorsqu'elles sont grandes, à cause que l'Epiploon & les Intestins peuvent

aiſément ſortir par l'ouverture. La reſpiration & le mouvement des muſcles du ventre qui preſſent continuellement les Inteſtins, les obligent encore de ſortir par la playe, lors même qu'elle n'eſt pas des plus grandes, parce que ces parties ſe trouvant libres dans le ventre, il leur eſt toujours fort facile de ſe gliſſer & de ſortir au dehors ; ce qui arrive à peu prés de même qu'en preſſant de la pâte dans ſes mains, on la voit ſortir par les ouvertures que laiſſent les doigts, à cauſe qu'elle ne trouve rien en ces endroits qui luy faſſe de la reſiſtance. Il faut encore remarquer que les Inteſtins étant bleſſez, ils ſortent plus facilement par l'ouverture de la playe, à cauſe qu'ils ne s'empliſſent pas ſi-toſt de vents.

L'Epiploon qui est une partie grasse, n'est pas long-temps à l'air sans se corrompre ; la raison est qu'étant composé de petits sacs dans lesquels la graisse est apportée par les vaisseaux que Malpighi appelle Adipeux, le froid de l'air exterieur coagule & fige d'abord cette substance onctueuse, laquelle étant arrestée dans les vaisseaux, se fermente, se corrompt & s'aigrit; ce qui donne lieu aux sels de se développer, de devenir acres & corrosifs, & de rompre & déchirer le tissu des vessicules qui les envelopent ; Delà viennent aussi cette couleur livide & cette odeur puante qu'on ressent alors, parce que c'est une veritable gangrene.

Les Intestins ne sortent jamais par la playe sans se remplir aussi-tost de vents pour peu

qu'ils ſoient expoſez à l'air. Voicy comment on doit conjecturer que ces vents ſe forment. L'air froid qui environne les Inteſtins ralentit la circulation qui ſe fait dans leurs tuyaux, je veux dire dans le tiſſu qui compoſe leur ſubſtance; d'où la circulation non ſeulement eſt retardée, comme je viens de dire, mais auſſi le chyle & les autres liqueurs qui coulent dans les Inteſtins, comme la Bile & le ſuc Pancreatique. Le fermant même qui ſuinte des glandes des Inteſtins, & les excremens ne ſont plus dans cette liquidité que la chaleur naturelle entretenoit; ce qui fait que ces matieres ſe fermentent & qu'il s'en éleve des vapeurs qui ne ſçauroient s'échaper par les pores, que le froid de l'air a, pour ainſi dire, preſ-

que fermez ; & c'eſt la raiſon pourquoy les medicamens chauds, dont les parties ſont ſubtiles, ſpiritueuſes & penetrantes, peuvent diſſiper ces vents, en ouvrant les pores, & en rarefiant leurs parties condenſées, qui tenoient les Inteſtins tendus comme un balon.

La playe des Inteſtins greſles eſt plus dangereuſe que celle des gros inteſtins, parce que les petits tuyaux qui compoſent leur ſubſtance ſont d'un tiſſu plus ſerré ; d'où vient que la réünion s'en fait plus difficilement. Ajoûtez à cela que le chyle qu'ils contiennent venant à ſe répandre dans le ventre, eſt ſouvent cauſe de la mort du malade.

Les lavemens nourriſſans que les Anciens ordonnoient pour les playes des Inteſtins, ne ſont

d'aucune utilité, puis qu'on ne rencontre point de veines lactées sur les gros Intestins, & que la valvule du Colon empesche que la liqueur n'aille jusqu'aux Intestins gresles. Mais quand même l'on supposeroit qu'elle y allât, n'y a-t'il pas plûtost lieu de croire que n'étant pas assez attenuée, elle ne pourroit passer par les embouchures des veines lactées. L'exemple qu'apporte un Auteur Moderne des lavemens composez d'esprit de vin, & qui enyvrent, dit-il, plus facilement par là que par la bouche, ne conclut rien contre nous, puisque c'est une liqueur spiritueuse que la chaleur volatilise & fait passer d'abord dans le tissu des Intestins, & delà dans la masse du sang.

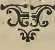
Les playes des Intestins ne

ſont pas toujours mortelles, comme les Anciens ont crû. Celles du foye, de la rate, des reins, de la veſſie, du cœur & des poûmons ne cauſent ordinairement la mort que lors qu'il y a quelque gros vaiſſeau ouvert, & c'eſt principalement ce qui les rend mortelles.

Il y a aux Invalides un Soldat qui rend ſes excremens par une playe qu'il a reçûë autrefois à l'un des gros Inteſtins, & dont l'ouverture s'eſt tellement collée & cicatriſée avec les muſcles & les tegumens, qu'on peut à bon droit la regarder comme un Anus, par où il rend ſes excremens. On trouve dans les Praticiens un grand nombre de faits à l'occaſion des playes qui penetrent le ventre & la poitrine, & dans leſquelles on a quelquefois vû ſortir une par-

tie de la ſubſtance des poûmons & du foye, où les malades en ont eſté parfaitement gueris, comme on le peut remarquer dans les Centuries de Fabri de Hilden, de Schenckius, de Riviere & des autres.

On a vû depuis peu un homme qu'on panſoit à la Charité de Paris, qui avoit reçû un coup d'épée dans la poitrine où une portion des lobes du poûmon s'étoit engagée entre les côtes, & avoit fait une tumeur conſiderable qu'on fut obligé d'extirper par la ligature, & cependant le malade n'a pas laiſſé que d'en guerir en tres-peu de temps.



CHAPITRE VI.

De l'Exomphale.

L'Exomphale ſe prend pour la maladie, ou pour l'operation. C'eſt un tumeur de l'umbilic cauſée d'humeurs ou de parties. Celle qui eſt faite de matiere humorale s'appelle Hydromphale quand c'eſt de l'eau, Pneumatomphale quand c'eſt du vent. Celle qui eſt faite de parties, ou c'eſt l'inteſtin ou l'épiploon, ou tous les deux enſemble, elles prennent le nom de la partie la plus abondante; ſi c'eſt l'Inteſtin, on l'appelle Anteromphale; ſi c'eſt l'Epiploon, Epiplomphale; s'il y a plus d'Inteſtin, on la nomme Anteroépiplomphale; ſi ce ſont des chairs, Sarcomphale;

ſi ce ſont des veines dilatées, Varicomphale ; & ſi ce ſont des arteres, Anévriſmale.

L'Exomphale faite des parties eſt ſouvent cauſée par des exercices violens qui dilatent le peritoine, ou bien elle vient d'une cauſe interne, comme des humeurs qui abbreuvant cette partie la relaſchent, de ſorte que les inteſtins par de frequentes impulſions dilatent inſenſiblement le peritoine, & font une tumeur conſiderable.

Le peritoine a deux endroits plus ſujets à ſe dilater, à ſçavoir l'umbilic & l'endroit des anneaux des muſcles par où paſſent les vaiſſeaux ſpermatiques.

A l'umbilic la tunique externe ſe ſépare de l'interne pour envelopper les vaiſſeaux umbilicaux ; c'eſt la même choſe à

l'endroit des anneaux des muſcles ; de ſorte que la membrane interne n'eſtant plus fortifiée par l'externe, elle n'eſt pas en état de reſiſter aux impulſions des Inteſtins , & c'eſt ce qui facilite les Hernies dans ces endroits.

Cette maladie ſe peut guerir dans le commencement par le bandage & les aſtringents. Si la tumeur eſt grande & inveterée dans un corps mal habitué , il n'y faut point faire l'operation.

Il ne la faut faire que lors que la tumeur eſt moyenne dans un corps jeune & d'une bonne habitude. Il y a dans les Anciens pluſieurs manieres de faire l'operation : nous en décrirons ſeulement une qui n'eſt plus en uſage pour eſtre trop cruelle.

Aprés avoir fait agiter le malade pour voir plus facilement l'étenduë de la tumeur, ils marquoient avec de l'encre sa circonference, & faisoient coucher le malade à la renverse: Ensuite ils reduisoient les parties dans le ventre, faisant mettre les mains d'un serviteur sur la tumeur, & disant au malade de retenir son haleine, aprés ils passoient dans l'umbilic une éguille enfilée pour faire une anse qu'ils donnoient à tenir: pour s'assurer que les parties estoient reduites, ils faisoient une petite incision à la sommité de la tumeur passant le doigt tout autour, pour voir s'il n'y avoit point d'adherence. Ils passoient encore deux grandes éguilles en sautoir à la base de la tumeur, dessous les éguilles le lacq du loup qu'ils avoient

ſoin de ſerrer tous les jours; à la fin la tumeur ſe mortifioit, & il tomboit une eſcarre qui laiſſoit une grande déperdition de ſubſtance. Je ne ſçay pas comment ils empeſchoient la ſortie des inteſtins. La deſcription de cette operation donne de l'horreur, & il falloit être auſſi cruel que les Arabes pour la faire.

Cette Operation eſt la même que celle qu'on fait au Bubonocelle, puiſque c'eſt une hernie qui luy eſt toute ſemblable.

Il y a deux occaſions qui nous engagent à faire cette Operation. La premiere, lors que la neceſſité eſt preſſante,& que les parties ne ſçauroient rentrer; la ſeconde lorſque la tumeur eſt moyenne, & que les parties rentrent & ſortent facile-

ment dans un corps jeune & d'une bonne habitude, & que le malade veut bien aussi se délivrer de l'incommodité de porter toute sa vie un bandage.

On fait coucher le malade à la renverse, & l'on tasche de reduire les parties, comme nous avons fait à la playe du ventre ; la difference est seulement qu'icy les intestins & l'épiploon sont recouverts du peritoine & des tegumens, au lieu que dans la Gastroraphie ces parties sont à nud.

Les parties étant reduites le Chirurgien d'un côté & le serviteur de l'autre, levent la peau en haut, faisant une incision avec un bistouri. La dilatation du peritoine étant découverte, on la déchire en la scarifiant tout autour ; le reste de la dilatation s'en va dans la supura-

tion. Il faut auſſi donner quelques coups de biſtouri à l'anneau avec la ſonde canelée, comme nous avons fait à la playe du ventre, afin de procurer une forte cicatrice, & faire la ſuture entrecoupée, de même qu'à la Gaſtroraphie.

CHAPITRE VII.

De la Paracenteſe.

LA Paracenteſe eſt une ouverture du ventre, ou une eſpece de Diereſe reduite ſous la piquure, pour vuider l'eau des hydropiques,

Les differences d'hydropiſie ſe tirent de leur matiere, du lieu, & des cauſes. De la matiere; l'une eſt faite d'eau appellée Aſcite, l'autre de vent nommée Tympanite, & enfin une

autre de pituite, appellée Leucophlegmacie ou Anasarque.

Du lieu, l'une occupe tout le corps, comme la Leucophlegmacie, & l'Ascite le ventre; la Tympanite accompagne presque toûjours les deux autres. Pour ce qui est de la cause, nous n'entreprendrons point d'en parler, de peur de nous noyer dans l'eau des hydropiques.

L'Ascite étant connuë par les signes, dans un corps d'une bonne habitude, on y peut faire l'Operation, quoy qu'il soit rare d'en guerir. Ce qu'on entreprendra toutefois qu'aprés avoir fait preceder tous les remedes, & qu'ils auront été inutils.

Il y a deux manieres de faire l'Operation, avec la lancette, ou par le trocar; comme les eaux sont presque toûjours limoneuses, la lancette fait une

plus grande ouverture que l'autre inſtrument ; mais on a peine de ſe rendre maître des eaux.

On fait aſſeoir le malade dans un fauteüil, afin que les eaux deſcendent en bas ; on perce le ventre à trois ou quatre doigts au deſſous de l'umbilic ou à côté ; ſi c'eſt avec la lancette on l'affermit d'une bandelette ; du moment que l'eau commence à ſortir, on ne l'enfonce pas davantage. Avant que de retirer la lancette, on introduit un ſtilet, ſur lequel on gliſſe une canule dans le ventre, laiſſant ſortir de l'eau ſuivant les forces du malade. Enſuite tout le ſecret eſt de bien boucher la canule avec une petite tente & de bonnes compreſſes pour éviter la ſortie des eaux ; car il arrive ſouvent que les malades meurent, pour ne

pouvoir pas s'en rendre maître ; ce qui fait que le trocar est à preferer à la lancette, parce que l'ouverture se ferme si exactement qu'on ne doit point apprehender l'écoulement des eaux.

REMARQUE.

L'Operation qu'on fait à l'Hydropisie Ascite n'est pas nouvelle, puis qu'Hippocrate en parle au livre des maladies internes, & Aristote dans celuy de la generation des Animaux. Presque tous les Anciens l'ont pratiquée ; il n'y a eu qu'Erasistrate qui n'a point voulu qu'on la fit. J'ay déja dit qu'il étoit rare d'en guerir ; neanmoins ceux qui sont jeunes, forts, robustes & sans fiévre, ou qui ont des intermissions assez longues,

en peuvent quelquefois revenir : mais pour ceux qui ſont d'une méchante habitude, & dont les viſceres ſont alterez par l'acrimonie des eaux, il eſt bien difficile qu'ils échappent de ce déluge.

Il arrive quelquefois que les eaux ſont renfermées dans un Kiſte plus épais qu'un parchemin, lequel forme un grand ſac qui occupe tout le ventre.

Les parties ſalines de cette liqueur, qui eſt une veritable ſaûmure, endurciſſent ſi fort les viſceres & le peritoine, qu'on a quelquefois trouvé ce dernier tout calleux; & l'on a ouvert des Hydropiques où le foye, la rate, les reins & le meſantere étoient auſſi durs que des pierres, & les inteſtins quatre fois plus épais qu'ils ne ſont naturellement; c'eſt auſſi ce

qu'on peut nommer de veritables petrifications qui ont esté faites par ces liqueurs acides & penetrantes.

Les scarifications pratiquées par Asclepiade, par Leonide & par Hippocrate sont d'un grand secours, lors que les eaux tombent sur les cuisses & sur les jambes. Voicy comme Asclepiade s'en explique. La Chi- « rurgie est plus utile à l'Hy- « dropisie Ascite que les medi- « camens, & nous avons vû « que les scarifications faites aux « malleoles internes évacuoient « presque toûjours les eaux. On « les scarifiera quatre doigts au « dessus de la profondeur qu'on « feroit une saignée. D'abord il « en sort un peu de sang, & en- « suite de l'eau que l'on voit « suinter, sans qu'il arrive au- « cune inflammation. Ces inci- «

„ sions ne se réünissent point
„ que l'eau ne soit évacuée, &
„ le corps diminuë de grosseur
„ en tres-peu de temps. Ces sca-
„ rifications sont moins dange-
„ reuses que la ponction du ven-
„ tre, à cause qu'il est plus fa-
„ cile d'arréter l'écoulement des
„ eaux en mettant de la char-
„ pie sur leurs ouvertures, ou
„ en faisant un bandage. Quand
„ on voudra faire sortir les eaux,
„ il faudra défaire la bande &
„ dire au malade de marcher, s'il
„ le peut; ou bien on l'agitera
„ en le portant, pour donner lieu
„ aux eaux de s'écouler plus fa-
„ cilement. Leonide ajoûte que
„ si l'évacuation des malleoles
„ est petite, il faut scarifier le
„ scrotum, le prepuce, les cuis-
„ ses & le dessus des jointures
„ des mains, afin que toutes ces
„ petites ouvertures fassent en-

femble une évacuation confi-«
derable. «

Par là il eſt facile de voir que la pratique de nos premiers Maîtres n'étoit pas ſi éloignée du bon ſens, & qu'il y a quantité de choſes que nous faiſons, dont nous ſommes redevables à nos devanciers.

Les plus celebres Praticiens de nos jours ont gueri pluſieurs Hydropiſies par le moyen de ces ſortes de ſcarifications, qu'on ne doit faire pourtant que lorſque les eaux ſont deſcenduës en bas, & qu'elles ont rempli les parties inferieures, comme les cuiſſes, le ſcrotum & les jambes, parce qu'il ne faut percer qu'aux endroits où il y a de l'eau. Quelques-uns ſe ſervent des cauteres ; mais les ſcarifications valent beaucoup mieux. Il faut encore re-

marquer que quand le ſcrotum eſt plein d'eau, le ſeton eſt d'un fort bon uſage.

Les Anciens ne faiſoient point la ponction du ventre, ſans apporter de grandes precautions, ils penſoient qu'il y avoit trois ſources qui fourniſſoient ces eaux, & que quelquefois il n'y en avoit qu'une d'ouverte. Lorſque c'eſtoit le foye, par exemple, ils faiſoient la ponction au côté oppoſé, ou ſi c'étoit la rate, ils la faiſoient au côté droit : Enfin lorſque la ſource venoit des Inteſtins, ils vouloient qu'on piquât le milieu du ventre, qu'on prit bien garde de bleſſer les parties internes, & qu'on eut quelques égards pour celles qui ſont externes. Pour moy je ne vois pas le ſcrupule des Anciens, puiſque les eaux qui

rempliſſent le ventre empeſchent aſſez qu'on ne touche aux parties internes ; car il y a quelquefois plus d'un pied de profondeur. Il eſt vray, qu'en faiſant la ponction au bas de l'hypogaſtre, l'on pouvoit bien percer la veſſie & faire mourir le malade: c'eſt pourquoy Hippocrate avertit de ne point toucher au petit ventre des Hydropiques (c'eſt ainſi qu'il nomme l'Hypogaſtre) qu'avec prudence. Pour ce qui eſt de la difficulté que les Anciens ſe faiſoient à l'occaſion des parties externes que l'on pique, elle eſt ſans raiſon, auſſi-bien que l'apprehenſion où ils eſtoient de couper la direction des fibres. Preſentement on n'eſt plus ſi ſcrupuleux, & l'on a moins de ſimplicité. L'ouverture ſe fait en ſuivant la pente des eaux,

un peu à côté de l'umbilic ; & depuis peu l'on a inventé un instrument par le moyen duquel on fait l'Operation. L'ouverture qu'il fait est si petite qu'à peine peut-on l'appercevoir, aprés qu'on l'a retiré ; il est facile par ce moyen de se rendre entierement maître des eaux ; ce n'est pas neanmoins que la lancette ne soit meilleure que cet instrument, lorsque les eaux sont limoneuses, comme j'ay déja dit.

Nous avons Monsieur du Verney le jeune, Chirurgien fort habile, qui tous les jours par son adresse & ses soins fait cette Operation avec heureux succés ; & l'on sçait même que depuis peu il a encore guery une hydropisie de poitrine, où le malade suffoquoit.

CHAPITRE VIII.

Des Hernies.

HIppocrate prend ce mot d'Hernie pour toute tumeur contre nature au ventre; mais particulierement pour une tumeur faite par la chute de l'Inteſtin ou de l'Epiploon. Il n'y a que deux endroits au ventre inferieur ſujets aux hernies, l'umbilic & l'aine. Ces tumeurs prennent le nom de la partie où elles arrivent; on les nomme à l'umbilic Exomphale, à l'aine Bubonocelle, & au Scrotum Anterocelle, ou Hernie complete, qui n'eſt qu'une ſuite du Bubonocelle. Les femmes ſont ſujettes au Bubonocelle comme les hommes; mais non pas à l'Hernie complete.

Toutes ces Hernies prennent le nom de la partie qui fait la tumeur. De l'Inteſtin, Anterocelle; de l'Epiploon, Epiplocelle. Si ce ſont tous les deux, Anteroépiplocelle ; des eaux, Hydrocelle ; des vents, Pneumatocelle ; des chairs, Sarcocelle ; des vaiſſeaux Sirſocelle, ou Varicocelle.

Les cauſes des Hernies ſont internes & externes ; d'une cauſe interne, par des humeurs qui relaſchent le peritoine ; mais le plus ſouvent elles ſont cauſées par les exercices violens.

L'Operation qu'on fait au Bubonocelle eſt d'élection, ou de neceſſité. Il eſt rare qu'un malade dans un temps où les parties ſortent & rentrent facilement voulut ſe faire faire l'Operation. On aime beaucoup

mieux porter un bandage toute sa vie, & souvent même le bandage en guerit. Ce n'est donc que dans une pressante necessité qu'il faut faire l'Operation ; par exemple lors que l'Intestin est tellement gonflé par des vents ou des excremens endurcis (ce qui est toûjours accompagné d'inflammation) qu'il ne sçauroit rentrer par l'anneau, en sorte que le malade rend les excremens par la bouche ; il faut tascher de faire rentrer l'Intestin en maniant la tumeur doucement, appliquer des cataplâmes émollients, & mettre la tête du malade en bas, & les pieds en haut. Si tous ces moyens ne servent de rien, il en faut venir à l'Operation : Si pourtant il y avoit long-temps que le malade fût en cet état là, qu'il n'y eut plus de dou-

leur à la tumeur, qu'il y eut déja quelque temps que le vomiſſement fut ceſſé, & qu'en touchant la tumeur, l'impreſſion du doigt y reſtât, ce ſeroit un ſigne certain qu'il y auroit gangrene à l'Inteſtin, pour lors l'Operation eſt inutile.

Le malade étant couché à la renverſe, le Chirurgien d'un côté, & le ſerviteur de l'autre levent la peau en haut, faiſant une incision pour découvrir le peritoine. Il faut déchirer les membranes avec un déchauſſoir ou avec les ongles. On connoît que l'on eſt à l'Inteſtin par ſa couleur brune & ſes fibres circulaires, & qu'il obéït mieux que la poche. Souvent l'Inteſtin eſt adherent, c'eſt pourquoy il faut plûtôt y laiſſer quelques pellicules du peritoine ſans vouloir les emporter. L'Inteſtin é-

tant à nud, il faut faire en sorte de le remettre dans le ventre : mais souvent l'anneau est si retressi qu'on ne sçauroit l'introduire sans dilatation, quoy que ce soit toûjours une necessité de le dilater.

Pour dilater l'anneau, on introduit une sonde canelée, comme nous avons fait à la playe du ventre, faisant en sorte de ne point engager l'Intestin : mais l'anneau & l'Intestin sont quelquefois si serrez qu'il est comme impossible d'y pouvoir faire entrer la sonde ; c'est pourquoy il faut tenir l'Intestin de la main droite, & sur son corps glisser doucement l'index de la gauche, prendre ensuite un bistouri de la main droite, le couler sur l'ongle, faisant une petite scarification à l'anneau pour faciliter l'entrée de la sonde dans

la capacité. On coule dans la canelure un bistouri pour couper l'anneau dont l'étenduë est d'environ deux lignes ; si on passe outre, on coupe une branche d'artère qui arrouse l'Aponévrose de ce muscle qu'il faut tascher d'éviter. La dilatation se fait en tirant à soy l'instrument sans couper les tegumens, puis que c'est le dedans qui fait l'étranglement ; ensuite il faut remettre l'Intestin, comme nous avons dit, & scarifier l'anneau tout autour pour procurer une forte cicatrice. On met dans la playe un tampon perdu trempé dans un jaune d'œuf, & la remplissant de plumaceaux, des compresses & le bandage.

Nous avons dit que l'Anterocelle étoit une suite du Bubonocelle ; on la nomme Epiplocelle quand c'est l'Epiploon,

& Anteroépiplocelle, lors que l'Inteſtin & l'Epiploon ſont enſemble.

Cette Operation ſe fait en ôtant le teſticule ou ſans l'ôter; en ôtant le teſticule, appellée caſtration ; ou ſans l'ôter en deux manieres, en coupant les vaiſſeaux ſpermatiques, & ſans les couper. Toutes ces manieres d'operer des Anciens ne ſont plus en uſage.

Cette Operation ne differe point de celle que nous avons fait au Bubonocelle, on met le malade dans la même ſituation. On fait une inciſion tout le long du Scrotum pour découvrir la dilatation, & l'on taſche de remettre les parties dans le ventre : mais comme c'eſt toûjours dans la neceſſité que l'on fait cette Operation, on n'a pas la facilité de remettre les Inte-

ſtins : de ſorte qu'il faut dilater l'anneau de la même maniere que l'on a fait au Bubonocelle, le reſte de la dilatation s'en va dans la ſupuration. Souvent par la ſuite du temps l'Inteſtin s'attache au teſticule. Si l'on étoit dans la neceſſité de faire l'Operation, il faudroit amputer le teſticule en le ſéparant adroitement de l'Inteſtin. Enfin lors que l'Inteſtin ne rentre point dans le ventre, & qu'en maniant la tumeur on ſent de l'adherence, c'eſt un ſigne certain qu'il eſt attaché au teſticule, alors il eſt plus ſeur de n'y point toucher.

¶ Il ne faut jamais amputer le teſticule qu'il n'y ait quelque cauſe qui nous y oblige ; on a aſſez beſoin de ces parties.

Un Sarcocelle, & un teſticule mortifié nous obligent ſouvent

à l'amputer. On fait une incision sur le Scrotum pour faire sortir le testicule par la playe, on lie les vaisseaux avec leurs envelopes, sans pourtant serrer beaucoup, pour éviter la convulsion, & l'on coupe un pouce au dessus de la ligature.

Il faut remarquer que lors que l'Epiploon est descendu dans le Scrotum, comme cela arrive souvent, il ne faut pas le remettre dans le ventre comme faisoient les Anciens, ce seroit un poids inutil : car dans toutes ces vieilles Hernies l'Epiploon est beaucoup plus augmenté que dans son état naturel ; c'est pourquoy il faut amputer tout ce qui est tombé dans le scrotum, & y faire la ligature le plus prés de l'anneau que l'on pourra. Si l'intestin, les vaisseaux & l'Epiploon é-

toient adherents ; il vaut mieux laisser quelques petites portions de l'Epiploon à l'Intestin que de s'opiniatrer à le vouloir ôter; car cela se détache dans la supuration.

Il est bon de remarquer que pour faciliter la réduction de l'Intestin tombé dans l'aîne ou dans le scrotum, il faut appliquer des cataplâmes émollients sur la tumeur, donner au malade des lavemens pour tascher d'irriter les Intestins, le faire coucher sur un lit, mettre un oreiller sous les fesses, le Chirurgien passant une de ses mains entre la cuisse du malade, & de l'autre maniant la tumeur doucement en taschant de dissoudre les matieres pour remettre l'Intestin. L'adresse d'un Chirurgien est d'un grand secours dans une maladie aussi

pressante

pressante que celle-là, où les malades rendent les excremens par la bouche, & même souvent la mort met fin à la Tragedie.

CHAPITRE IX.

De l'Hydrocele.

LEs eaux repanduës dans le Scrotum s'appellent Hydrocele ou Hydropisie particuliere, c'est souvent une suite de l'Ascite; elle est presque toûjours des deux côtez. La plus dangereuse est lors que l'eau occupe la membrane propre du testicule.

Lorsque les eaux sont en petite quantité dans un corps jeune, & que ce n'est point une suite de l'Ascite, les remedes generaux & particuliers la gue-

riſſent ſouvent, comme les purgatifs, les aſtringents, l'éponge trempée dans l'eau de chaux & pluſieurs autres de cette nature. Enfin lorſque tous ces remedes n'ont ſervi de rien, il faut venir à la Chirurgie.

Les eaux s'évacuënt ou avec la lancette, ou le ſeton, ou le cautere. Le cautere eſt ſouvent le plus utile, parce qu'il conſume les eaux. Lorſque l'on fait l'Operation avec des cauteres, on applique une traînée de cauſtiques à l'endroit où l'on veut faire l'inciſion ; on inciſe l'eſcarre avec une lancette, & l'on en remet encore d'autres ſans crainte d'offenſer les parties, à cauſe que l'eau empéſche l'activité. Souvent dans les vieux Hydroceles, c'eſt un Kiſte qui envelope les eaux, ce qui oblige de remplir la playe de plu-

maceaux, en ſe ſervant de ſupuratifs pour conſumer cette envelope.

L'Hydrocele étant des deux côtez, on paſſe un ſeton au travers du Scrotum tout proche la racine de la verge, afin que l'eau coule plus facilement.

La lancette eſt utile aux petits Hydroceles, & aux enfans où l'eau ſe tire tout d'un coup; car aux autres où les eaux ſont abondantes, la playe ſe ferme en un inſtant, à cauſe du reſſerrement du Scrotum : en un mot il eſt toûjours plus ſeur de ſe ſervir du trocar.

Les ſignes de l'Hydrocele ſont évidens, les eaux font une groſſeur conſiderable, les rides en ſont effacées, on ſent une fluctuoſité d'eau; en mettant la main d'un côté & une chandelle de l'autre, il paroiſt une tranſpa-

rence qui fait voir les testicules au milieu des eaux, & la pesanteur est considerable.

Les Hernies variqueuses se nomment Sirsocelle ou Varicocelle, ce qui veut dire des vaisseaux dilatez & entortillez. Ce sont les vaisseaux spermatiques, qui deviennent variqueux; ces maladies ne peuvent guerir que par l'amputation du testicule.

Les excroissances de chair au testicule s'appellent Sarcocelle; elles sont quelquefois sans douleur, & souvent douloureuses, tenant de la nature des chancres. Les topiques ne font pas grand' choses à ces maladies, il n'y a que l'amputation du testicule qui les puisse guerir entierement; il ne faut pourtant pas la faire sans necessité, comme nous avons déja dit.

Les Anciens faisoient beaucoup d'operations à la verge. Ceux qui ont lû Celse en ont pû voir d'assez plaisantes, comme de boucler le prepuce aux jeunes garçons pour leur conserver la voix, percer le gland d'un enfant à la naissance, ou bien redresser le trou quand il n'est pas directement au milieu : & celles-là sont utiles.

Le recuti ou le recouvrement du balanus est une Operation décrite encore dans les Anciens. On tiroit la peau de la verge en haut, on y faisoit une ligature, & ensuite une incision autour de la verge que l'on emplissoit de plumaceaux pour la cicatriser. Il est aisé de voir que c'étoit un prepuce artificiel qu'on faisoit ; mais parce que la Circoncision ne se pratique pas chez les Chrêtiens, cette Ope-

ration eſt entierement inutile.

Les autres petites Operations ſont comme de ſeparer le prepuce du gland, que l'on appelle cohærence, ou comme d'ôter les verruës. Toutes ces Operations ſont faciles à faire.

Les Operations qui ſe font aux femmes ſont encore de même, comme l'extirpation des nymphes, & du Sarcoſis, que l'on fait par la ligature, ou par l'inciſion.

Il ſe rencontre quelquefois une membrane à l'orifice de la vulve, appellée Hymen; on y fait une inciſion longitudinale, & l'on empeſche qu'elle ne ſe reprenne. On a vû les lévres du col de la matrice tout à fait agglutinées : cette maladie arrive dés la premiere conformation, ou bien aprés des chancres. Un Chirurgien habile &

prudent trouvera toûjours assez de moyens de guerir ces indispositions.

CHAPITRE X.

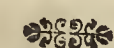
Du Phimosis & du Paraphimosis.

LE prepuce est sujet au Phimosis & au Paraphimosis. Le Phimosis est le retressissement du prepuce, en sorte que le gland ne sçauroit se découvrir ; ou il est naturel, ou il arrive par maladie causée d'une inflammation, d'un ulcere & des chancres.

Pour faire l'Operation du Phimosis, le Chirurgien tire à luy l'extrémité du prepuce, un serviteur doit tirer la peau à la racine de la verge, afin que l'incision se trouve directement

au bas du gland ; on introduit un petit instrument en maniere de ganif, perçant le prepuce à sa racine, ensuite on le retire à soy.

Le Paraphimosis est une maladie opposée à la premiere, le prepuce est si fort renversé autour du gland, qu'on ne peut le recouvrir ; & quelquefois il arrive que l'inflammation & l'étranglement sont si grands qu'on a bien de la peine à le faire remonter. On employe alors les remedes astringents & l'eau froide ; mais si ces moyens ont esté inutils, il faut faire tout autour de petites incisions pour empescher l'étranglement, & ensuite tascher de le reduire.



CHA-

CHAPITRE XI.

De la Pierre dans l'Vretre.

SOuvent une petite pierre se glisse de la vessie dans l'uretre, elle empesche le passage lors qu'elle y est arrétée; il faut tascher de la faire sortir en pressant la verge avec les mains, ou si l'on peut par l'extrémité du gland avec une curette. Il n'y a point de danger de faire une petite incision au gland, si elle ne peut pas sortir. On prend la verge entre deux doigts, on fait une incision sur la pierre à côté du raphé, & l'on presse avec les doigts pour la faire sortir. Il est bon de remarquer qu'il faut avant que de faire l'incision, retirer le prepuce en haut,

afin que la peau recouvre l'ouverture.

CHAPITRE XII.

De l'Operation de la Taille.

IL y a plusieurs signes qui font connoître que la pierre est dans la vessie. L'on y ressent une douleur cuisante, parce que la pierre en presse les fibres. L'urine coule goute à goute, on en rend une certaine quantité par intervalle, à cause que la pierre bouche le conduit de temps en temps, c'est ce qu'on appelle strangurie, & souvent les urines sortent sanglantes.

L'inflammation de la vessie s'étend toûjours jusqu'au gland à cause de la continuité de l'uretre. Dans les graveleux l'u-

rine est blanchâtre, parce qu'il en reste toujours quelque peu dans la vessie qui ne peut se vuider entierement à cause de la pierre : l'on void que cette urine en croupissant se fermente, & devient puante.

Le Priapisme ou l'Erection involontaire de la verge, est causée par l'inflammation de la vessie qui se communique à la verge. La demangeaison du gland vient de l'acrimonie de l'urine; ce qui fait que les malades y portent toujours la main ; tous ces signes sont quelquefois équivoques & quelquefois univoques ; les maladies de la vessie ont souvent les mêmes ; mais le plus certain de tous, c'est la sonde.

La pierre peut estre suspenduë au fond de la vessie sans incommoder, & on la garde

quelquefois toute la vie. Vanhelmont dit qu'il a connu un Prestre, lequel voulant aveindre un Livre dans sa Bibliotheque, sentit tout à coup une pesanteur dans la vessie; aprés quoy il eut tous les symptomes que nous avons marqué, de sorte qu'il en fallut venir à l'Operation.

Pour sonder le malade, on prend la verge de la main gauche en pressant un peu le conduit; on introduit la sonde de la main droite, il faut que le bout soit en dehors, & sa convexité vers le ventre; en la poussant insensiblement il faut tirer la verge en haut, afin de rendre le conduit plus droit, & tourner la main & le bout de la sonde vers le ventre, pour faire entrer le bout inferieur dans la vessie par dessous l'os

pubis, ensuite retirer le stilet de la sonde pour donner issuë à l'urine.

Il y a une autre maniere de sonder ; on tourne la verge & les deux bouts de la sonde vers le ventre, & sa convexité en dehors, pour l'introduire directement dans la vessie, sans donner aucun tour à la sonde. Cette maniere est beaucoup plus facile que l'autre, & le malade se peut sonder luy-même. La resistance que la pierre fait à la sonde, en est un signe évident.

Le malade étant dans une situation convenable, couché sur le dos d'une chaise, ou sur une table faite pour cet usage, les cuisses & les jambes pliées & écartées par des serviteurs & des lacqs ; on introduit une sonde canelée dans la vessie ; un,

ſerviteur tient la ſonde & les bourſes du malade ſur le ventre, & l'on fait en ſorte que la convexité de la ſonde pouſſe le periné au dehors.

Le Chirurgien mettant deux doigts de ſa main gauche à côté de la ſonde, fait une inciſion ſuffiſante ſur la canelure au côté gauche du raphé, avec un biſtouri droit, aſſez large, tranchant des deux côtez. Quelques-uns mettent l'ongle de l'index dans le canelure de la ſonde; ou bien avant que de retirer le biſtouri, l'on gliſſe deſſus un gorgeret qu'on introduit dans la veſſie, & enſuite on retire la ſonde, on coule ſur le gorgeret des tenettes droites ou courbes, on cherche la pierre, on la charge avec les tenettes, les tournant de côté & d'autre pour la tirer dehors.

On introduit dans la vessie une curete pour tirer les grumeaux de sang, & aussi quelques débris de la pierre ; il n'est pas necessaire de mettre une canule dans la playe.

On panse la playe avec des plumaceaux ; une emplâtre & le bandage ; on attache les cuisses du malade avec une bande appellée la jarretiere. Cette Operation demande de l'exercice, il faut avoir vû travailler les bons Maîtres dans les Hôpitaux, & lire le Livre que Monsieur Tolet Chirurgien celebre nous a donné sur cette matiere.

Les femmes sont sujettes à la suppression d'urine & à la pierre, mais plus rarement que les hommes ; à cause que l'urine ne demeure pas tant dans la vessie; elle se vuide plus facile-

ment que celle dés hommes, à raiſon de la ſituation de la veſſie, de la largeur de l'uretre, du peu d'alongement & de ſa direction.

Pour ſonder les femmes, ou pour les faire uriner, il faut mettre la malade dans la même ſituation que nous avons dit pour les hommes, & de la main gauche ouvrir la vulve & les nymphes pour découvrir le conduit de l'uretre, qui eſt au deſſus; on introduit en même temps la ſonde de la main droite.

La ſonde pour les femmes eſt un peu courbée par le bout; on retire le ſtilet pour laiſſer ſortir l'urine, on introduit un dilatatoir dans la veſſie pour y mettre les tenettes; enfin on cherche la pierre, & on la charge, comme nous avons dit, ſi

elle est trop grosse, on donne un petit coup de ciseau à l'uretre pour en faciliter l'issuë.

CHAPITRE XIII.

De la fistule à l'Anus.

LA fistule en general est un ulcere profond & caverneux, ayant une dureté dans sa partie interne rendant du pus. Les differences des fistules se prennent de la partie où elles sont, de leur figure & des accidens qui les accompagnent; les unes vont dans les chairs, les autres passent aux os, aux veines, aux arteres, ou aux nerfs: les unes sont droites, & les autres obliques avec plusieurs sinus.

La cause des fistules est toûjours un ulcere sinueux; car

chacun ſçait que toute fiſtule eſt precedée d'une matiere purulente qui provient d'un ulcere caverneux. La ſanie qui coule des vieux ulceres eſt acre, piquante & ſemblable à de la ſaûmure. Ce qu'on remarque generalement parlant en tous ceux où les parties trempent long temps dans des matieres acres ; par exemple dans l'hydropiſie Aſcite, l'on void que les ulceres deviennent durs & calleux, d'où il eſt vray de dire, que le pus acre eſt la veritable cauſe de la calloſité des fiſtules.

Les ſignes Diagnoſtics des fiſtules ſe tirent ou de leurs ſinus, ou des accidens qui ſurviennent. Lorſque la fiſtule eſt dans les chairs, la matiere qui coule eſt groſſiere, viſqueuſe & trouble ; lorſqu'elle eſt aux

nerfs, la matiere est sereuse, avec une douleur tres-violente. Si la matiere paroist semblable à la lie de vin, c'est une marque que la fistule est proche des vaisseaux sanguins; si au contraire la matiere est claire & tenuë, c'est une marque évidente qu'elle est aux os. A l'occasion dequoy nous rapporterons le sentiment d'Hippocrate, qui dit, que si les fistules sont auprés des os, & qu'il y ait un an passé, il est difficile que l'os ne soit alteré ou carié.

Pour le prognostic des fistules, on peut dire, que les recentes simples dans une partie charnuë, & dans un corps jeune sont plus faciles à guerir; au lieu que les fistules inveterées dans un corps cacochyme & au voisinage des parties prin-

cipales qui vont aux tendons, aux os, aux arteres, aux vertebres du dos, au thorax, au ventre, à la veſſie, aux inteſtins, aux mammelles, aux aîſelles ou aux aînes, ſont aſſûrement de difficile guerison.

La cure des fiſtules eſt palliative, ou éradicative. Palliative, comme à ces vieilles fiſtules qui ſont proches des parties principales, & dans des endroits où l'on ne ſçauroit appliquer les medicamens ny le fer. Cette cure alors conſiſte à évacuer les humeurs, à obſerver une diete propre & convenable, à faire la ſaignée de temps en temps, ou à faire l'ouverture des hemorroïdes, pour ſervir de purgation. La Cure éradicative eſt celle qui emporte la calloſité; elle ſe fait par des remedes acres; mais

le plus seur est de l'emporter avec le fer. Parlons maintenant de la fistule à l'Anus.

Ces fistules sont pour l'ordinaire des suites d'ulceres, d'abcez & d'hemorroïdes.

La fistule de l'Anus a toujours plusieurs sinus, qui font un sacq. Ces fistules ont quelquefois deux orifices, l'une est ouverte à l'Anus, & l'autre à l'intestin. Il y en a qui n'ont qu'une ouverture. Elles sont internes, quand elles s'ouvrent dans l'intestin.

Ces fistules se connoissent à la douleur, & à la matiere qui en sort avec les excremens, ou bien on les connoist par le moyen du stilet. Elles sont plus difficiles à connoistre quand elles percent les intestins. L'ouverture en est quelquequefois si haute que l'on a pei-

ne à la rencontrer aprés avoir mis l'index dans l'Anus, faiſant le tour de la parois de l'inteſtin. On ſent ſouvent une petite inegalité, & c'eſt là proprement l'ouverture de la fiſtule ; car l'orifice de toutes ces fiſtules eſt toûjours inegale en maniere de petite caruncule.

Il y a des fiſtules qui vont à la veſſie, au coccis, ou aux os des iſles, dans un corps d'une méchante habitude. A toutes ces ſortes de fiſtules, il ne faut point faire d'Operation.

Les fiſtules de l'Anus ſont de quatre ſortes ; l'une eſt dite Borgne interne, l'autre Borgne externe, la troiſiéme complete, & la quatriéme à Clapiers.

La Borgne interne eſt ouverte au dehors, & n'a point d'ouverture dans le rectum.

La Borgne externe eſt ouver-

te dans l'inteſtin & fermée au dehors.

La complete eſt ouverte à l'Anus & à l'Inteſtin. Enfin la derniere eſt appellée à Clapiers, ou à pluſieurs ſinus.

Le malade eſtant couché le ventre ſur le bord du lit, & les jambes écartées, le Chirurgien aprés avoir reconnu la nature de la fiſtule, n'a qu'à faire l'Operation.

La maniere de la faire eſt toûjours la même, il faut ouvrir le ſinus & le fond de la fiſtule. Par exemple à la Borgne externe, on paſſe un ſtilet dans l'inteſtin, taſchant de rencontrer l'ouverture; le ſtilet eſtant dedans, on le pouſſe doucement juſques dans ſon fond. On applique les doigts aux environs de l'Anus pour en ſentir le bout; mais ſouvent la

matiere s'eſt creuſée des ſinus ſi avant dans les chairs, qu'il eſt difficile de pouvoir appercevoir le ſtilet : c'eſt pourquoy il faut faire une petite inciſion ſur les tegumens à l'endroit du ſtilet que l'on pouſſe par l'ouverture pour en faire une anſe, & on coupe avec les ciſeaux, tout ce qui y eſt compris.

La Borgne interne eſt ouverte au dehors ; c'eſt pourquoy il eſt plus facile d'y introduire le ſtilet, & ſouvent la matiere a preſque uſé l'inteſtin. On paſſe le doigt dans l'Anus, on pouſſe le ſtilet ſur le doigt pour percer l'inteſtin, & enſuite on le retire pour en faire une anſe, puis on coupe comme nous avons fait.

Cette Operation ſe peut faire avec un inſtrument en maniere de biſtoury, dont le bout eſt

en ſtilet ; on le paſſe dans l'orifice de la fiſtule, & le tirant à ſoy, on en coupe tout le fond.

Lorſque l'on peut ſe ſervir de cet inſtrument, l'Operation en eſt bien plûtoſt faite, & le malade ne ſouffre pas tant ; car avec les ciſeaux il eſt mal-aiſé de couper tout d'un coup. Ayant découvert le fond de la fiſtule, on doit toûjours couper les brides ; mais auparavant il faut ſentir avec le doigt, s'il n'y a point d'artere ou de veine, car l'artere eſt toûjours ce qu'il faut éviter.

Les Anciens ont dit, qu'il ne falloit point faire d'Operation aux fiſtules qui paſſoient le Sphincter de l'anus pour éviter un écoulement involontaire des excremens ; on n'eſt plus ſi ſcrupuleux, tous les jours on

entreprend l'Operation à des fiſtules qui vont au delà du Sphincter, ſans qu'il en arrive aucun accident, parce que les fibres ſe reſſerrant à l'endroit de la cicatrice, ne laiſſent pas de faire leur reſſort, qui eſt de fermer & ouvrir l'anus. Si pourtant la ſupuration eſtoit longue, & qu'il s'en fit une fonte conſiderable, aſſurement il arriveroit un écoulement involontaire des excremens. On met dans le fond de la playe un tampon lié, on emplit le reſte de plumaceaux, une emplâtre, une compreſſe & le bandage qui eſt le T.



CHAPITRE XII.

De l'Empiéme.

CE mot d'Empiéme se prend ou pour la maladie, ou pour l'Operation. Il est pris dans Hippocrate pour tout amas de pus dans quelque partie que ce soit.

Pour la maladie, c'est un amas de pus dans la capacité de la poitrine.

Les signes que le pus est répandu dans la poitrine, se connoissent par une pesanteur sur le Diaphragme, & une fluctuation de la matiere.

Les signes qui marquent qu'il est dans la substance des poûmons, est une douleur pesante, fixe & sourde, avec difficulté de respirer.

Si la playe penetre dans la poitrine, on le connoît par la sonde, & au bruit que l'air fait en sortant ; & si les poûmons sont blessez, le vent sort aussi par la playe, mais avec moins de bruit, & le malade crache le sang. Aux playes de poitrine il arrive souvent un Emphisème, qui est un boursouflement qui se fait autour de la playe. Cet accident est tout semblable à celuy que nous voyons arriver aux animaux que le boucher soufle pour parer sa viande ; ce que l'on reconnoît particulierement au bœuf de poitrine.

REMARQVE.

Tout le monde sçait que la respiration est l'entrée de l'air dans les poûmons, & l'expira-

tion la ſortie du même air. Lorſqu'il entre dans la poitrine, elle ſe groſſit par l'action des muſcles intercoſtaux & du diaphragme, & quand elle s'abaiſſe ſon volume diminuë, & l'air eſt chaſſé dehors ; ce qui arrive par la ceſſation du reſſort des cartilages des côtes & du ſternum, & auſſi par le propre poids de la poitrine.

Dans la reſpiration, le diametre de la poitrine s'augmentant, c'eſt une neceſſité que l'air entre par les ouvertures du nez & de la bouche, leſquelles bien-toſt aprés n'en font plus qu'une ; & lorſqu'elle s'abbaiſſe, il faut qu'il en reſſorte par la compreſſion que les poûmons reçoivent, tant de la poitrine, que du reſſort des teſticules qui les compoſent. Ainſi il eſt facile de com-

prendre que la poitrine represente un souflet, dont les côtez en sont les aîles ; sa cavité, celle du souflet ; la bouche & les narines, l'ouverture du tuyau ; & enfin les muscles font l'office de la main qui ouvre & ferme le souflet. Lorsque les muscles intercostaux agissent, la poitrine s'élargit, comme nous avons dit, & quand cette action cesse, elle retourne à son état ordinaire ; de même aussi lorsqu'on écarte avec les mains les aîles d'un souflet, l'air qui pese dessus estant comprimé par l'ouverture qui se se fait au dedans, doit de necessité faire un cercle pour la remplir, c'est à dire, aller vers le lieu où il trouve moins de resistance ; mais lorsqu'elles cessent d'agir les aîles du souflet tombent par leur propre poids

& chassent l'air dehors. Voilà l'idée qu'il faut avoir de la respiration.

Nous avons dit que la sonde estoit le signe le plus certain que nous eussions pour connoître quand une playe pénétre dans la poitrine, & que lorsque les poûmons sont blessez, l'air sort par la playe; mais si l'on veut faire reflexion sur ce qui arrive dans la respiration, on verra que dans les playes penetrantes l'air doit toujours sortir par l'ouverture lorsque la poitrine se resserre, & y entrer quand elle se dilate; & même le bruit que l'air fait en sortant par l'ouverture, nous empesche d'en douter.

Quand la playe pénétre les poûmons, le sang qui en sort est écumeux, & l'air ne fait

pas tant de bruit.

Il faut encore remarquer que quand la poitrine eſt percée des deux côtez, on doit toûjours panſer les playes l'une aprés l'autre, & c'eſt une choſe à laquelle il faut bien prendre garde, à cauſe que ſi on les tenoit ouvertes toutes deux en même temps, le malade ne manqueroit pas d'eſtre ſuffoqué; & la raiſon en eſt fort évidente, ſi l'on conſidere qu'il n'entre point d'air par la bouche, & que celuy qui entre dans la poitrine doit paſſer par les ouvertures qu'il trouve à ſes côtez, & ainſi comprimer les poûmons, & empeſcher le jeu de la poitrine.

Pour ſonder la playe & en ſçavoir la direction, il faut ſituer le malade dans la poſture où il étoit lorſqu'il fut bleſſé, &

& obſerver la même choſe pour faire ſortir commodement les matieres épanchées ; enfin pour vuider le ſang ou le pus, il en faut venir à l'Operation.

Le lieu de l'Operation eſt de neceſſité ou d'élection. De neceſſité où la matiere ſe preſente. Le lieu d'élection eſt ordinairement entre la ſeconde & la troiſiéme côte vraye, comptant du bas en haut à quatre doigts de l'angle inferieur de l'omoplate, & à quatre doigts de l'épine. Si le malade a eſté ſujet à la plûreſie, il faudra faire l'ouverture un peu plus haut, crainte de bleſſer le Diaphragme qui s'attache aux côtes facilement aprés cette maladie. On fait tenir le malade aſſis ſur ſon lit, le lieu eſtant marqué, on pince la peau en travers pour la couper avec un

biſtouri, on fait l'inciſion longitudinale aux tegumens, & l'on coupe les fibres du grand Dorſal tranſverſalement, de crainte qu'il ne faſſe obſtacle à l'ouverture que l'on aura faite aux intercoſtaux : on perce la plévre en conduiſant la pointe d'un biſtouri avec le doigt index ; ſi c'eſt du ſang il en faut tirer beaucoup, & au contraire ſi c'eſt de la matiere, à cauſe qu'elle contient plus d'eſprits. Les Anciens ont toûjours commandé d'éviter les vaiſſeaux intercoſtaux qui ſont dans la ſiſſure de la partie inferieure de la côte ; bien que ces vaiſſeaux ne ſoient gueres ſenſibles qu'à la partie ſuperieure des côtes ; car un peu aprés ils ſe perdent dans les muſcles intercoſtaux, & quand même on les couperoit, l'in-

convenient n'en feroit pas grand, parce que ces vaiſſeaux ne ſont pas aſſez gros pour fai- apprehender une grande effuſion de ſang qu'ils ne peuvent fournir.

L'ouverture eſtant faite, on paſſe le doigt dans la poitrine, & on le tourne tout autour pour rompre les adherences, s'il y en a, afin que le pus ſorte facilement. Aprés en avoir tiré ſuffiſamment, on met une tente mouſſe arreſtée par dehors avec un fil, on emplit le reſte de la playe de plumaceaux, & par deſſus on met un emplâtre, une compreſſe, la ſerviette & le ſcapulaire.

Si dans la ſuite le pus s'épaiſſit, il faut faire des injections dans la poitrine, ſur tout avec prudence. On connoiſt que l'abcez qui s'eſt formé

dans la plévre s'est évacué, & que le pus est tombé dans la poitrine, lorsque la fiévre, la douleur, & tous les autres accidens recommencent ; outre cela on entend une fluctuation, comme nous avons déja dit.

CHAPITRE XIV.

Du Cancer.

LE Cancer est une tumeur dure & douloureuse, de couleur livide & plombée qui attaque ordinairement les glandes exterieures, & qui ronge les membranes & les chairs. Ceux qui se nourrissent d'alimens spiritueux y sont plus sujets que les autres ; comme les femmes à qui il en arrive souvent aux mamelles. Cette

maladie eſt dautant plus fâcheuſe, que tres-difficilement on en obtient la gueriſon. Quelques-uns neanmoins ont gueri par l'extirpation de la mamelle; mais quoyqu'il ſoit rare d'en guerir, nous ne laiſſerons pas de donner la maniere d'en faire l'Operation.

On paſſe une éguille enfilée au travers de la mamelle pour en faire une anſe, en tirant la mamelle en haut, & d'un raſoir bien tranchant, on coupe tout autour juſqu'aux côtes; enſuite on comprime avec les mains pour faire ſortir le ſang, & l'on paſſe deſſus les cauteres actuels legerement. On garnit la playe de plumaceaux couverts de poudres aſtringentes; mais la cruauté de cette Operation doit donner aſſez d'horreur pour jamais ne l'entreprendre.

CHAPITRE XV.

De l'Anévrisme.

L'Anévrisme est une piquûre ou division d'arteres. Elle se fait par ruption & par dilatation ; ce qui fait deux Anévrisme, un vray & un faux. Le vray, c'est lorsque la membrane est coupée, & que l'interieure sort par l'ouverture, se dilatant insensiblement par l'impulsion du sang, d'où se forme une poche ou un sacq qui s'augmente d'autant plus que le sang s'y engage.

L'Anévrisme faux, c'est lors que l'artere estant tout à fait ouverte, le sang s'échappe entre les muscles & les tegumens, & fait une tumeur qui est souvent dure. Ces deux especes

d'Anévrifmes fe peuvent guerir dans le commencement par les aftringents & par le bandage.

Les caufes de l'Anévrifme par dilatation font internes & externes. L'interne vient de l'impulfion du fang qui venant à fraper contre le tuyau de l'artere, dilate la membrane en maniere de poche, comme nous avons dit, à caufe qu'elle eft plus mince en cet endroit.

La caufe externe peut arriver par une chute qui auroit rendu l'artere plus foible, ou bien par fon ouverture dans la faignée.

On connoift l'Anévrifme vray à la pulfation & à la molleffe ; en preffant la tumeur le fang rentre dans l'artere, & fi-toft que la compreffion ceffe,

le ſang remplit la tumeur comme auparavant ; la couleur de la peau n'eſt preſque pas changée.

L'Anévriſme faux a des ſignes tout contraires, qui ſont la dureté & l'immobilité. La peau eſt livide, & il n'y a point de pulſation.

Lorſqu'un Chirurgien s'apperçoit d'avoir ouvert l'artere, au lieu de la veine, il doit laiſſer couler le ſang ſuffiſamment pour empeſcher l'inflammation & la trop grande agitation; enſuite mettre un double dans une compreſſe & l'appliquer ſur l'ouverture, ou bien pluſieurs petites compreſſes en pyramide de differentes grandeurs, afin de comprimer l'artere, & prendre garde de trop ſerrer le bandage. On ne fait point d'Operation aux grands

Anévrismes, comme à ceux des aisselles & du ventre : ceux-là ne demandent que les remedes astringents. Nous allons décrire la maniere de la faire à l'Anévrisme du bras.

Le malade estant dans une situation commode, on fait tenir l'artere par un serviteur ; le plus seur est de se servir du tourniquet. L'on ouvre la tumeur avec une lancette comme un abcez, commençant au bas & finissant au haut. La tumeur estant ouverte on dégorge le sang ; on sépare le nerf de l'artere, on passe sous l'artere une éguille courbe enfilée d'un fil double & cirée ; on coupe le fil assez long, & l'on fait une ligature en haut & en bas, à cause que les branches laterales fournissent toûjours du sang. Quelques-uns cou-

pent l'artere entre les deux ligatures, mais il est plus utile de ne le pas faire; pour la seureté de la ligature, on garnit la playe de plumaceaux, un emplâtre, des compresses & le bandage.

CHAPITRE XVI.

Du Trepan, & des fractures du Crane.

TRois sortes de parties peuvent estre offensées dans les blessures de tête, le crane, la dure mere, & la propre substance du cerveau.

Le crane peut estre fracturé en deux manieres, par incision & par contusion.

Hippocrate fait cinq especes de fractures; la fente, la contusion, l'incision, l'enfonceure

& la contre-fente.

Guidon les reduit à deux especes, propres & communes, qui se tirent de la nature de la playe, de sa grandeur, de sa figure, & de sa situation. Elles arrivent encore à divers endroits du crane, ou à la premiere table, ou à la seconde, ou à toutes les deux: Elles sont droites, obliques, simples & composées. Les especes propres de fracture sont la contusion, le siege & l'incision, laquelle est aussi de trois sortes, eccopé, diacopé & apoκeparnismos.

Eccopé, est une incision qui divise l'os sans emporter la piece n'y laissant que la marque. Hippocrate la nomme Hédra, les Latins *vestigium* ou *sedes*, vestige ou siege. Diacopé, est une incision profonde qui cou-

pe un os ſans couper la piece. Enfin Apokeparniſmos eſt une inciſion qui emporte une piece d'os ; on l'appelle en Latin *dedolatio.*

L'inſtrument tranchant ne peut donc bleſſer le crane qu'en trois manieres ; à plomb ſans que la piece ſoit emportée, n'y reſtant que la marque ; obliquement, l'inciſion diviſant l'os ſans emporter la piece, & parallelement à la tête, l'inciſion emportant la piece. Nous devons ces mots Grecs à ceux qui nous en ont parlé les premiers en leur langue.

Les fractures faites par un inſtrument contondant ſont beaucoup plus embaraſſées que les premiers.

La contuſion eſt de deux ſortes. La premiere ne détruit pas la continuité de l'os ; on la

nomme thlaſis ou phlaſis, c'eſt un affaiſſement de l'os ſans être fendu. Cette eſpece de fracture ſe fait au crane des enfans, neanmoins il eſt difficile que l'os s'enfonce ſans ſe fendre. Cette enfonceure eſt ſemblable à celle qui arrive à un pot d'eſtain; on l'a vû quelquefois ſe relever d'elle-même & faire reſſort.

La contuſion qui détruit la continuité de l'os eſt de deux ſortes. En la premiere, les os demeurent égaux & contigus; il n'y a qu'une ſimple fente appellée Rogmé ou fiſſure, elle s'eſtend plus loin que l'inſtrument qui la faite. Lorſque la fente eſt apparente, on la nomme Rogmé; & quand elle ne paroiſt point, on l'appelle Trikiſmos, ou fente capillaire.

Ces fractures arrivent toutes

à la partie frappée, ou à celle qui est vis à vis, que l'on appelle en Grec Apekema, *resonatio* en Latin, contre-fente ou contre-coup.

La contre-fente se fait en même os, en divers os, & en differentes tables. En même os, lorsque la partie inferieure frapée, la superieure se casse; en differens os, lorsque l'occipital est frapé, & que le coronal se fracture; en differentes tables, comme quand il arrive que la premiere estant frapée, la seconde se casse.

Le contre-coup est une chose imaginaire; il n'a pas esté du goût de tous les Anciens. Galien dans le Livre qu'il a fait de l'usage des parties, se raille fort à propos de l'exemple du pot & de la cloche, que ces Medecins ont apporté pour l'ex-

pliquer. Le crane estant fait de plusieurs pieces doit empescher que la fracture ne se communique d'une piece à l'autre, à cause que la violence du coup est amortie dans l'assemblage ; ce qui n'arriveroit pas s'il estoit d'une seule piece ; de sorte qu'il y a lieu de conclure que toutes les raisons, dont ils se sont servi, sont fausses & contraires aux loix de la méchanique.

La contusion qui ôte l'égalité & la contiguité de l'os se nomme Esphlasis, ou Enthlasis, enfonceure ou fracture avec une esquille. Il y en a de trois especes ; Ecpiesma, Angisoma, & Camarosis. Ecpiesma, selon le Grec, est une enfonceure du crane où les esquilles pressent la dure-mere. Angisoma, est une enfonceure où une esquille séparée passe

ſous l'os ſain. Camaroſis, ou vouture eſt la troiſiéme eſpece d'enfonceure. Il y en a de cinq ſortes.

La premiere, une partie de l'os s'enfonce en ſe déſuniſſant, & l'autre ſe releve. La ſeconde, l'os s'enfonce ſans aucune fente. La troiſiéme, eſt faite par une choſe creuſe dans ſon milieu, les bords s'enfoncent & le milieu demeure élevé. La quatriéme enfonceure ſe releve d'elle-même, comme nous avons dit. Enfin la cinquiéme & derniere eſpece de Camaroſis ſe fait lorſque la ſeconde table de l'os s'enfonce, & que la premiere ſe releve. Quand les ſutures ſe relaſchent ou s'écartent, elles font une eſpece de fracture qu'Hippocrate appelle Diaſtema, qui eſt plûtoſt un écartement qu'une fracture;

fracture ; mais cela arrive rarement.

La duremere peut souffrir en plusieurs manieres. Premierement par une tension causée par l'ouverture ou l'écartement du crane. Elle peut estre piquée & déchirée par des esquilles d'os ; ou bien comprimée par du sang épanché, lequel venant à se corrompre, cause inflammation.

Le cerveau peut estre offensé par une commotion ou ébranlement de toute sa substance. On peut juger de la fracture par la violence du coup & par l'instrument. S'il y a playe, on en juge aisément par la veuë & par l'attouchement. Quelquefois la fracture est si déliée qu'elle ne paroist point. Les Auteurs ont dit d'y mettre de l'encre & de ruginer

pour voir si elle est pénétrante ; pour moy je n'en vois pas l'utilité, puisqu'aprés avoir ruginé, & que même elle pénétrât jusqu'à la premiere table, cela ne serviroit à rien ; il faut attendre les accidens pour trépaner.

Les signes que la duremere est blessée, c'est une douleur pesante ; l'enflure & l'inflammation des yeux, le saignement du nez, des yeux, des oreilles & de la bouche. Les signes que nous venons de marquer sont presque toûjours avec fracture, & assûrément tous ces grands accidens n'arrivent gueres à moins que la duremere ne soit blessée, piquée & comprimée par des esquilles.

Les signes que le cerveau est blessé sont, si le malade est

tombé par terre lorſqu'il a receu le coup ; s'il a perdu la parole ; s'il eſt tombé en ſyncope ; s'il a vomi ; ſi les excremens ſont ſortis involontairement ; ſi la fiévre, le délire, l'aſſoupiſſement, la létargie & l'apoplexie ſurviennent, ce ſont des marques évidentes de la commotion. Il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de tous ces accidens. Pour ceux de la duremere, la douleur eſt grande & aiguë, ſur tout au côté malade, parce qu'elle eſt piquée & preſſée par les eſquilles d'os, & par l'acrimonie du ſang épanché, qui en ſe fermentant la picote, & cauſe l'inflammation.

La peſanteur de tête vient du même ſang épanché qui la comprime. L'inflammation & la tumeur des yeux ſurvien-

nent, parce que les veines qui les arrousent, ne peuvent plus se dégorger dans les sinus avec la même facilité à cause de la compression, la tension & l'inflammation de la duremere; ce qui fait que le sang se coagule, se fermente, & fait la tumeur & la rougeur des yeux.

L'interruption du cours du sang, est cause aussi que les veines des yeux, du nez, de la bouche & des oreilles, s'ouvrent & font le saignement.

Dans la commotion du cerveau, le malade tombe par terre, parce que les petits filets de nerfs qui sont au dedans du cerveau sont comprimez par l'affaissement. Cette compression interrompt le cours des esprits qui coulent continuellement dans les muscles pour les tenir en action; de sorte que

l'interruption des eſprits empeſchant le reſſort des muſcles qui ne ſont plus bandez & tendus pour faire leur action, le malade doit neceſſairement tomber par terre.

La perte du jugement vient auſſi de ce que les eſprits ceſſent de couler dans les organes des ſens. La ſyncope & la ſortie involontaire des excremens n'arrivent que par la privation des eſprits dans le cœur & dans les Inteſtins cauſée par la même compreſſion des nerfs.

Le vomiſſement arrive par la rapidité ſubite du cours des eſprits dans les fibres de l'eſtomach, aprés avoir eſté quelque-temps arreſtez; ce qui cauſe une eſpece de convulſion à cette partie.

La fiévre & le delire vien-

nent du mouvement irregulier des esprits, & de ce que les nerfs du cerveau sont inégalement comprimez.

Le redoublement de la fiévre avec frisson, sont des signes d'abcez dans la substance du cerveau par le sang épanché.

L'assoupissement, la létargie & l'apoplexie peuvent venir de l'affaissement des tuyaux nerveux, de la compression des arteres, des veines & de l'épanchement du sang sur la substance du cerveau. Le prognostic de toutes ces maladies est fâcheux. La fracture du crane n'est point dangereuse d'elle-même, non plus que les autres; il n'y a du danger qu'à cause des parties qui sont au dessous.

La fracture avec fente est moins dangereuse que celle qui

eſt avec contuſion. Les bleſſures de la duremere ne le ſont point, à moins qu'elles ne ſoient grandes, les piqures en ſont fâcheuſes.

La ſubſtance du cerveau peut eſtre bleſſée & même emportée ſans aucun danger de mort.

La commotion eſt tres-dangereuſe, à cauſe des accidens dont nous venons de parler.

REMARQUE.

Tout le monde ſçait que les playes de la tête ſont plus ou moins dangereuſes ſuivant les endroits où elles ſe font, à cauſe que les pieces qui la compoſent, eſtant plus ou moins ſolides & épaiſſes, il arrive aſſez ſouvent qu'un os mince ſe caſſe auſſi plus facilement, que celuy qui a plus d'épaiſſeur.

Les playes de tête avec fracture de l'occipital sont fort dangereuses à cause du cervelet, de la moëlle alongée, & des sinus lateraux qui y sont renfermez ; lorsque le coup est violent, ces parties reçoivent une grande secousse, qui cause ensuite des accidens fâcheux & funestes. On a pourtant raison de dire que la moins dangereuse des playes qui arrivent à la tête, est celle de l'occipital, parce qu'étant le plus épais de tous les os du crane, il faut une grande violence pour le fracturer. D'ailleurs, comme c'est là l'endroit le plus penchant de la tête (lorsqu'il y a fracture, & qu'on est obligé de trepaner,) les matieres ont une issuë libre ; ajoûtez encore à cela que l'épanchement du sang sur la duremere

ſe fait plus difficilement, ce qui eſt fort avantageux aux malades.

L'endroit de la tête le plus aiſé à fracturer eſt celuy qu'Hippocrate appelle bregma, & qu'on nomme fontenelle; c'eſt le lieu où les parietaux s'uniſſent avec le coronal, & où finit la future ſagitale. La raiſon pour laquelle cette partie eſt toujours plus mince & plus foible, eſt qu'elle s'offifie la derniere aprés la naiſſance. Le fameux Kerkerin aſſure que dans pluſieurs adultes il l'a trouvée toute membraneuſe, d'où il ne faut pas s'étonner ſi cette partie ſe fracture aiſément; mais en recompenſe, le danger n'en n'eſt pas ſi grand qu'ailleurs, & l'on a vû ſortir quelque portion de la ſubſtance du cerveau, aprés des fractures con-

ſiderables, où les malades neanmoins ont bien gueri. Il y a peu de Chirurgiens qui ne ſoient informez de ces faits; mais il n'en eſt pas de même des playes du cervelet & de la moëlle de l'épine; car la moindre petite bleſſure qui leur arrive fait mourir le malade.

Les playes des tempes ſont encore dangereuſes, & ne peuvent guerir que difficilement, ſoit à cauſe que l'artere qui s'y trouve venant à s'ouvrir, il ſurvient une hemorragie conſiderable qu'on a peine à arréter, à raiſon du mouvement qui ſe fait de temps en temps à la machoire; ſoit à cauſe que le muſcle Crotaphite eſtant bleſſé; il arrive des convulſions qui ſont toûjours ſuivies de fâcheux accidens; & parce qu'on ne ſçauroit par-

ler ny manger ſans l'action de ce muſcle, il arrive aſſez ſouvent que l'hemorragie qu'on ſembloit avoir arrétée, recommence bien-toſt aprés ; tant il eſt vray que la gueriſon des playes dépend du repos de la partie bleſſée.

Les inciſions qu'on eſt obligé de faire quelquefois aux playes du crotaphite ſont pareillement dangereuſes, parce que ſi la playe de ce muſcle eſt grande, ſon antagoniſte ſe contracte, & fait tourner la bouche de côté ; ce qui empeſche le malade de manger.

Les fractures qui arrivent ſur les ſutures ſont encore plus dangereuſes qu'ailleurs, non ſeulement à cauſe des petits filets de la duremere qui ſe déchirent par la violence du coup ; mais auſſi à cauſe de l'épanche-

ment du ſang ; ce qui fait la difficulté qu'il y a de les connoiſtre, comme Hippocrate l'a fort bien remarqué au livre cinquiéme des Epidemies, où il avouë qu'il s'eſt trompé luymême.

La fracture des ſinus ſurciliers ſupure long-temps, à cauſe qu'ils ſont remplis de glandes qui ſuintent à tous momens une liqueur mucilagineuſe qui coule dans la cavité des narines, & qui eſt une des ſources de la mucoſité du nez. Surquoy il faut remarquer que l'air ſort quelquefois par la playe de ces ſinus avec aſſez de force pour agiter de côté & d'autre la flamme d'une chandelle; ce qui eſt une preuve évidente qu'ils ſont ouverts dans la cavité des narines.

Les ſinus ſurciliers ne ſe trou-

vent pas dans tous les hommes : ceux qui ont le front plat n'en ont point pour l'ordinaire ; mais ceux qui ont le ſourcil de relief ont toûjours cet endroit du coronal plus élevé, & l'on y trouve ces ſinus immancablement.

Celſe & quelques autres ont remarqué avant nous, que les playes qui arrivent avec fracture des ſinus ſurciliers, ne peuvent qu'à grande peine ſe conſolider. Mais c'en eſt aſſez dire ſur ce ſujet ; parlons maintenant de l'utilité des medicamens que l'on doit appliquer aux playes de tête.

Scultet & pluſieurs autres appliquent d'abord ſur la duremere de l'huile roſat : Celſe ordonne d'y mettre du vinaigre, mais ils ſe trompent tous, & leur pratique n'eſt pas bon-

ne, en voicy la raiſon. Premierement, l'huile dont les parties ſont branchuës, bouche les petits tuyaux ou les pores de la duremere, ce qui empeſche le ſang de circuler; le vinaigre auſſi par ſon acidité coagule le ſang qui circule dans les petits vaiſſeaux de la duremere.

Les remedes dont il faut uſer en cette occaſion, doivent plûtoſt eſtre chargez de parties ſubtiles & penetrantes, comme le ſyrop roſat, ou le miel roſat. Mais ſi l'inflammation de la duremere eſt grande, & qu'elle vienne à s'alterer, pour lors on doit quitter tous ces medicamens pour ſe ſervir en leurs places de liqueurs ſpiritueuſes, comme d'eſprit de vin, ou d'eau de vie, dont les parties ſont vives, ſubtiles, pénétrantes, & tres-propres à dé-

barrasser les obstructions, & à empescher la coagulation du sang.

Les emplâtres qu'on est obligé d'employer pour les playes de tête, doivent toûjours tendre à empescher la coagulation du sang, en temperant l'acide. Une chose à laquelle on doit bien prendre garde sur tout, c'est de bien garnir de charpie les lévres de la playe, & de la mettre séche sur l'os découvert, afin qu'elle s'imbibe du pus qui sort des bords de la playe, à cause que cette matiere en se fermentant pourroit alterer l'os. Il faut aussi empescher l'action de l'air autant qu'on peut, parce qu'estant chargé d'acides, il donne toûjours lieu à l'exfoliation, & quelquefois aussi à la carie, ce qui rend la playe difficile, & beaucoup plus

longue à guerir.

Enfin aux playes de tête, il ne faut point se servir d'huile, ou d'autres choses grasses ou onctueuses, que le moins qu'on pourra, par la raison que nous avons déja dite, qui est que ces corps gras, par leurs parties branchuës & rameuses, bouchent les petits tuyaux qui composent la substance de l'os, & y demeurent engagées ; ce qui fait que les liqueurs qui circulent dedans, croupissent, s'aigrissent & se fermentent, & que les sels volatils se développent ; d'où il arrive que l'os se carie, ou qu'il s'en détache une petite lame qui fait l'exfoliation.

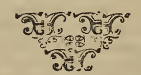
Il y a quelques Praticiens qui frottent les environs de la playe avec des astringents qu'ils appellent embrocation ; ce quils

font, difent-ils, pour empefcher l'inflammation : mais il me femble qu'ils fe trompent lourdement ; car comme dans toute inflammation, il y a toûjours obftruction ; c'eft la raifon pourquoy on ne doit pas fe fervir de ces remedes, pour ne point arréter la circulation du fang & des humeurs.

Lorfque la duremere & le cerveau font bleffez, il arrive fouvent qu'on voit naître en moins de vingt-quatre heures une efpece de chair fongueufe que l'on appelle champignon, plus ou moins groffe. On en a vû de la groffeur d'un œuf de poule. Ce fongus provient, felon le celebre Monfieur Malpighi, des petites glandes qui compofent la fubftance corticale du cerveau, & qui vont aboutir aux filets nerveux de la

ſubſtance medullaire : c'eſt apparemment le dérangement de ces glandes & des tuyaux nerveux qui donne lieu à cette excroiſſance.

Cette chair ſe forme encore ſur la duremere, quoy qu'elle ne ſoit pas ouverte ; elle croiſt ſelon l'abondance du ſang, c'eſt pourquoy l'on doit toûjours bien boucher le trou du Trepan. On a coûtume de la conſumer par des medicamens propres. Si cette chair a ſa baſe étroite, on la peut lier comme une verruë, & la laiſſer tomber, ou la couper avec des ciſeaux.



CHAPITRE XVIII.

De l'Operation du Trepan.

LE Trepan ne s'applique point sur les sinus surciliers, à cause d'une cavité ; sur les sutures, parce qu'on doit éviter les filets de la duremere ; ny sur les tempes, que dans une necessité pressante ; ny aussi sur la fracture, à cause que le Trepan ne seroit point appuyé ; ny enfin au milieu du coronal & de l'occipital, à cause d'une éminence interieure. Il faut toûjours l'appliquer le plus prés que l'on pourra de la fracture, & faire l'incision un jour auparavnat, si rien ne presse, afin que le sang ne trouble point l'Operation.

Les incisions se font de plu-

ſieurs manieres ſuivant l'endroit où eſt la fracture. En bien des endroits de la tête, on les fait en croix ou en long ; ſur les muſcles Crotaphites & ſur les Occipitaux, en V. c'eſt à dire que l'union des deux jambes ſe doit trouver au bas du Crotaphite. L'inciſion longitudinale dans cet endroit ſera encore plus utile, & l'on coupera moins de fibres. La plûpart des Praticiens font les inciſions au front en 7 de chiffre, ou en T. Toutes les fois que la neceſſité n'engagera point à les faire de cette maniere, il faut toujours ſuivre les rides du front, & ſur tout ne faire jamais d'inciſion au front en croix, ny couper les lévres de la playe.

On dilate la playe ſuffiſamment pour découvrir la frac-

ture ; on coupe auſſi le pericrane , afin que les dents de la couronne ne le déchirent pas. Si les accidens ne preſſent point , on ne leve l'appareil que le lendemain ; on nettoye l'os , & l'on voit s'il eſt fracturé. S'il y a quelque piece de ſéparée , on l'emporte avec des pinces ; enfin ſi l'on ne peut , on applique le trepan.

Aprés avoir bouché les oreilles du malade avec du coton , on appuye ſa tête ſur une choſe ferme. Le trepan ſe poſe au deſſous de la fracture ; on appuye doucement, eſtant à la ſeconde table. Le trepan ſe leve ſouvent pour ôter la ſcieure ; avant que d'appliquer la couronne,l'on fait un trou avec le trepan perforatif, pour aſſurer la pyramide de la couronne. Quand le cercle eſt ſuffi-

ſamment fait, on ôte la pyramide, & enſuite on remet la couronne en continuant doucement. Le trepan ſe leve ſouvent pour ſonder l'épaiſſeur qui reſte à couper : car encore qu'on appuye également, il arrive que le crane ſe coupe plus d'un côté que d'un autre; ce qui oblige à s'appuyer ſur l'endroit le moins coupé. Cette inégalité vient ſouvent de ce que le crane eſt plus épais en un endroit qu'en un autre.

Avant que l'os ſoit tout à fait coupé, on met le tire-fonds, afin de l'aſſurer, pour enlever la piece. Il faut auſſi ſouvent l'ébranler avec l'élevatoire pour l'emporter ſans violence. La piece eſtant emportée, il reſte au bord des parois du trou, des inégalitez

qu'on emporte avec le couteau lenticulaire. S'il y a une enfonceure, on la releve avec l'élevatoire, & l'on ôte la scieure qui tombe sur la duremere avec des fausses tentes. On met sur la duremere un petit linge appellée sindon, de la grandeur du trou, attaché d'un filet : on le trempe dans l'esprit de vin mêlé avec le miel rosat; on remplit le trou de charpie trempée de même, & la playe de plumaceaux, par dessus une embrocation d'huile rosat, un emplâtre de betonica ; les compresses se trempent dans du vin. Tous ces medicamens s'appliquent chauds. La chambre du malade doit estre bien fermée, & sans bruit.

La duremere s'enflamme quelquefois si fort qu'elle sort pour l'ouverture du trepan, c'est

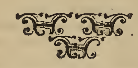
pourquoy il faut toûjours bien boucher le trou. Il s'engendre souvent sur la duremere une excroissance de chair qui est molle, & dont la racine est gresle ; elle s'augmente selon l'abondance du sang. Les remedes des astringents, & les dessicatifs y sont propres.

Lorsqu'il y a du sang & du pus entre le cerveau & la duremere, il la faut ouvrir avec une lancette pour donner sortie à la matiere ; & pour tromper les assistans, il la faut enveloper dans une fausse tente, & faisant semblant d'essuyer, percer adroitement la duremere.

Il faut quelquefois appliquer plusieurs trepans pour donner issuë à la matiere, ou pour tirer les pieces d'os. L'exfoliation qui se fait, est une action de la nature.

On applique le trépan pour la piquure, & la compression des esquilles pour donner issuë à la matiere, & pour l'application des medicamens.

Les Anciens ont encore ajoûté, pour suppléer au defaut du bandage expulsif; mais cet usage est imaginaire. Il y a trois sortes de trepan. Le perforatif, l'exfoliatif, & le crenelé. Le Perforatif pour faire le trou de la pyramide. L'Exfoliatif, dont les Anciens se servoient, pour voir si la fracture estoit pénétrante : mais il est inutile. Le crenelé est une scie ronde pour emporter la piece.



CHAPITRE XIX.

De la fistule Lacrimale.

LA fistule Lacrimale arrive souvent aprés un abcez qui se forme au grand coin de l'œil, ce qui cause ensuite un ulcere qui dégénere en fistule. Dans cette maladie, il y a toujours obstruction du conduit lacrimal, de sorte que les larmes ne trouvant point de passage pour aller dans le nez, coulent involontairement par dessus les paupieres, ce qui est fort incommode.

Les Anciens ont dit que la fistule Lacrimale estoit causée par un abcez qui arrivoit à la glande lacrimale située au grand coin de l'œil : mais il n'y a point de glande lacrimale

au grand coin de l'œil dans l'homme. Ils ont pris cette petite avance, en maniere de caruncule qui eſt au grand coin de l'œil, pour la glande lacrimale. Ce n'eſt autre choſe que la réünion de la membrane interieure des paupieres. Il y a aux côtez de cette éminence deux petits trous, que l'on appelle points lacrimaux, qui ſont les ouvertures d'un petit ſacq membraneux, qui s'alonge en maniere de guaine, dans le trou de l'os unguis ; & c'eſt l'ulceration de ce ſacq qui cauſe la fiſtule lacrimale, & qui empeſche le paſſage des larmes dans le nez. L'Operation conſiſte à faire un trou dans l'os unguis pour donner lieu aux ſeroſitez de couler par le nez. On fait une inciſion obliquement & demi-circulaire

autour du grand coin de l'œil, prenant garde de couper le tendon du muſcle des paupieres. Ayant découvert l'os unguis qui eſt toûjours carié, on met un ſtilet auprés du conduit; on gliſſe une canule étroite ſur le ſtilet pour introduire un cautere actuel, afin de percer l'os; on met le cautere autant de fois qu'on le trouve à propos; on panſe la playe, & l'on empeſche par de petits bourdonets, que les chairs ne bouchent le trou qu'on a fait. On met deſſus un emplâtre, une compreſſe, & le bandage, qui eſt un mouchoir en biais.



CHAPITRE XX.

De la Cataracte.

LA Cataracte eſt une obſtruction de la prunelle, faite d'une humeur viſqueuſe qui s'amaſſe dans l'humeur aqueuſe, entre la cornée & l'uvée, & quelquefois même c'eſt le criſtalin qui devient opaque par devant. Quand elle eſt entierement formée, elle empeſche la lumiere. Il y en a de tranſparantes où l'objet paroiſt comme au travers d'un nuage. Il y en a de blanches, de noires, de jaunes, de vertes & de livides.

Les cataractes noires, jaunes & plombées ſont difficiles à abbattre, à cauſe de leur épaiſſeur. Celles de couleur de per-

le, d'eau marine, ou de fer bruni sont gueriſſables par l'éguille. Il faut que la cataracte ſoit deſſechée & endurcie pour ſupporter l'éguille, qui ſans cela paſſeroit au travers comme dans de l'eau. Si en frottant l'œil, & ſi dans la dilatation de la prunelle, la cataracte ſe tient ferme ſans ſe diviſer, elle eſt en état d'eſtre abbatuë ; enfin ſi les rayons d'une chandelle paſſant au travers d'une fiole pleine d'eau ou d'une boule de criſtal, font appercevoir des couleurs au malade, la cataracte n'eſt pas encore aſſez épaiſſe.

Pour l'abbattre, on fait aſſoir le malade dans un lieu clair, expoſé à la lumiere. Une perſonne luy tient la tête ferme par derriere ; on couvre l'œil ſain pour empeſcher que l'au-

tre ne se remuë, & l'on avertit le malade de tourner l'œil du côté du nez. Le Chirurgien perce d'une éguille ronde la conjonctive prés de la cornée du côté du petit angle. Il faut la pousser hardiment jusqu'au milieu, la pointe paroist d'abord, on l'éleve au dessus de la cataracte, afin de l'abbaisser au dessous de la prunelle, où il faut la tenir un peu de temps.

Si la cataracte demeure abbatue, le malade est gueri; mais si elle remonte, on est contraint de la rabbatre encore, & de presser plus fort. Aprés on retire doucement l'éguille, & l'on demande au malade, s'il distingue les objets. On voit des cataractes aussi dures que du parchemin; ces sortes de cataractes remontent aussi-

tôt qu'on les a abbatuës.

Les vaiſſeaux de la conjonctive répandent quelquefois du ſang, & c'eſt ce qui cauſe une ophthalmie: mais quelques jours aprés, ces accidens ceſſent. On met ſur l'œil une compreſſe trempée dans l'eau de plantin mêlée avec le blanc d'œuf. Le malade doit garder le repos durant quelque temps. L'éguille qui ſert à faire l'Operation eſt toûjours emmanchée; elle eſt ronde ou plate.

CHAPITRE XXI.

Du Polipe.

LE Polipe eſt une excroiſſance de chair qui bouche les narines. Il y en a de douloureux, & d'autres qui ſont ſchirreux ſans douleur. Ceux qui

qui ſont ulcerez jettent une ſanie puante, ce ſont des chancres formez. A ceux qui ſont mols, blancs, ou rouges & pendants, on y peut faire l'Operation.

Le Chirurgien pince le Polipe dans ſa racine avec un inſtrument appellé Valet à Patin, il tourne de côté & d'autre ces pinces, & tirant inſenſiblement, tâche d'arracher ſes racines. Les ayant arraché, on fait attirer du vin dans les narines; enfin on y porte les poudres aſtringentes pour deſſécher l'ulcere.

Le Polipe qui paſſe dans la gorge, derriere la luëtte, ſe peut arracher par la bouche avec des pinces courbes. Ces ſortes d'excroiſſances de chair ſont ſujettes à renaître.

CHAPITRE XXII.

Du bec de Liévre.

ON appelle bec de Liévre la lévre ſuperieure fenduë. Il eſt naturel, ou par accident. S'il eſt vieux, on doit couper avec des ciſeaux la ſuperficie des bords, qui eſt toûjours calleuſe. Si la lévre eſt adherente aux gencives, on doit la ſéparer, & empeſcher qu'elle ne ſe reprenne par des plumaceaux.

Les Anciens ont propoſé de faire une inciſion en long, ou en croiſſant dans les jouës, pour faire prêter les bords plus facilement; mais il en reſtoit une cicatrice qui n'eſtoit point agreable à voir. C'eſt pourquoy il vaut beaucoup mieux débrider la lévre en la détachant

des gencives le plus qu'on pourra, il n'y a rien à craindre. Si pourtant la déformité estoit considerable, il ne faudroit point l'entreprendre.

Il ne faut point faire l'Operation aux enfans si jeunes & qui sont encore au berceau. Leurs cris continuels, la mollesse de leur lévre, la necessité où ils sont de prendre toûjours la mamelle empescheroient sans doute la réünion. Il faut donc attendre qu'ils ayent assez de raison, comme à trois & quatre ans.

L'Operation n'est pas d'un grand appareil. Aprés avoir marqué avec de l'encre la distance des points, on passe une éguille enfilée dans les deux lévres de la playe, autour de laquelle on tourne le fil, on coupe la pointe de l'éguille a-

vec des pinces incisives ; on met autant d'éguilles qu'il en est besoin, & de petites compresses sous la pointe des éguilles ; on panse la playe avec quelque baume. Les playes des lévres se reünissent facilement. La cicatrice estant faite, il reste toûjours une petite fosse au dessus à l'endroit de l'angle du bec de Liévre ; c'est pourquoy il faut faire à la peau une petite incision transversale ; un emplâtre, une compresse, & le bandage unissant.

CHAPITRE XXIII.

De la Broncotomie.

LA Broncotomie est une ouverture de l'entre-deux des anneaux de la trachée artere ; on ne fait cette Opera-

tion que lorſque le malade eſt en danger d'eſtre ſuffoqué ; ce qui arrive par l'inflammation du larinx qui empeſche la reſpiration ; c'eſt toûjours une ſuite de l'eſquinancie. L'Operation ſe fait en pinçeant la peau en travers, ſur laquelle on fait une inciſion ; on diſſeque les muſcles ſternoyoidiens tout le long de la ligne qui les joint, & l'on prend garde de toucher aux glandes tyroides, & aux nerfs recurrents qui ſont couchez lateralement le long de la trachée artere ; car ſi on les coupoit, le malade n'auroit plus de voix.

La trachée artere découverte, on ouvre l'entre-deux des anneaux avec une lancette, on fait l'ouverture entre le troiſiéme & le quatriéme anneau aprés le cricoide. Avant que de

retirer la lancette, l'on introduit un ſtilet, ſur lequel on gliſſe une petite canule courte, plate & courbée, afin que le malade reſpire facilement. On met deſſus l'ouverture de la canule un peu de coton, avec un emplâtre percé, afin que l'air n'entre pas tout à coup.

CHAPITRE XXIV.

De l'Extirpation.

IL y a deux occaſions qui nous engagent à couper les membres. La premiere, lorſque les parties ſont tellement meurtries, & les os briſez, qu'il eſt difficile de les reduire. La ſeconde, lorſque la gangrene & la mortification ſont ſi grandes que tous les autres remedes n'ont ſervi de rien.

La gangrene eſt une diſpoſition prochaine à la mortification des parties molles. Le Sphacele eſt l'entiere corruption. Le mot de gangrene veut dire ronger, & c'eſt pour cela que Guidon l'appelle Eſtiomene; quoyque pourtant Eſtiomene s'entende des ulceres rongeants, & des dartres corroſives.

Les ſignes de la gangrene, c'eſt lorſqu'aprés une inflammation, il ſurvient une couleur blanche qui ſe change ſouvent en couleur jaune ou de pourpre; la douleur diminuë, il s'éleve des veſſies livides pleine d'une ſeroſité jaune ou ſanguinolente: enfin le ſentiment ſe perd, la partie devient peſante, & l'épiderme ſe ſépare de la peau.

Dans le Sphacele la couleur

eſt livide, la partie eſt froide & molle; il en exhale une odeur inſupportable, & le ſentiment eſt entierement perdu. Les cauſes de gangrene, dit Guidon, ſont generales ou particulieres. Sous la generale, il comprend toutes les cauſes qui empeſchent les eſprits, ou le ſang de couler à la partie. Sous la cauſe particuliere, il en comprend trois ; la premiere, le grand froid, l'application des remedes trop rafraichiſſants, les brûlures, les grandes fractures, les diſlocations, les contuſions, les morſures venimeuſes, les ligatures trop ſerrées, & les grandes hemorragies qui arrivent aux playes.

En general, ce qui fait la gangrene & la mortification d'une partie, c'eſt la diſſipation, l'abſence ou la concen-

tration des parties ſpiritueuſes du ſang qui doit vivifier cette partie, ou bien l'interruption du cours de ce même ſang, & ſa coagulation.

Toutes ces cauſes agiſſent la plûpart du tems ſéparément, & quelquefois toutes enſemble. Les Anciens ont encore fait une cauſe de gangrene, qu'ils ont appellé occulte; c'eſt de là, diſent-ils, que la gangrene arrive dans la peſte ou le charbon, qui cauſe quelquefois en vingt-quatre heures la mortification entiere d'une partie; c'eſt à la même cauſe qu'ils attribuent la gangrene qui arrive aprés les fiévres malignes, & quelquefois aprés la petite verole. Enfin c'eſt par la même cauſe qu'ils pretendent expliquer la gangrene qui arrive par les poiſons & par la mor-

ſure des bêtes venimeuſes.

Il eſt certain que toutes ces choſes ſont ſouvent cauſes de gangrene ; mais on n'en peut rendre raiſon ſans avoir recours aux qualitez occultes. Dans la peſte, par exemple, les charbons cauſent ſouvent la mortification, parce que l'humeur qui les produit, eſt une eau forte qui ronge les chairs & cauteriſe les vaiſſeaux; ainſi il eſt évident qu'elle doit mortifier la partie. C'eſt la même choſe de la matiere des fiévres malignes, & de la petite verole où le ſang eſt chargé de parties acres & corroſives. S'il arrive que cette acrimonie ne puiſſe pas eſtre ſurmontée par la nature, ou par les medicamens, il s'en fait un dépoſt ſur quelque partie où les humeurs acres & corroſives ron-

gent les chairs, cauterifent les vaiffeaux & carient méme les os.

C'eft la même chofe des poifons qui n'agiffent que par leur acrimonie, dont les uns font acres & acides, & les autres abondent en fels lixiviels, qui produifent le même effet que les cauteres potenciels : Voilà les caufes occultes des Anciens qui ne font pas fi cachées qu'ils ont cru.

A l'égard des differences de gangrène, il n'eft pas difficile de les tirer de tout ce que nous avons dit en parlant de leurs caufes, & l'on en pourroit établir une de chaque cas particulier. Il eft bon de remarquer que les fignes de gangrene ne font pas toûjours les mêmes, & qu'ils font differens dans les efpeces differentes de gangre-

ne. Nous n'en dirons pas davantage, toutes ces choses nous meneroient trop loin.

La gangrene qui arrive aux vieillards & aux hydropiques est toujours incurable, & il est pour lors inutile d'en venir à l'Operation. Celle qui vient dans les parties molles & délicates, sur tout dans les parties internes est dangereuse, & dégenere le plus souvent en sphacele. Celle qui vient de cause externe, comme de contusion, de brûlure & d'inflammation, se guerit plus facilement que les autres ; enfin la gangrene se guerit bien plus aisément dans les personnes robustes que dans les corps cacochymes ; & dans les jeunes gens que dans les vieillards.

Comme il n'y a point de mal plus pressant que la gangrene,

il n'y en a point aussi qui ait besoin d'un plus prompt secours, puisque la mortification d'une partie menace de la mort tout le sujet; il faut donc empescher le progrez d'une si fascheuse maladie par toutes sortes de voyes. Il est inutile de tenter la guerison du Sphacele, il n'y a point de retour de la mort à la vie, & pour lors on doit dire avec Hippocrate, *Quæcumque medicamenta non curant, ea curat ferrum, & quæ non curat ferrum, ea ignis sanat.*

Il faut donc avoir recours au feu & au fer suivant cette maxime, de peur que le mal n'empiete sur les parties voisines. Cependant dans les commencemens de la gangrene, on se sert de plusieurs remedes qui ne laissent pas d'avoir souvent

un heureux effet. On preſcrit d'abord une diete convenable, & l'on en vient à la ſaignée & à la purgation qui doivent eſtre pratiquées ſuivant l'avis d'un prudent Medecin. Enſuite on ſe ſert de pluſieurs remedes dont les uns détruiſent & émouſſent l'acide dominant, les autres adouciſſent & corrigent l'acrimonie des ſels lixiviels, les autres fortifient la partie; & ils contribuent tous enſemble où à retenir les parties ſpiritueuſes du ſang prêtes à s'échapper, ou à les dégager quand elles ſont concentrées, ou à produire une nouvelle fermentation, & la ſéparation des mauvais levains, & à ramener la chaleur & les eſprits dans la partie.

Ces remedes ſont en grand nombre ſuivant l'idée & l'ex-

perience des Praticiens. En general, on peut dire que tous les remedes interieurs ſont ſudorifiques, cardiaques & vulneraires.

Les exterieurs ſont les ſcarifications ; ſoit qu'elles débrident la partie, comme parlent les Chirurgiens, ou plûtoſt ſoit qu'elles la déchargent de quantité de ſang & d'humeurs extravaſez, ſoit enfin parce qu'elles donnent lieu aux medicamens de pénétrer plus avant, & de produire un effet plus ſenſible.

Ces topiques ſont les décoctions vulneraires, comme celles qui ſont faites des deux ariſtoloches, la pervanche, l'angelique, la verge dorée, l'abſynthe, le ſcordium, le vincetoxicum, la ruë, faites dans du vin, ou dans de l'eau.

Les teintures d'aloës, d'oliliban, de myrrhe, faites dans l'eſprit de vin, l'eau de chaux, l'eſprit de vin, l'eau phagedenique, l'eau marine & pluſieurs autres. Enfin la cure en eſt differente, ſuivant la difference des cauſes qui la produiſent. Nous dirons encore un mot de chaque cauſe.

Dans la gangrene qui arrive aux vieillards par le défaut des eſprits, & aux hydropiques, il faut uſer d'alimens nourriſſans & ſpiritueux, ſcarifier la partie, & la baſſiner avec les remedes dont on a parlé.

Lorſque la gangrene eſt cauſée par le froid, & que la partie n'eſt pas encore mortifiée, il faut approcher un peu le malade du feu, frotter & couvrir la partie de neige, ou la tenir quelque-temps dans l'eau froide,

de, & la frotter d'huile de camomille.

Dans les inflammations, les fractures, les contuſions, & les anévriſmes, la ſaignée eſt le plus prompt remede pour empeſcher l'épanchement du ſang; les ſcarifications ſont toujours neceſſaires.

Dans les fractures & luxations, il faut remettre les os en leurs places, & laſcher les bandages. On ſe ſert aprés des mêmes remedes. Dans les ulceres & dans les brûlures qui ſe terminent en gangrene, l'eau de chaux & phagedenique eſt merveilleuſe. Dans le ſcorbut, il faut mêler aux remedes ordinaires des anti-ſcorbutiques.

Lorſque la gangrene eſt cauſée par quelque malignité, outre les remedes cordiaux qu'on donne interieurement, il faut

mêler avec les remedes topiques, la theriaque & le Diascordium.

Enfin si tous les remedes & les soins qu'on a apportez n'ont servi de rien, & que cependant la gangrene gagne à vûë d'œil, il ne faut pas differer l'amputation du membre ; ce remede est cruel & dangereux: mais c'est le dernier & l'unique ; la necessité le rend en quelque façon supportable.

On ne doit jamais couper dans l'article sans necessité. Si c'est la jambe, il faut couper le plus prés du genou, quand il n'y auroit que le pied de mortifié, afin d'avoir plus de commodité de porter une jambe de bois. Il est bon de remarquer, qu'il faut toûjours s'éloigner de l'aponévrose des muscles qui s'attachent à une

éminence, environ la partie ſuperieure du tibia, & couper un peu plus bas : car les accidens en ſont fâcheux, comme les convulſions, les inflammations, & les longues ſuppurations.

Si c'eſt la cuiſſe que l'on coupe, il faut s'approcher du genou, pour la facilité d'une jambe de bois. Si c'eſt le bras, en couper le moins qu'on pourra. Nous allons décrire la maniere de couper la jambe.

On fait mettre le malade ſur le bord d'un lit à demy couché, ou dans une chaiſe, le faiſant tenir par derriere, un ſerviteur tient le membre au deſſus du genou, & tire la peau en haut. On met ſous le jarret une compreſſe aſſez épaiſſe, enſuite on fait la ligature qu'on ſerre avec le tourniquet. Avant que de ſerrer, on met un petit carton

deſſous la ligature à l'endroit du tourniquet pour empeſcher que la peau ne ſe pliſſe, ce qui feroit de la douleur. Cette maniere de ligature eſt la plus commode ; le malade ne ſent pas beaucoup de douleur, & la peau ne ſe ride point ; on ſerre autant qu'on veut. On fait une autre ligature au deſſous du genou, qui ne ſert que pour affermir les chairs.

Le Chirurgien paſſe entre les jambes du malade, fait une inciſion avec un couteau courbe autour du membre juſqu'à l'os, & du dos du couteau ratiſſe le perioſte, & coupe la chair qui eſt entre les deux os.

J'ay dit qu'il doit eſtre ſitué entre les jambes du malade, afin qu'il puiſſe appuyer ſa ſcie ſur les deux os pour les couper en

même temps, ce que l'on ne pourroit faire ſi commodement dans une autre ſituation.

On commence à ſcier le peroné, & l'on finit par le tibia. La jambe eſtant coupée on défait la ligature qui tenoit les chairs ſujetes, on laſche le tourniquet pour laiſſer couler un peu de ſang, & auſſi pour voir facilement le vaiſſeau que l'on pince avec un inſtrument appellé Valet à Patin ; ce ſont des pinces qui ont eſté inventées par Monſieur Patin, fameux Chirurgien de Paris ; elles ſont d'une grande utilité pour les vaiſſeaux, car ayant une fois pincé le vaiſſeau, il ne faut pas craindre qu'elles quittent à cauſe d'un petit anneau qui s'abbaiſſe au bas des branches de ces pinces, ou un bec

de corbin, ſur lequel on met un petit lacq pour lier le vaiſſeau ; mais la ligature la plus ſeure, c'eſt de paſſer une éguille enfilée d'un fil ciré, dans les chairs au deſſous du vaiſſeau, laquelle on repaſſe encore de même pour venir lier ſur le vaiſſeau. Les vaiſſeaux liez on défait le tourniquet, on plie le moignon, & l'on abbaiſſe la peau pour recouvrir. On met ſur les vaiſſeaux de petites compreſſes, un plumaceau ſec deſſus l'os, & pluſieurs plumaceaux chargez de poudres aſtringentes, une étoupade remplie des mêmes poudres, un emplâtre, une compreſſe taillée en croix de Malthe. Quatre compreſſes longitudinales, & une circulaire qui enveloppe le tout, le bandage circulaire & la capeline. Il arrive

ſouvent aprés avoir coupé la jambe, quelque temps aprés la ſuppuration, les os paſſent quelquefois de quatre pouces le moignon ; ce qui vient pour n'avoir pas ſcié l'os aſſez prés des chairs : c'eſt pourquoy il eſt bon de mettre, aprés l'inciſion faite, un bout de bande fenduë par l'extrémité, avec laquelle on tirera les chairs en haut ; car par ce moyen on ſciera l'os plus prés des chairs qu'on ne feroit autrement.

Les Chirurgiens font quelque difference entre mouchetures, ſcarifications & taillades. Les premieres ſont legeres & ne pénétrent que la peau, appellées mouchetures. Les ſecondes plus profondes, qui ſont les ſcarifications Enfin les troiſiémes vont juſqu'à l'os, on les nomme taillades ; mais ſur

tout il faut éviter les vaiſſeaux.

Il ne faut pas que ces inciſions ſoient en même ligne, mais les unes entre les autres, autrement il ſe feroit des brides. Par ces incifions & par les medicamens on empeſche ſouvent le progrés de la gangrene.

CHAPITRE XXV.

De la réünion du Tendon.

IL y a long-temps que l'on avoit commencé à coudre les tendons, puiſque Galien en deffend l'uſage, à cauſe que, dit-il, ils ne peuvent ſe conſolider, & qu'il leur arrive des convulſions.

Guy de Chauliac qui vivoit il y a plus de trois cens ans, & pluſieurs autres avant luy l'ont

l'ont pratiquée heureusement; mais depuis elle a esté condamnée par tous les Praticiens qui ont écrit de la Chirurgie, de sorte qu'on peut dire qu'il n'y a eu que Monsieur Bienaise celebre Chirurgien, qui l'ait remise en usage, aprés l'avoir faite sur des chiens, sans qu'il leur arrivast aucun accident. Il l'a faite sur des hommes qui en ont esté parfaitement gueris.

Il y a deux occasions qui nous obligent de faire la suture du tendon. La premiere, quand la playe est recente, & la seconde, quand elle est cicatrisée. Si la playe est guerie, le Chirurgien la r'ouvrira adroitement pour découvrir le tendon coupé. Les deux bouts étant trouvez, on rafraichira les bords le moins qu'on pourra, afin qu'ils puissent se réü-

nir. On fait plier la partie pour les faire approcher l'un sur l'autre; & c'est une chose à laquelle il faut prendre garde, parce que les tendons se retirent toûjours. On ne fait gueres la suture qu'aux extenseurs; Nous allons décrire celle que faisoit Monsieur Bienaise.

On prend une éguille droite & plate, enfilée d'un fil double que l'on passe dans une petite compresse arrétée à son extrémité, on perce assez avant dans le tendon du dehors en dedans, & l'on coupe le fil assez long. On a encore une autre petite compresse percée de deux trous, dans lesquels on passe le fil; de ces files on en fait la ligature, entre laquelle on met encore une petite compresse. Il en est de cette Operation comme de la plûpart

des autres, il faut avoir vû travailler pour bien faire. On panse cette playe avec un baume. Il faut remarquer que la partie doit estre soutenuë d'une machine qui la tienne contrainte, afin que les bouts du tendon ne se retirent pas.

CHAPITRE XXVI.

De l'Operation Cesarienne.

CEtte Operation prend le nom de Cesar, que l'on dit estre sorti par une ouverture faite au côté de sa mere.

On fait une incision depuis l'ombilic jusqu'à l'os pubis le long des muscles droits, on ouvre le peritoine, & la matrice paroist d'abord ; on y fait une incision vers son fond pour tirer l'enfant.

CHAPITRE XXVII.

Du Panaris.

LE Pterigium eſt une tumeur du bout du doigt. Elle eſt ainſi nommée à cauſe qu'elle reſſemble à une aîle, ou vulgairement Panaris.

Pour ouvrir cette tumeur, on fait une inciſion à la partie laterale du doigt pour aller juſqu'à l'os lorſque la matiere eſt contenuë entre l'os & le perioſte. Si l'on faiſoit l'inciſion d'une autre maniere, on pourroit couper les tendons fléchiſſeurs; mais quand on la fait à côté, il n'y a rien à craindre.

CHAPITRE XXVIII.

De l'application des Canteres.

LEs cauteres ne s'appliquent point sur les parties nerveuses ny à l'extrémité du tendon des muscles ; mais dans leur entre-deux ; on ne les applique point encore sur les endroits où il y a de gros vaisseaux. Pour les appliquer, on frotte l'endroit où on les veut mettre avec un linge chaud, afin que l'effet s'en fasse plus vîte. Aprés on applique un emplâtre percé d'un petit trou, & l'on écrase la pierre à cautere que l'on met sur l'emplâtre à l'endroit du trou. Il faut couvrir le caustique d'une petite compresse, & mettre dessus un emplâtre.

CHAPITRE XXIX.

Du Seton.

CEtte Operation estoit fort en usage chez les Anciens; c'estoit le remede le plus commun qu'ils eussent pour les maladies de la tête & les fluxions des yeux, parce qu'ils pensoient qu'il faisoit une forte révulsion, & que c'estoit comme un double cautere; mais la saignée, generalement dans toutes les fluxions, est un remede bien plus efficace, puisqu'elle décharge l'habitude du corps; ce que ne peut pas faire une méche qui passe seulement dans les tegumens, dont la décharge est si peu considerable.

L'effet du cautere n'est pas plus avantageux, & il est évi-

dent que la ſaignée & la purgation ſont beaucoup plus utiles que toutes ces ſuppurations lentes. Voicy la maniere de faire l'Operation.

On fait renverſer la tête du malade en arriere pour mieux pincer la peau. Un ſerviteur la prend avec les deux mains au-deſſous des cheveux en la tirant en haut, & le Chirurgien la ſerre avec des tenailles percées. Pour en diminuer le ſentiment, on paſſe dans les trous des tenailles une groſſe éguille enfilée d'une méche trempée dans l'huile roſat, & l'on met deſſus une compreſſe trempée auſſi de même.



CHAPITRE XXX.

De l'application des Ventouſes.

LA Ventouſe eſt un vaiſſeau large qui a l'entrée étroite ; on l'applique ſur les parties molles pour tirer violemment & avec force.

Leurs differences ſe tirent de leurs matiere, grandeur & figure, qui ſont des choſes peu utiles à ſçavoir.

Les ventouſes ſont ſéches ou humides. Les ſéches, c'eſt lors qu'on ne coupe point la peau. On les appelle humides, lors qu'on fait des ſcarifications ſur la peau. Quand on applique la ventouſe, on met dedans un peu d'étoupe allumée, ou bien un rond de carte avec pluſieurs bouts de bougie. Le vaiſſeau

estant appliquée sur la partie, la flamme s'esteint d'abord, & la chair entre dans la ventouse. Les Anciens qui ne pensoient pas que l'air pesât, ont attribué cet effet à l'horreur du vuide; mais il est facile de l'expliquer par le poids de l'air. Voicy comment la chose arrive.

La flamme des bougies allumées rarefiant l'air, le chasse de la ventouse, & l'air exterieur qui pese sur toutes les parties du corps, à l'exception de celle qui est au dessous de la ventouse, doit faire monter la chair dedans.

Les ventouses ont eu plusieurs usages chez les Anciens. Premierement, ils les appliquoient sur la partie malade pour en tirer l'humeur. Dans cette veuë ils les mettoient sur le charbon

peſtilentiel pour en tirer le venin, ſur la morſure des animaux venimeux, & au bubon venerien.

Hippocrate mêmes appliquoit les ventouſes aux mamelles des femmes pour arrêter les menſtruës. Il les appliquoit encore ſur la rate, & ſur le foye pour arrêter l'hemorragie du nez. Les Anciens s'en ſervoient auſſi au col, & aux épaules pour empeſcher les fluxions qui tomboient ſur les yeux & ſur la gorge, & enfin aux aines & aux cuiſſes pour provoquer les mois aux femmes ; mais à preſent les ventouſes ne ſont plus d'un ſi grand uſage parmy nos Praticiens.

Fin des Operations de Chirurgie.

TRAITÉ
DES
MALADIES
DE
L'ESTOMACH.

Où l'on explique tous leurs Symptomes d'une maniere méchanique & naturelle.



TRAITE' DES MALADIES DE L'ESTOMACH.

CHAPITRE I.

De la faim Canine.

L'APPETIT peut estre dépravé en deux manieres ; sçavoir, quand il péche en quantité, ou en qualité. Il peche en quantité,

lorſqu'il nous fait deſirer des alimens en plus grande abondance qu'il ne faut, & qui paſſent l'ordre de la nature; & cette affection s'appelle faim Canine. Il peche en qualité, lorſqu'il nous fait ſouhaiter des mets abſurdes, & qui n'ont point la nature de l'aliment; & l'on nomme cette maladie Pica. Nous allons parler du premier dans ce Chapitre, & dans le ſuivant nous parlerons de l'autre.

La cauſe conjointe & prochaine de la faim Canine eſt une liqueur acide extrémement pure, ſubtile & active, que le ſang verſe par les glandes dans l'eſtomach, & qui en picote les membranes d'une maniere puiſſante & extraordinaire. Cette liqueur agit ſur les alimens avec d'autant plus de force que

ses pointes sont plus trenchantes & incisives qu'elles ne doivent estre naturellement. C'est pour cela qu'elle en dissout en peu de temps une quantité surprenante, & qu'ensuite tournant son action contre la tunique nerveuse de l'estomach, elle en fait souhaiter de nouveaux : de maniere qu'on ne doit pas s'étonner si ces sortes de malades mangent presque toûjours, ou plûtost s'ils devorent tout ce qu'ils mangent, sans pouvoir se rassassier.

Il y en a pourtant qui ne peuvent pas bien digerer les alimens qu'ils prennent en quantité ; ce qui est aisé de connoître ou par le vomissement dans quelques-uns, ou dans les autres par de grands cours de ventre, dont ils sont souvent attaquez, aprés qu'ils ont ex-

trémement mangé. D'où l'on doit conjecturer que ces deux especes de malades n'ont pas une liqueur dans l'estomach à beaucoup prés si acide, si pure & si penetrante, que les premiers dont j'ay parlé, pour faire une prompte attenuation des alimens qu'ils prennent; ou si elle a la même force, qu'elle est du moins embarrassée dans d'autres matieres heterogenes & impurs, qui s'échappent avec elle dans l'estomach, ou qu'elle y a déja trouvé.

Pour ce qui est du vomissement qui arrive dans les uns, & du flux de ventre qui se remarque dans les autres, aprés avoir beaucoup mangé : Je dis que ces symptomes dépendent d'une plus grande, ou d'une moindre acreté des matieres étrangeres

trangeres qui sont dans le ventricule, & selon qu'il s'y en trouve plus ou moins. Ainsi plus ces matieres seront acres & en quantité, plus elles feront de fortes impressions sur les fibres de l'estomach, lesquelles venant à mettre en même temps les esprits dans un mouvement déreglé & impetueux, seront suivies des contractions violentes & extraordinaires de cette partie, ce qui provoque le vomissement, lequel est encore aidé par la pesanteur des alimens sur l'estomach, qui ne pouuant estre bien digerez tiennent lieu d'une seconde irritation, pour l'obliger à s'en décharger par les parties superieures, comme étant la voye la plus courte. Que s'il n'y a pas une grande quantité de matieres, & qu'elles ne

soient pas fort acres, elles picoteront à la verité les fibres de l'estomach assez fortement, pour mettre les esprits dans un mouvement déreglé, mais qui pourtant ne sera pas si grand que le premier, lequel ayant plus de rapport avec le naturel, sera suivi des contractions qui ont coûtume de se faire de haut en bas : de maniere que cette abondance de chyle mal cuit & mal digeré, passera bien-tost du ventricule dans les intestins pour s'en aller en excremens, & faire le flux de ventre.

La faim Canine peut encore estre excitée par une grande quantité de vers, lesquels emportant presque tout le chyle s'en nourrissent, ainsi que Galien le rapporte à l'occasion d'une femme, qui aprés avoir rendu un ver long de douze coudées,

par l'uſage de l'hyere, qu'on luy avoit ordonné, ſe trouva guerie de cette maladie.

Les ſignes de la faim Canine ſont trop évidens pour les ignorer; car elle ſe fait aſſez appercevoir aux aſſiſtans, & trop reſſentir aux malades par cette prodigieuſe quantité d'alimens qu'elle leur fait deſirer, & qu'ils rendent bien-toſt aprés qu'ils les ont pris par le vomiſſement qui s'en enſuit ordinairement: Que ſi par hazard il n'arrive pas, on appelle cet appetit dépravé *corthimia*; cette affection eſt quelqueſois accompagnée de défaillance, & en voicy la raiſon; C'eſt que que ces matieres acres qui ſont dans l'eſtomach n'eſtant pas bien-toſt renduës par le vomiſſement avec les alimens, elles s'aigriſſent encore d'avantage

par le ſejour qu'elles y font, & ſe fermentent avec les alimens, dont une partie ſe corrompt auſſi ; & dans cette fermentation il s'éleve toûjours quelques parties ſubtiles vers l'orifice ſuperieur, qui le picotent & l'ébranlent ; & parce que cette partie ne ſçauroit être ébranlée, ni tirée ſans que le cœur le ſoit en même temps, à raiſon du commerce mutuel des nerfs qu'il y a entr'eux : Delà vient auſſi que le cœur eſtant ſerré, il ne peut pas faire ſes contractions pour pouſſer le ſang dans toutes les parties ; ce qui eſt cauſe qu'il s'engorge, & que la défaillance en eſt excitée. On peut encore connoiſtre les cauſes de la faim Canine par le vomiſſement & par le cours de ventre, qui nous marquent également qu'elle

est causée par des acides impurs & sans force, ou qui sont enveloppez dans des matieres heterogenes, qui empeschent leur action. Mais si aucuns de ces symptomes n'accompagnent l'appetit dépravé, il y a de l'apparence qu'il est excité par un acide fort pénétrant & fort capable de bien dissoudre l'aliment.

Pour le pronostic, on peut dire que la faim Canine accompagné de défaillance, de vomissemens, ou de grands cours de ventre est fort dangereuse, parce que le malade ne se nourrissant qu'à peine, & s'affoiblissant de plus en plus, peut tomber facilement dans l'hydropisie, dans la lienterie, & dans le marasme, qui sont des maladies sans ressource.

L'appetit dépravé causé par

les vers eſt peu dangereux, parce qu'on peut facilement en ôter la cauſe par des remedes propres, & qui en feront bientoſt ceſſer l'effet.

CHAPITRE II.

Du Pica, & du Malacia.

LE Pica & le Malacia paſſent pour un appetit dépravé, dans lequel les malades ont accoûtumé de ſouhaiter des choſes abſurdes & nuiſibles.

On l'appelle Pica du nom de cet oiſeau qui ſe nomme Pie, ou à cauſe de la varieté des couleurs qu'on remarque en ſon plumage, ou parce qu'il avalle des petits morceaux de terre. On remarque auſſi que les femmes qui ſont attaquées

de cette maladie mangent de la terre, du plâtre & du charbon, qui sont des choses de diverses couleurs. On a encore donné le nom de Malacia à cette affection, pour marquer que les femmes estant nées naturellement foibles & molles, s'éloignent facilement de l'aptit naturel. La cause conjointe & prochaine de l'appetit dépravé consiste en de certaines humeurs fort gâtées & corrompuës que les glandes versent dans l'estomach, où elles font de méchantes impressions.

Mais si l'on demande pourquoy ces sortes de malades ne souhaitent pas tous les mêmes choses absurdes; pourquoy les uns desirent des mets fort acides & fort froids, comme le vinaigre, & le suc de limon; & pourquoy enfin les autres en

veulent d'extrémement chauds, comme des clous de geroffe, de la canelle, des cendres, de la chaux, du plâtre, &c.

Je réponds, que la difference de ces appetits dépravez dépend du caractere de l'humeur qui prédomine, & qui détermine l'imagination de ces personnes, laquelle d'ailleurs ne peut estre fort saine, pour souhaiter une chose plûtost qu'une autre. Ainsi si l'humeur contenuë dans le ventricule est extrémement salée, elle portera l'imagination du malade à desirer des choses froides, comme de la neige & de la glace. Or pour sçavoir comment se fait cette détermination, c'est où personne ne peut atteindre; & il est d'autant plus mal-aisé de le dire, qu'on voit que ceux qui ont le Pica &

le Malacia desirent tantost des mets qui sont tout à fait contraires à l'humeur qui prédomine, & tantost à ceux qui ont du rapport avec elle ; de sorte que tout ce qu'on peut dire de plus vray-semblable sur une chose aussi cachée, c'est qu'une si grande difference peut venir en partie de l'imagination du malade, & en partie des differentes impressions ou ébranlemens qui se font dans l'estomach. Ce qu'on ne peut bien déterminer, non plus que la constitution particuliere des matieres qui le causent.

Mais pourquoy, dira peut-estre quelqu'un, n'y a-t'il pas vomissement & flux de ventre dans le Pica, aussi bien que dans la faim Canine, puisqu'il y a dans l'estomach des matie-

res étrangeres & contre nature, capables de le causer.

Je réponds, que dans le Pica, il n'y a pas une si grande quantité de ces matieres acres dans le ventricule, que dans la faim Canine ; Outre qu'elles n'ont pas même autant d'acidité pour faire de forts ébranlemens, & donner aux esprits animaux une agitation violente, & capable d'exciter le vomissement.

Pour le cours de ventre il vient, comme j'ay déja dit, de cette grande quantité d'alimens que souhaitent ceux qui ont la faim Canine, lesquels ne pouvant estre bien digerez une bonne partie s'en va en excremens ; au lieu que ceux qui ont l'appetit dépravé ne desirent pas beaucoup d'alimens ; & quoy que ceux qu'ils desirent soient fort méchans

& nuiſibles, ils ne laiſſent pas d'eſtre ſouvent bien digerez, parce que leur imagination dépravée les leur faiſant aimer & ſouhaiter avec ardeur, l'eſtomach les embraſſe beaucoup mieux, & les levains agiſſent ſur eux avec plus de force qu'ils ne feroient ſans cela.

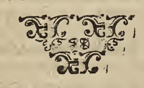
Les mets abſurdes & nuiſibles qu'on a accoutumé de ſouhaiter dans cette maladie, ſont des ſignes qui nous marquent aſſez ſa nature; ſans qu'il ſoit neceſſaire d'avoir recours à d'autres cauſes.

Pour ce qui regarde le pronoſtic, l'appetit dépravé eſt une maladie longue, mais qui n'eſt pas dangereuſe, à moins qu'elle ne dure fort long-temps: car alors c'eſt une marque qu'il afflue toûjours de nouvelles matieres dans le ven-

tricule, lesquelles outre les méchantes impressions qu'elles y font, ne servent encore qu'à gâter le chyle, qui tenant de la nature des alimens qu'on prend, n'est pas le meilleur du monde, puisque le chyle vicié gâte en aprés le sang, lequel estant une fois corrompu, il se fait facilement des obstructions & des hydropisies. Ajoûtez à cela que ces humeurs acres piquant l'orifice superieur de l'estomach, qui a communication avec le cœur par le moyen des nerfs de la huitiéme paire, peuvent causer des cardialgies, des syncopes, & quelquefois la mort même, de la maniere que je l'ay expliqué dans la faim Canine.

Les femmes grosses qui sont sujettes à cette maladie ont coûtume d'en estre délivrées

ordinairement le quatriéme mois de leur grossesse ; parce que le fœtus estant déja grand consume une partie de la serosité de ces mauvais levains qui pourroient aller dans l'estomach ; d'ailleurs personne n'ignore que la nature même en rend beaucoup par de frequens vomissemens. Que si le mal continuë, & qu'il aille plus loin, on doit croire qu'il est dangereux ; car c'est une marque qu'il a jetté de profondes racines, & que les humeurs corrompuës se portent en abondance dans le ventricule.



CHAPITRE III.

De la Coction blessée.

AVant de dire en combien de manieres la Coction peut estre blessée, il faut expliquer premierement ce que c'est qu'une bonne Coction; & ensuite les choses qui contribuent à la rendre bonne.

La Coction est une dissolution des alimens dans le ventricule, laquelle se fait par des acides que le sang y verse: c'est aussi un changement de ces alimens en une matiere blanche & tenuë, qu'on appelle chyle.

Pour faire une bonne & loüable Coction, il faut principalement quatre choses; sçavoir une quantité suffisante de bons

acides, de bons alimens, pris dans une juste proportion, & que le ventricule soit vuide de mauvais levains ; mais parce qne toutes ces choses contribuent à faire une bonne digestion, il paroist constant qu'une de ces conditions, ou toutes ensemble venant à manquer, c'est assez pour l'empescher.

Premierement, pour ce qui est des acides, il est clair que la Coction n'estant autre chose qu'une dissolution parfaite des alimens que l'on prend, & un changement de ces mêmes alimens en une matiere blanche ; si ces acides ne sont pas répandus en une suffisante quantité dans le ventricule, ou qu'ils soient impurs & peu tranchans ; l'un & l'autre de ces défauts les rend également incapables de bien dissoudre les

alimens, & d'en faire un loüable chyle: De sorte que la Coction qui s'en fait alors ne peut estre diminuée & dépravée tout à la fois.

En second lieu, quand il y auroit assez de bons acides dans l'estomach, si les alimens qu'on prend sont méchans & fort indigestes, ou qu'estant bons ils soient pris en trop grande quantité; ils resistent à l'action des acides, & leur dissolution estant fort imparfaite, la Coction encore un coup n'en peut estre que dépravée,

Enfin je veux que les acides dans l'estomach soient les meilleurs du monde, aussi-bien que les alimens que l'on mange dans une juste proportion; neanmoins si le ventricule est affecté luy-même de quelque maladie particuliere, comme d'un schirre par exemple, d'un

ulcere, ou d'une solution du continu, la Coction des alimens en ce cas ne peut jamais se bien faire, parce que les irritations presque continuelles qui se font par les matieres acres dans ces sortes d'affections, font passer trop tost les alimens de l'estomach dans les intestins, & ne donnent pas le temps aux acides de les briser & de les dissoudre; Outre que ces matieres peuvent encore les embarrasser assez pour empescher leur action.

Ce sont là les principales causes qui rendent la Coction mauvaise. Mais il y en a encore d'autres qu'on peut appeller proprement externes, qui ne contribuent pas peu à empescher la digestion, comme sont une grande tristesse, une profonde meditation, & un accablement

de sommeil., & sur tout si ces symptomes arrivent precisément aprés le repas. De longues veilles pareillement, une suppression de mois & un flux excessif des hemorroïdes peuvent encore nuire à la Coction.

Il est constant qu'une grande tristesse & une profonde meditation aprés le repas troublent la Coction d'une même maniere, parce que dans l'un & l'autre de ces symptomes, l'ame estant fortement occupée de son sujet, il s'arreste une grande quantité d'esprits dans le cerveau, de sorte que le cœur n'en recevant que tres-peu par les nerfs, il ne peut pas si bien faire sa systole qu'auparavant, pour pousser vigoureusement le sang dans toutes les parties du corps. Ce qui fait encore qu'il

ne se sépare que fort peu de cette liqueur acide, qui est la partie du sang là plus pénétrante, pour aller dans le ventricule ; & ainsi par ce défaut d'acides, la Coction demeure imparfaite. Ajoûtez encore à cela que personne n'ignore qu'une meditation trop forte aprés le repas, aussi bien qu'une extrême tristesse peuvent beaucoup échauffer le sang, & luy causer de grandes alterations : de telle sorte que le sang en estant gâté, il ne sçauroit fournir à l'estomach que de mauvais levains insuffisans pour bien fermenter & incapables de dissoudre les alimens.

Pour ce qui est du sommeil que l'on prend immediatement aprés le repas, il empesche la digestion d'une autre maniere. Car comme on s'endort ordi-

nairement la bouche fermée, il arrive que les vapeurs qui s'élevent en quantité de la fermentation qui se fait des alimens avec les acides, & qui devoient s'exhaler par là, ne trouvant pas leur issuë libre, sont contraintes de retomber dans le ventricule ; & venant à s'épaissir par le séjour qu'elles y font, elles forment des cruditez qui troublent la Coction. D'ailleurs il ne se peut pas échapper beaucoup de vapeurs, parce que l'Oesaphage, qui est le canal par où elles passent jusqu'à la bouche, n'est jamais si ouvert que dans la veille. Et tout le monde convient qu'il s'affaisse aussi bien que toutes les autres parties par un défaut d'écoulement d'esprits dans les nerfs ; c'est pourquoy s'il arrive qu'on veüille dormir aprés sou-

per, il est bon d'attendre pour le moins trois heures, jusqu'à ce que la Coction soit fort avancée, avant que de s'aller coucher.

Mais puisque nous en sommes sur cette matiere, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, avant que de la quitter, de resoudre si la digestion se fait mieux pendant le sommeil, que pendant la veille.

Il y a beaucoup de Medecins, & tous les Anciens sont dans ce sentiment, qui croyent que la Coction se fait mieux durant le sommeil que durant la veille : & la meilleure raison qu'ils ont à nous dire, est que la chaleur de l'estomach se trouve plus grande en dormant qu'en veillant, & par consequent qu'elle est plus capable de cuire les alimens.

La chaleur est plus grande, il est vray, parce que le sang roule plus abondamment dans les gros vaisseaux, au lieu qu'il n'en va que peu dans ceux qui sont répandus dans tout le reste du corps : mais il ne s'ensuit pas que la digestion s'en fasse mieux ; car si celá estoit, les poissons dans qui l'on ne remarque point de chaleur actuelle ne pourroient rien cuire. De même parmi les hommes, ceux qui sont d'un temperament bilieux, feroient mieux la coction, que ceux qui sont d'un temperament melancolique ou un peu froid, & ceux qui auroient la fiévre, que ceux qui seroient sains; ce qui repugne à l'experience. D'ailleurs la chaleur la plus forte & la plus violente du feu même, pourroit-elle en aussi

peu de temps & si bien dissoudre le fer & le cuivre que fait l'Autruche ? pourroit-elle non plus digerer les os, comme fait le chien ? non ce sentiment n'est pas soûtenable & ne sçauroit s'accorder avec l'experience : Il faut donc avoir recours à cette liqueur acide & à cet esprit dissolvant répandu dans l'estomach de tous les animaux, mais incomparablement plus fort, plus actif, & plus tranchant dans ces derniers, puisqu'il est capable de digerer & de briser en peu de temps les corps les plus solides & les plus durs ; & jusques dans les poissons même, il semble que c'est l'acide seul qui fait la dissolution des alimens qu'ils avallent, puisqu'il ne paroist pas, comme j'ay dit, qu'ils soient actuellement chauds.

Mais on m'objectera peut-estre, qu'il est surprenant de voir que cet acide, qui par ses pointes brise & incise les corps les plus durs, comme dans l'Autruche & dans les chiens, épargne les membranes de l'estomach, qui sont si foibles & si peu capables de resister.

Je réponds, que ce Phenomene a quelque chose de merveilleux, & la raison qu'on peut rendre d'une difference si extraordinaire, se prend de la disposition qui se trouve entre ces corps : car comme nous voyons en Chymie que l'eau forte qui dissout le cuivre, le fer & l'argent, n'agit point sur la cire, à cause qu'elle cede facilement, & par son peu de resistance arreste son mouvement : nous pouvons dire aussi que l'acide qui dissout les mêmes corps

dans

dans l'estomach de l'autruche, ne ronge ny ne perce en aucune maniere les membranes quoy qu'extrémement foibles & delicates, lorsqu'il les picote, à cause que ces pointes ne s'accommodent pas bien aux pores, & qu'en cedant elles mêmes, elles affoiblissent son action.

Pour preuve encore de cette verité, c'est que nous voyons que dans l'estomach des hommes, les peaux de raisins qui sont si délicates, ne se digerent jamais, & qu'on les rend toûjours comme on les a prises ; ce qui vient de ce que ces peaux estant d'un tissu fort serré, & se trouvant extrémement lisses & polies, les pointes de l'acide ne font que glisser par dessus, sans pouvoir les pénétrer.

Cela donc posé pour fondement, que c'est un acide que les glandes versent dans l'estomach, qui fait la dissolution des alimens : Je dis qu'elle se fait mieux pendant la veille, que pendant le sommeil : car outre que j'ay l'experience de mon côté, en ce que nous remarquons, qu'on a ordinairement plus d'appetit à souper qu'à dîner, ce qui prouve que la digestion se fait mieux durant la veille, quoy que l'espace du temps soit bien plus considerable du souper au dîner, que du dîner au souper. J'ay encore deux raisons pour appuyer mon sentiment. La premiere est que pendant la veille le sang se purifie mieux, parce que la transpiration est plus grande. Or plus le sang est loüable & bon, plus les

acides qui en sont la partie la plus pénétrante, sont purs & tels enfin qu'ils doivent estre pour bien dissoudre les alimens. La seconde raison est que durant la veille, l'écoulement des esprits estant plus grand que dans le sommeil, toutes les fonctions se font aussi beaucoup mieux; le diaphragme & les muscles du bas ventre aident l'acide par leur mouvement, augmentent son action, & font qu'il pénétre beaucoup mieux les alimens. Il n'en est pas de méme pendant le sommeil : car outre que le diaphragme n'a pas un si grand mouvement que dans la veille, parce qu'il ne reçoit pas à proportion tant d'esprits dans les nerfs; les muscles du bas ventre n'agissant que foiblement, l'acide de l'estomach demeure sans ac-

tion. Davantage le sang ne transpirant pas si bien dans le sommeil que durant la veille, il ne sçauroit fournir des levains au ventricule qui soient aussi bons & aussi purs ; de toutes ces preuves, il s'ensuit que si la Coction se fait mieux en veillant qu'en dormant, il n'y a pas de doute aussi que la digestion ne se fasse beaucoup mieux ; car la digestion n'estant autre chose qu'une distribution du chyle qui passe du ventricule dans les intestins pour être pris par les veines lactées, & estre porté ensuite dans la masse du sang, il est clair qu'elle se doit mieux faire durant la veille que dans le sommeil ; parce qu'à mesure qu'une partie des alimens est dissoute & bien attenuée, elle est aussitost pressée, & par les propres

contractions de l'estomach, & par le mouvement du diaphragme, qui se trouve alors plus fort, les nerfs estant plus tendus & plus remplis d'esprits: elle est pressée, dis-je, d'aller de l'estomach dans le duodenum, & dans les autres intestins où la partie la plus subtile & la plus fine se crible par l'orifice des veines lactées, pendant que le plus grossier s'en va en excremens par les gros intestins. Ajoûtez à cela qu'en se promenant aprés le repas, ou faisant quelque exercice moderé, le mouvement des muscles du bas ventre ne contribuë pas peu à faire passer le chyle, quand il est bien fait & bien cuit, de l'estomach dans les boyaux; au lieu que pendant qu'on dort ces muscles sont dans une action lente; &

pour le diaphragme quoy qu'il se meuve toûjours, son mouvement neanmoins n'est pas si grand que dans la veille, par la raison que je viens de dire.

Comme l'exercice moderé aide beaucoup à la digestion, la grande agitation qu'on se donne aprés le repas, la trouble & luy nuit extrémement. La raison est que le diaphragme & les muscles du bas ventre se mouvant alors d'un mouvement dereglé & violent, & pressant fortement l'estomach, obligent le chyle d'en sortir pour aller dans les intestins plûtost qu'il ne faut ; c'est à dire, avant qu'il soit bien épuré, & qu'il ait receu toutes les fermentations necessaires ; de là vient que ce chyle ainsi gâté corrompt le sang, & luy apporte beaucoup de cruditez.

Le flux immoderé des mois & des hemorroides peut empescher la coction, parce qu'il entraîne quantité d'esprits, d'où le sang demeure comme moisi, & ne fournit à l'estomach que de mauvais levains pour fermenter les alimens. C'est la même raison qu'on peut encore apporter pour les grands cours de ventre ; car le sang estant fort gâté & corrompu dans ces sortes d'affections, il fournit des acides qui ne sont pas trop purs, ou qui se mêlant avec d'autres matieres heterogenes, s'en trouvent embarrassées dans l'estomach, & ne peuvent agir que foiblement sur les alimens. La suppression des menstruës, des hemorroides, ou de quelqu'autre évacuatiõ sensible peut troubler la fermentation qui se fait des acides avec les viandes

dans l'estomach, à cause que les matieres nuisibles & étrangeres qui doivent s'évacuer par les lieux acccûtumez, étant retenus par la masse du sang, la fermentent plus qu'à l'ordinaire, & la corrompent tellement que les glandes versent des acides dans l'estomach qui se ressentent de sa nature; & qui par consequent ne sont pas en état de bien fermenter les alimens. Les signes qui marquent que la coction est blessée, sont la tension, la pesanteur, ou l'inflammation du ventricule, & toutes sortes de rots.

Tous ces signes à la reserve de la pesanteur, viennent d'une même cause, à sçavoir de la grande quantité de vents que la chaleur a élevé des alimens dans une fermentation imparfaite; s'ils sont poussez au

au dehors, ils font ce bruit que nous appellons rots, allant heurter violemment contre l'air. Il y en a de deux eſpeces, d'acides & de nidoreux, qui tiennent de l'odeur des œufs couvis : les derniers marquent plus de corruption dans l'eſtomach que les premiers, & que les acides ſont embarraſſez dans une plus grande quantité de matieres impures. Si ces vents ſont retenus dans le ventricule, ils l'enflent & l'eſtendent extrémement, & font ce qu'on appelle gonflement ou diſtenſion. La peſanteur du ventricule vient de celle des alimens qui ne peuvent eſtre bien digerez & bien diſſouts, demeurant long-temps preſque dans le même état qu'on les a pris au fond de l'eſtomach ; & c'eſt pour cela qu'ils peſent ſur luy,

& donne à l'ame cette triste & fâcheuse sensation, ou cette incommode perception du poids qui les fatigue.

Pour ce qui regarde les signes des causes externes, comme des excés dans le boire & dans le manger, ou de la mauvaise qualité des alimens qu'on a pris, on ne peut mieux les apprendre que des malades mêmes, ou des Assistans.

REMARQVE.

A l'occasion de la Coction blessée, nous avons expliqué la digestion, & nous avons dit qu'elle se faisoit par une liqueur acide que les glandes versent dans le ventricule, & que c'étoit la seule cause de la dissolution des alimens; mais il ne sera peut estre pas inutile de

s'étendre un peu d'avantage ſur toutes les cauſes qui occaſionnent la digeſtion des alimens.

Pour réprendre d'abord la premiere, je dis que l'experience favoriſe entierement le ſentiment de ceux qui ſoûtiennent que le diſſolvant des alimens eſt acide, & c'en eſt, ce me ſemble, une preuve convaincante, de voir que les vapeurs qui remontent quelquefois à la bouche ſont acres & acides ; de ſorte que Vanhelmont a eu raiſon d'apporter le premier cet exemple.

Ceux qui diſent que ces rapports ne ſe font ſentir que lorſque les alimens ont ſéjourné trop de temps dans le ventricule, n'ont pas toûjours la raiſon de leur côté ; car encore qu'il ſoit vray que cela puiſſe

arriver par quelque indisposition, neanmoins cette aigreur n'est que du plus ou du moins, y en ayant toûjours dans le ventricule, au temps même que la digestion se fait, sans estre troublée ny empeschée. Et cet Anatomiste qui fait tant de bruit dans Paris n'a point de raisons pour nous prouver que ces levains qui coulent des glandes de la bouche & du ventricule, sont insipides & sans sels, & enfin qu'ils ne deviennent acides que lorsqu'on est indisposé, puisque l'experience journaliere fait voir que les alimens qu'on rejette dans le vomissement, quelque temps aprés qu'ils ont esté dans le ventricule, sont sentis acides; ce qui ne manque jamais d'arriver dans l'état naturel & hors de maladie. Tout le monde sçait

encore que quand on ouvre le ventricule de quelque animal dans le temps de la digestion, les alimens ont une aigreur considerable ; de sorte qu'il y a lieu de conclure que tout ce que nostre Anatomiste a dit de ces levains est contraire à l'experience ; & je m'assure que ceux qui le connoissent bien, ne me désavoüeront pas, si je dis, qu'il a avancé ces choses pour paroistre singulier, & pour se distinguer des autres.

J'aurois icy lieu de faire remarquer qu'il a dit beaucoup de choses peu conformes à la raison & à l'experience ; ce qu'il avança, par exemple, il y a quelques années à l'occasion des hernies en est une preuve évidente : mais par malheur il s'estoit trompé avec Suammerdam, comme il l'avoüa luy-mê-

me quelque-temps aprés ; auſſi la choſe eſtoit-elle trop viſible pour ne pas ſe retracter. Je le laiſſe donc à ſes ſentimens particuliers pour ne pas faire cette digreſſion trop longue.

Les alimens reçoivent trois preparations avant de ſe changer en chyle, comme tout le monde ſçait. La premiere ſe fait dans la bouche, la ſeconde dans l'eſtomach, & la troiſiéme dans les inteſtins. Mais il y a particulierement deux choſes qui contribuent à la digeſtion ; l'action des levains, & le mouvement des organes. Les alimens ſont d'abord humectez dans la bouche par la ſalive, qui coule des ſalivaires ſuperieures & inferieures, des glandes ſublinguales, que Bartholin le jeune nous a le premier découvertes, & enfin

de celles qui tapissent la cavité de la bouche, lesquelles sont comme autant de sources & de robinets qui fournissent en abondance cette liqueur qui pénétre les alimens, & qui s'y insinuë si facilement à cause du mouvement des machoires & des dents dont elles sont armées. Il y en a pour couper, pour retenir la proye, & enfin pour moudre & briser les alimens en mille petites parties, comme l'a fort bien remarqué Galien, & aprés luy le celebre Monsieur Gassendi, qui dit en quelque endroit de ses Ouvrages, que les dents de l'homme ne sont pas propres pour déchirer la chair, mais pour moudre & broyer le grain, & que ç'a esté à l'imitation des animaux que l'homme a commencé à manger de la chair;

ce qui est une raison Morale, & non pas Physique.

Les alimens ayant esté mâchez & paîtris dans la bouche, la langue qui est une paëlle mobile les pousse, comme un piston dans l'œsophage, où ils sont poussez de nouveau par la contraction des fibres charnuës de sa seconde tunique, & c'est aprés estre descendus dans le ventricule, qu'ils se fermentent, qu'ils se divisent, & qu'ils sont pénétrez de cette liqueur acide qui coule des glandes de l'estomach, & que les organes mettent en mouvement.

C'est une chose qui saute aux yeux de tout le monde que l'agitation est d'un grand secours pour faire fermenter les alimens dans le ventricule des animaux. La nature a tellement disposé les choses dans ceux qui n'ont

point de dents, comme les oiseaux, que leur propre ventricule est un double muscle fort & robuste, garni interieurement d'un gros parchemin canelé, dans lequel s'enchasse le gravier que ces oiseaux avalent, & qui fait le même office que les dents dans les autres animaux. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les pieces de monnoye qu'on fait avaller aux Autruches soient si-tost usées, & que les perles brutes qu'on donne à avaller aux pigeons & aux poules, deviennent si polies; & quoy que le frottement en soit en partie cause, il est seur neanmoins que si elles restoient long-temps dans leur ventricule, elles se dissolveroient entierement comme elles font dans le vinaigre distillé. Il faut remar-

quer que ces doubles courbez qu'on fait avaller aux Autruches, ont tous leurs caracteres effacez, & si ceux de la surface convexe le paroissent quelquefois plus que les autres, cela vient du plus grand frottement, & des liqueurs qui ont eu plus de prise sur les endroits élevez & éminents ; de même qu'en écurant la vaisselle l'on nettoye bien mieux les endroits élevez, & sur lesquels il y a de la prise, que ceux qui sont creux & plus enfoncez.

Il y en a qui se sont servis depuis peu de cet exemple, pour refuter la digestion des alimens par les acides ; mais il me semble qu'ils n'ont pas plus de raison que dans plusieurs autres choses : car quoy qu'ils ayent veu les caracteres

un peu plus usez d'un côté que d'un autre, cela ne conclut pas qu'il n'y ait point d'acides.

Trois choses contribuent à faire la digestion. 1. Les alimens. 2. Le mouvement des organes. 3. Les liqueurs ; & comme nous voyons dans l'art, que le seul frottement ne suffit pas pour user les corps durs ; qu'il faut, par exemple, qu'un Coutelier qui use l'acier sur la meule, ait de l'eau pour faire en sorte que les parties qui se frottent, se détachent plus facilement des autres, car autrement les choses demeureroient à sec ; de même faut-il penser qu'il y a dans l'estomach de tous les animaux une liqueur acide, active & pénétrante, que les organes agitent & mettent en mouvement.

Les organes qui avoisinent

le ventricule, sont le diaphragme d'un côté, & les muscles de l'abdomen de l'autre ; ce sont comme autant de mains posées les unes sur les autres, qui paitrissent les alimens, qui agitent les levains, & qui les font pénétrer plus avant. Ajoûtez encore à cela les deux plans de fibres charnuës de la seconde tunique de l'estomach, lesquelles en se resserrant pressent continuellement les alimens, jusqu'à ce qu'ils ayent changé de nature, & qu'ils se soient convertis en chyle.

Ce sont encore ces mêmes fibres charnuës qui favorisent la descente du chyle dans les intestins, où il n'est pas si-tost arrivé qu'il fermente de nouveau en se mêlant intimement avec la bile & le suc pancreatique. Cette fermentation sert

à le rendre plus liquide & plus coulant, elle débarrasse les parties subtiles des grossieres, elle le rend plus parfait par ce mélange, & enfin elle le fait devenir blanc comme du lait.

Par là il est aisé de rendre raison de tous les autres effets que ces levains produisent ; la bile par exemple, qui est chargée d'alkalis volatils & de parties huileuses, & le suc pancreatique qui est une liqueur acide, ne peuvent se mêler sans fermenter, & sans donner lieu aux parties subtiles de se dégager des grossieres pour entrer dans les veines lactées, où elles sont encore poussées par le mouvement des muscles du ventre, & par les contractions reïterées des fibres charnuës & annulaires de la seconde tunique des intestins.

Le chyle ainsi engagé dans les embouchures des veines lactées, passe ensuite dans la glande qui est au centre du mesantere dans les animaux ; & dans l'homme il va aux glandes lombaires, qui sont les reservoirs du chyle, où il rencontre la lymphe, qui le rend plus coulant & plus propre à circuler, continuant sa route dans le canal thorachique par le mouvement du diaphragme & par le secours des valvules, il se décharge enfin dans la sousclaviere gauche, & de là dans la veine cave au ventricule droit du cœur.

Toutes ces choses sont assez connuës des Sçavans ; mais ceux qui commencent ne seront peut estre pas faschez de l'idée claire que je viens de leur donner de la digestion des alimens.

CHAPITRE IV.

De la Lienterie, & de la Cœliaque passion.

QUoy qu'on place ordinairement la Lienterie parmi les maladies des intestins, parce que c'est une espece de flux de ventre ; j'estime neanmoins qu'elle l'est beaucoup mieux parmi celles de l'estomach, & immediatement aprés la coction blessée ; car quoy que la lienterie soit une action abolie, & par consequent une des especes de ce genre; je trouve que l'estomach est premierement affecté dans cette maladie, & qu'il l'est beaucoup plus que les intestins, comme je vais le faire voir dans la suite.

On définit la lienterie une es-

pece de flux de ventre, ou plûtost une prompte excrétion des alimens qui sont rendus par bas, de la maniere qu'on les a pris. Les alimens sont fort peu cuits, & il y paroist quelque sorte d'alteration. On donne à cette affection le nom de Cœliaque passion.

Il y a deux causes de lienterie & de la Cœliaque passion, qui sont une grande irritation, & un grand relaschement des fibres du ventricule.

Pour ce qui est de l'irritation, il est certain que s'il y a dans l'estomach des matieres acres qui en irritent violemment les fibres, il faut necessairement que tout ce qu'il y a dedans soit poussé d'abord dans les intestins pour estre jetté dehors. Or il y a de l'apparence que ces matieres sont fortement attachées,

chées, & comme fichées dans les replis de la tunique interne de l'estomach dans cette maladie, puisqu'elle dure long-temps, & que la cause n'en peut estre emportée qu'à la longue par des remedes purgatifs ; ainsi toutes les fois qu'on prend des alimens, on les rend bien-tost comme on les pris, parce que ces matieres fixées irritent continuellement la membrane de l'estomach, & ces irritations estant suivies de tout autant de contractions, il est de toute necessité que les viandes passent d'abord du ventricule dans les intestins, d'où elles sont entrainées en bas, autant par leur propre pesanteur que par les irritations, & les contractions qu'elles font faire aux intestins.

Mais on me dira peut-estre

que l'irritation des fibres du ventricule, causée par ces sortes de sels, doit faire un effet tout contraire à celuy que je pretends, qui est que les fibres se trouvant alors plus remplies d'esprits, elles se serrent plus fortement, & en se serrant bien loin de pousser les alimens dans les intestins, elles sont au contraire bien mieux en état de les retenir dans la capacité de l'estomach, en les embrassant & les empoignant comme une main.

Je réponds, que dans l'état naturel tout se doit faire ainsi, parce que l'irritation est douce, & que les fibres de l'estomach ne sont pas fort piquées: mais dans la lienterie, il en est à peu prés de même que dans les grands purgatifs; & comme nous voyons qu'un remede vio-

lent irritant extrémement les fibres de l'estomach, luy fait faire à proportion de fortes contractions, par le moyen desquelles il se décharge des matieres étrangeres qu'il enferme dans son sein : ainsi ces matieres acres qui sont attachées aux replis de la tunique interne du ventricule picotent violemment les fibres, & déterminant les esprits animaux par ce picotement à y couler en plus grande quantité, doivent produire le même effet & sur les fibres, & à l'égard des alimens.

On peut m'objecter, 2. que si l'irritation des fibres de l'estomach estoit la cause de la Lienterie, il s'ensuivroit de là que ces matieres acres devroient tost ou tard produire un ulcere dans la membrane in-

terne de cette partie.

Mais je réponds, que pour ulcerer cette membrane, il faut des pointes plus fortes & plus massives que ces matieres n'ont pas ; & d'ailleurs estant répanduës & fort disperſées dans toute la capacité de l'eſtomach, elles ne ſçauroient produire cet effet, quand même leurs tranchans auroient aſſez de maſſe, comme beaucoup d'épingles appliquées contre une main, ne pourroient faire chacune qu'une petite piqure eſtant fort ſéparées ; au lieu que ſi elles eſtoient bien ramaſſées dans un endroit de la main, elles feroient une ouverture conſiderable.

La ſeconde cauſe de la lienterie eſt un grand relaſchement des fibres du ventricule, leſquelles ne pouvant retenir les

alimens, les laissent échapper dans les intestins, où elles sont poussez en partie par le mouvement, & par la compression du diaphragme qui va heurter contre l'estomach avec force, & en partie par leur propre poids. Ajoûtez à cela que les contractiõs des fibres mêmes du ventricule, qui quelques relaschées qu'elles soient par les grandes humiditez qui s'y trouvent, ont neanmoins assez d'esprits pour faire de petites contractions, & aider à faire descendre les alimens, qui ne donnant pas le temps aux acides de les dissoudre, se font voir presque sous la même forme qu'on les a pris; & si on les rend par les selles peu de temps aprés qu'on les a avallez, c'est qu'estant receus dans les boyaux, ils les picotent, les

irritent, & par les fortes contractions qu'ils leurs font faire, les obligent à se décharger bien-tost.

Dans la Cœliaque passion il n'y a pas tant d'humiditez superfluës, & les acides y sont en plus grande quantité que dans la Lienterie : car on voit que les alimens qu'on rend par les selles, ne sont pas tout à fait cruds, & qu'ils ont au moins receu quelque sorte d'alteration.

Les signes de cette maladie se prennent des choses que nous avons dites, c'est pourquoy nous nous contenterons de remarquer seulement qu'elles en sont les causes. On connoist quand la Lienterie est causée par des matieres acres qui irritent fortement les fibres du ventricule, par la soif qui presse

quelquefois les malades, par des douleurs qu'ils ressentent de temps en temps à l'orifice superieur de l'estomach, & par les excretions bilieuses ; & generalement par tout ce qui marque beaucoup de bile & de chaleur dans le corps.

Si c'est au contraire des humiditez, qui relaschant les fibres du ventricule, causent la Lienterie, on le connoist à une constitution phlegmatique, ou à un épuisement de sang & d'esprits qui arrive d'ordinaire aprés de longues maladies, ou bien lorsque le sang se trouve comme moisi & presque tout aqueux. On le connoist encore au dégoût, & en ce qu'il n'y a ny douleur ny soif dans l'estomach, & enfin aux excremens pituiteux.

Pour ce qui regarde le pro-

gnoſtic, la Lienterie & la Cœliaque paſſion ſont fort dangereuſes ſi elles durent long-temps, parce qu'elles emportent la nourriture de tout le corps ; delà vient qu'elles ſont ordinairement ſuivies de l'atrophie, ou de l'hydropiſie ; & ſi elles ſe joignent elles-mêmes à d'autres maladies tres-longues & tres-fâcheuſes, elles ſont eſtimées mortelles par la même raiſon.

Lorſque l'on entreprend de guerir cette maladie, il faut toûjours avoir égard à deux cauſes differentes qui la produiſent ; ainſi quand elle eſt cauſée par des matieres acres qui ſont dans l'eſtomach, il faut d'abord commencer par une petite ſaignée, & enſuite emporter ces humeurs par des purgatifs réïterez ſuivant qu'on

le jugera à propos, & par ce moyen on va en même temps & contre la cause conjointe, & contre l'antecedente.

Il ne faut pas non plus oublier les lavemens, puisque les intestins se ressentent de l'affection de l'estomach.

Si la lienterie est causée par des humiditez qui relaschent extrémement les fibres de l'estomach, la saignée n'est pas necessaire ; & sur tout si cette maladie succede à d'autres qui ayent déja fort abbatu le malade. Il faut seulement luy prescrire des purgatifs qui reçoivent la Rhubarbe, tant parce qu'il est necessaire de vuider l'estomach de ses humiditez superfluës, que parce qu'il est toûjours à propos de le fortifier.

Il est bon de faire entrer la Rhubarbe dans les lavemens

qu'on luy fera prendre, pour fortifier les intestins & les bien nettoyer; car comme il n'y a que peu d'acides dans cette affection, ou qu'ils sont du moins fort embarrassez dans beaucoup de phlegme, il ne sera pas inutile de luy faire prendre de temps en temps des esprits acides tout seuls, & dans des juleps.

CHAPITRE V,

De la soif contre nature, & du Diabete.

LA soif, comme l'appetit, peut estre blessée en trois manieres, c'est à dire, qu'elle peut estre diminuée, abolie & dépravée. Elle est diminuée, lorsqu'il y a des humiditez qui abreuvent l'orifice superieur de

l'estomach, qui en relaschent les fibres, & émoussent l'action des sels qui excitent la soif par leur picotement. Elle est abolie, quand ces eaux superfluës sont en si grande quantité qu'elles noyent les sels & relaschent extraordinairement les fibres des nerfs, dont l'orifice superieur de l'estomach est tout revêtu, en empeschant la soif, qui est une perception de l'ame ou une sensation particuliere. Il peut encore arriver qu'elle sera abolie, lorsque le cerveau se trouvera offensé, & que les fonctions animales se feront peu ou point du tout, comme dans la phrenesie par exemple, ou dans quelque maladie soporeuse. La soif enfin, comme la faim, peut estre dépravée en deux manieres ; sçavoir ou quand elle nous fait desirer

une quantité prodigieuse de liqueurs, & qu'elle nous porte à boire beaucoup plus qu'il ne faut : mais cette sorte de soif dépravée qui nous fait desirer des liqueurs contraires & nuisibles, pourroit se rapporter au Pica, & ne demande que les mêmes remedes. Je ne m'arrêteray qu'à bien expliquer celle qui pesche en quantité, parce qu'elle est la plus dangereuse & la plus importante de toutes à sçavoir.

Pour commencer d'abord par la définition de cette maladie, je diray que le Diabete est une soif qu'on ne peut appaiser, & & qui est suivie d'une tres-prompte & tres-abondante évacuation de ce que l'on boit, par les urines, sans qu'il y paroisse aucun changement.

La cause conjointe du Dia-

bete consiste en de certains sels qui s'échappent de la masse du sang dans l'orifice superieur de l'estomach auquel s'attachants par leurs pointes, ils le picotent d'une étrange maniere, & excitent cette soif extraordinaire dont nous parlons : & comme ils sont fort grossiers & massifs, dés qu'ils se sont une fois attaché à cette partie, ils ne s'en separent pas facilement. Ajoûtez encore, que dans ces malades la masse du sang qui est fort éloignée de son état naturel en fournit de nouveaux qui les alterent, & les pressent d'une soif que rien ne peut éteindre ; ainsi les Diabetiques boivent extrémement & sans cesse urinent à proportion de ce qu'ils boivent. Enfin il ne paroist aucune alteration dans l'eau, ou les autres liqueurs

qu'ils avallent, parce qu'elle ne fait point de séjour ny dans l'estomach ny dans la masse du sang, & qu'elle est renduë par les urines presque aussi-tost qu'elle est avallée.

Galien avoit crû & tous les Anciens Medecins aprés luy, que le Diabete estoit une affection des reins, fondez peut-estre sur cette grande quantité d'urines qu'on voyoit rendre aux malades; c'est pourquoy ils le faisoient consister dans une intemperie chaude de cette partie, qui attiroit à elle par sa chaleur une bonne partie de la serosité qui se trouve dans la masse du sang. Mais sans m'arréter long-temps à refuter une opinion qui se détruit assez d'elle-même, je diray seulement que supposé que l'extréme chaleur des reins attirât

la ferosité ; n'est-il pas vray qu'elle devroit en même temps la resoudre, & par consequent point d'urines copieuses. De plus il n'y auroit ny douleur, ny pesanteur dans cette partie; enfin on ne voit aucun signe qui pût leur faire croire que le Diabete en fût une affection ; & quand même tous ces signes s'y rencontreroient, le Diabete ne peut estre l'effet d'une chaleur attractive, parce qu'en bonne Physique un corps n'en attire point un autre, & que tout se fait par impulsion.

Je ne nie pas neanmoins que les reins ne puissent estre affectez dans la suite, à cause que cette grande abondance d'eaux qu'on rend par les urines relasche & ouvre extrémement les conduits, & y fait naître par ce moyen un vice de con-

formation ; & dés qu'une fois les conduits des reins sont si ouverts & si relaschez, ils ne contribuent pas peu à entretenir le Diabete, en facilitant le passage des eaux, & des sérositez qui y coulent.

Il y a des Auteurs qui assurent avoir vû rendre plus de vingt livres d'eau par les urines ; mais cela ne s'accorde pas avec l'experience des plus fameux Praticiens de nos jours, qui disent n'avoir jamais traité de Diabetique qui n'urinât qu'à proportion seulement de ce qu'il beuvoit : & comme ces malades boivent extraordinairement, parce qu'ils sont pressez d'une soif continuelle, leurs urines ne peuvent estre aussi que fort abondantes ; mais quelques copieuses qu'elles soient, on a remarqué qu'el-

les n'excedent point la quantité de la liqueur que les malades ont prise ; & de fait on ne sçauroit s'imaginer d'où pourroit venir cette quantité prodigieuse d'eau qu'on nous a voulu faire croire que les Diabetiques rendent ; car quand toute la masse du sang seroit aqueuse, & qu'elle s'en iroit avec la liqueur qu'ils boivent par les urines, pourroit-elle fournir toute celle qu'on pretend. On me dira que l'air que les malades respirent, & qui entre par les pores du corps, s'y change en eau ; mais supposé que ce changement arrive, ce qui est bien difficile à croire, qui remplira, je vous prie, ensuite la place de cet air ? puisque tout est plein dans le monde, & qu'un corps ne sçauroit se déplacer qu'un au-

tre en même temps n'occupe sa place. On répondra que ce sont des vapeurs & des exhalaisons qui s'élevent de la terre & de l'eau ; de sorte qu'à le bien prendre, il arrivera à chaque moment dans le monde de grands changemens, qui seront comme autant de miracles à l'occasion d'un Diabetique ; Voyez de grace que d'absurditez qui sont renfermées dans ce raisonnement.

Il est encore une autre espece de Diabete qui ne vient ny des reins, ny du ventricule ; mais seulement d'une grande dissolution du sang ; c'est à dire que la masse du sang estant toute fonduë, & ne contenant presque plus que de l'eau, une bonne partie s'en va par les urines. Si ces Diabetiques n'ont pas une si grande soif

que les premiers, ny des ſymptomes ſi faſcheux, ils urinent en recompenſe beaucoup plus qu'eux, par la raiſon que je viens de dire ; & c'eſt à ces marques qu'on le peut diſtinguer.

On pourra m'objecter, pourquoy les ſeroſitez qui abondent alors dans la maſſe du ſang, ne s'échappent pas par les muſcles ou dans les jointures, pour faire le rhumatiſme ou la goutte, plutoſt que dans les reins pour faire le Diabete ; puiſque ces trois maladies viennent d'une même cauſe, & que le ſang ſe trouve auſſi bien diſſout dans les deux premieres, que dans la derniere ? ou bien il faut convenir que les reins ſont alors affectez, & qu'ils ont quelque défaut qui determine les ſeroſitez à y couler

plûtost que dans une autre partie.

Je réponds, que les reins ne sont nullement affectez dans le Diabete, non plus que les autres parties du corps : mais ce qui fait que les serositez s'y échappent plûtost qu'aux jointures & dans les muscles, c'est qu'elles ont plus de masse, & que par leur pesanteur elles tendent en bas & gagnent les reins, où elles se séparent d'autant plus aisément, que le sang qui est déja dépoüillé d'esprits, n'a pas assez de force pour les entraîner avec luy, & leur faire continuer la circulation ; au lieu que les serositez, qui font le rhumatisme & la goutte, estant fort tenuës, & ayant beaucoup de mouvement, sont facilement emportées par le courant du sang qui ne leur

donne pas le temps de se séparer dans le rein : Mais aussi comme elles ont déja perdu beaucoup de leur mouvement, avant que d'arriver aux muscles & aux jointures qui sont vers la superficie du corps, & que d'ailleurs l'air qui touche immediatement ces parties, & qui entre dans leurs pores, sert à rafraîchir les serositez, il arrive qu'elles s'y échappent assez souvent, & dautant mieux que leurs petites parties s'accommodent & s'ajustent comme il faut, aux pores des muscles & des jointures qui se trouvent refroidis par l'air.

Ces deux especes de Diabete sont accompagnées des mêmes signes ; sçavoir d'une grande soif, d'une excretion d'urine prompte & abondante, de la fiévre, & de la maigreur de

tout le corps ; il y a seulement cette difference, que dans le diabete qui vient de la dissolution du sang, les symptomes sont moins fascheux que dans celuy qui est causé par ces sels fixes, ou par ces matieres grossieres qui sont fortement attachées à l'orifice superieur de l'estomach. Il y a encore cette difference entre ces deux especes de maladie, que quoy que dans la derniere, les urines soient moins abondantes que dans la premiere, parce que le malade ne boit pas tant, n'ayant pas une si grande soif; elles excedent aussi (ce qui ne se trouve pas dans les autres Diabetiques) la quantité d'eau que ces derniers avallent, par la raison que j'ay dite. Il reste maintenant à expliquer d'où viennent la fiévre & la maigreur

de tout le corps.

La fiévre eſt cauſée par la grande quantité de ſels qui ſe trouvent dans la maſſe du ſang des Diabetiques, leſquels venant à ſe mêler enſemble mettent le ſang dans une agitation tres-grande, & par leurs pointes en rompent la tiſſure; d'où provient qu'il ſe diſſout, & que les parties ſereuſes ſe détaſchent ſi facilement des autres.

La maigreur de tout le corps vient de ce que le chyle, & tout ce qu'il y a d'humiditez dans les parties ſolides, eſtant entraînez dans les reins par la ſeroſité & l'eau qu'on boit; tout s'en va par les urines: la maſſe du ſang ſe trouve à la fin dépoüillé de ſon vehicule, & étant à ſec, la ſoif, la faim & la maigreur augmentent de plus en plus. Quand on en eſt venu

jusqu'à ce point, on voit ordinairement que la peripneumonie succede au Diabete; la raison est que le sang estant dans cet état presque dépoüillé de sa sérosité, il ne coule dans le poûmon que tres-lentement, & comme toute la masse passe par ce viscere, les veines s'en remplissent tellement, qu'il en creve bien-tost quelqu'une par où le sang s'extravase, & produit la peripneumonie.

Les causes évidentes de cette maladie, du moins les principales, sont toutes sortes d'excez dans le boire & dans le manger, & particulierement dans le boire quand ce sont des liqueurs acides, comme de la biere par exemple, ou de la limonade, parce qu'elles dissolvent la masse du sang, & la remplissent de sérositez, ou

quelque profonde melancolie, ou quelque passion languissante, qui gâtent le sang à la longue; & enfin toutes les choses capables de le dépoüiller de ses parties douces & balsamiques, & le rendre fort salé.

Pour ce qui regarde le prognostic, il est certain que le Diabete, qui est causé par des sels acres & brûlans, & qui sont fortement attachez à l'orifice superieur du ventricule, est ordinairement incurable, parce qu'il est difficile d'emporter par les remedes une cause si opiniâtre; & le sang de ces diabetiques estant extrémement éloigné de sa disposition naturelle, est toujours en état de fournir au foyer de la maladie, sans qu'on puisse jamais bien le corriger luymême,

Il est encore bien difficile de guerir cette espece de diabete qui vient d'un sang fort dissout, & sur tout s'il a jetté de profondes racines ; car au commencement que la dissolution du sang n'est pas encore extréme, on pourroit y apporter quelque remede, & le remettre dans son état naturel par des incrassans, ou autres medicamens de cette nature: mais si ce mal a esté negligé, & que le sang n'ait plus de consistance, on ne peut en revenir en aucune maniere, soit dans l'un, ou dans l'autre diabete. Enfin dans le premier espece de diabete, l'on tombe dans le marasme, ou dans la peripneumonie, par un défaut de nourriture ; & dans la seconde, par un défaut de serositez.

Pour bien traiter la premiere espece de diabete, il faut avoir en vûë deux choses ; la premiere, d'emporter s'il se peut, la cause conjointe, qui n'est autre chose que ces sels fortement attachez à l'orifice superieur de l'estomach ; la seconde, d'empescher qu'il ne s'y en décharge de nouveaux.

Un remede purgatif, doux & benin satisfait en même temps à ces deux intentions, parce qu'il entraîne d'un côté quelque portion de ces matieres qui sont dans le ventricule, & de l'autre se mêlant avec la masse du sang, il emporte aussi quelques parties des ferments qui y sont ; & de cette maniere on previent en quelque façon des nouvelles décharges : de sorte qu'il seroit bon de réïterer de temps en temps ces purgatifs,

suivant qu'on le trouveroit à propos ; & le premier n'en fera que mieux son effet, s'il est precedé de la saignée, qui serviroit d'ailleurs à rafraîchir la masse du sang, & à diminuer son mouvement.

Mais le meilleur remede de tous pour cette maladie consiste à user du lait, qu'on leur peut donner d'abord pour toute nourriture, parce qu'il est bon pour rafraîchir leur sang, & émousser les pointes des sels dont il est plein.

Le diabete qui vient de la dissolution du sang, a besoin aussi de la saignée & de la purgation, pour calmer la fermentation du sang, & enlever les parties heterogenes.

Le lait de vache est le souverain remede pour ces sortes de diabetiques : car comme ils

ont le ſang extrémement diſſout, rien n'eſt plus propre à l'épaiſſir & luy donner la conſiſtance qu'il demande ; outre qu'il ſert encore à l'adoucir ; car il faut ſçavoir que le ſel y prédomine, auſſi bien que dans celuy des autres diabetiques ; il eſt vray qu'il n'y eſt pas en ſi grande quantité.

Les amandes, les hordeats, les émulſions & autres choſes de cette nature qui peuvent épaiſſir le ſang conviennent dans cette maladie, bien qu'ils n'agiſſent pas ſi puiſſamment que le lait de vache.

Enfin les demi bains d'eau douce tiede ne ſont pas à oublier pour l'une & l'autre eſpece de diabete, non plus que les lavemens.

CHAPITRE VI.

Du Hoquet.

LE Hoquet est un mouvement convulsif du ventricule, lequel est suivi d'abord de celuy du diaphragme.

La cause prochaine & immediate du hoquet consiste en des matieres acres, qui s'estant arrestées à l'orifice superieur de l'estomach le picotent & l'irritent, & par l'ébranlement qu'elles causent dans les nerfs, mettent les esprits dans un mouvement dereglé. Or comme le diaphragme est continu au ventricule, & qu'ils reçoivent tous deux des nerfs de la huitiéme paire; l'un ne sçauroit estre fortement ébranlé sans qu'en même temps l'autre ne le

ſoit pareillement : ainſi cette agitation convulſive qui commence dans l'eſtomach, paſſant juſqu'au diaphragme, les fibres de ce dernier viennent à ſe groſſir, & à ſe gonfler exceſſivement par l'agitation extraordinaire des eſprits animaux, qui rendent ſa ſurface exterieure ſi convexe, qu'elle preſſe extrémement le poûmon, & en chaſſe l'air, lequel allant heurter violemment contre l'épiglotte, excite en ſortant le ſon qu'on entend ordinairement quand on a le hoquet.

On ne peut pas nier que le hoquet ne commence dans le ventricule, puiſqu'on voit par experience, qu'un morceau mal mâché qui s'arréte quelquefois à l'orifice ſuperieur de l'eſtomach, ne manque pas auſſi-toſt

à le produire. Et pour preuve de ce que je dis, c'eſt qu'en beuvant un moment aprés le hoquet, comme on a accoûtumé de faire, on le fait bien ſouvent ceſſer ; dont la raiſon eſt que l'eau qu'on avalle doucement & à longs traits, ſe charge en paſſant dans l'orifice ſuperieur de cette partie de l'aliment mal mâché qui l'irritoit, & l'entraîne avec elle dans le fonds de l'eſtomach.

On ne peut pas nier auſſi que le diaphragme n'y ait part, bien qu'il ne ſoit pas le premier affecté ; car quoy que dans cette agitation convulſive, l'expiration ſoit fâcheuſe, violente & difficile, l'on peut neanmoins arrêter le hoquet pour quelques momens en s'empeſchant de reſpirer ; ce qui ne ſe pourroit pas faire s'il n'y avoit que

le

le ventricule qui fût en convulsion,

Il seroit inutile de vouloir chercher d'autres signes pour connoître le hoquet, que le hoquet même, car il n'est pas si-tost formé, qu'il est évidemment connu.

Je passe donc au prognostic, & dis d'abord, que le hoquet qui vient d'une cause évidente & procatartique, comme de trop manger ou de trop boire, n'est pas dangereux, parce que ce peu de parties acres qui s'estoient élevées d'une trop grande fermentation dans l'estomach vers son orifice superieur se dissipent facilement & n'estant plus soûtenuës par d'autres, le hoquet cesse bientost.

Hippocrate remarque que le hoquet qui succede au vomis-

ſement, & qui eſt accompagné d'une grande rougeur des yeux eſt de mauvais augure. La p'ûpart des anciens Auteurs ont taſché d'en donner la raiſon. Ils ont dit que cela venoit de ce qu'il y avoit inflammation au ventricule & à la teſte, laquelle n'eſtoit pas ſeulement la cauſe du hoquet, mais encore de la rougeur des yeux, & voicy comme ils ont raiſonné. Si le vomiſſement (ont-ils dit) eſtoit cauſé par des matieres acres qui picotent l'œſophage, il s'enſuivroit que ces ſortes de matieres acres eſtant renduës par le vomiſſement, le hoquet bien loin de luy ſucceder devroit au contraire ceſſer avec luy, & il ne pourroit plus auſſi s'élever aucune vapeur vers les yeux pour les rougir ; ils ont enſuite con-

dit que le vomissement tant s'en faut qu'il ait esté profitable, qu'ayant au contraire attiré aprés luy & le hoquet & la rougeur des yeux, dépendoit d'une inflammation du ventricule ou du cerveau : car le cerveau enflammé exprime le sang vers les veinules des yeux ; & comme il y a communication du cerveau avec le ventricule par les nerfs de la huitiéme paire, c'est pour cela que le hoquet & le vomissement suivent l'inflammation de la teste. Le ventricule aussi estant enflammé fait le vomissement, & le vomissement fait le hoquet & la rougeur des yeux tout ensemble, le sang plus vif & le plus ardent se portent aux yeux, à cause de la communication qui est entre ces parties.

Mais pour voir la foiblesse

de ce raisonnement, on n'a qu'à considerer ce qui arrive en cette partie, lorsqu'elle est en convulsion. Il faut premierement que les nerfs soient piquées par quelques matieres acres, & que le déreglement & l'agitation des esprits suivent d'abord cette irritation. Or nous voyons que l'inflammation d'une partie quelque grande qu'elle soit, n'est pas capable d'irriter les nerfs pour causer un mouvement convulsif, à moins qu'une portion de sang extravasé venant à s'aigrir dans la suite par le séjour qu'elle fait dans la partie enflammée, ne se jette aprés sur les nerfs; en ce cas il pourroit y avoir convulsion, mais cela arrive fort rarement, & il est toûjours vray que l'inflammation, comme inflammation, ne la

peut jamais cauſer : d'où il s'enſuit que le hoquet eſtant un mouvement convulſif du ventricule ſelon le ſentiment des Anciens Medecins, ne peut eſtre cauſé par l'inflammation du ventricule, mais ſeulement par des matieres acres, comme j'ay dit, qui piquent ſon orifice ſuperieur, lequel eſt tout nerveux, & par conſequent extrémement ſenſible.

Si ce n'eſt pas l'inflammation du ventricule, qui cauſe le hoquet, c'eſt encore moins celle du cerveau : car ſi cela eſtoit, on verroit toûjours arriver quelque maladie ſoporeuſe avec le hoquet, & il n'eſt pas poſſible de concevoir qu'un ſang extravaſé, qu'on ſuppoſe faire l'inflammation du cerveau, n'en preſſe la ſubſtance; & s'il en preſſe la

substance, c'est une necessité que le passage des esprits animaux soit interrompu, & qu'il y ait consequemment carus ou lethargie, ou quelqu'autre affection soporeuse; ce qui repugne à l'experience,

Si les Anciens avoient connu la circulation du sang, ils ne se seroient pas trouvez si embarrassez pour expliquer ces symptomes. On voit que le ventricule se déchargeant de ses impuretez par le vomissement, le hoquet ne peut succeder à cette affection, si ces matieres acres & impures se formoient seulement dans le ventricule : mais pour ce qu'elles viennent du sang, quand il est gâté & corrompu, il ne s'ensuit pas que quoy que le ventricule se fût entierement vuidé de toutes celles qui s'estoient

formées dans son sein, le hoquet & le vomissement ne pûssent se succeder l'un à l'autre, & se trouver même ensemble, parce que la cause de ces deux maladies seroit fournie par le sang qui se déchargeroit d'une partie de ses impuretez dans l'estomach.

L'extréme rougeur des yeux, vient de ce que le sang le plus vif & le plus ardent se porte vers les parties superieures: mais cela se voit principalement dans les yeux, à cause de la communication qu'ils ont avec l'orifice superieur du ventricule, par les branches qu'ils prennent tous deux des nerfs de la huitiéme paire; car comme l'un ne sçauroit estre ébranlé sans que l'autre ne le soit en même temps, il arrive que l'orifice superieur estant en con-

vulſion, les nerfs des yeux ſont auſſi tirez par ſympathie. Or ils ne ſçauroient eſtre tirez ſans preſſer les parties qui forme le globe de l'œil, & ainſi empeſcher le ſang de circuler librement dans les vaiſſeaux ; de ſorte que les veines s'en rempliſſent bien-toſt, & en ſe gonflant font paroiſtre dans les yeux cette couleur vive & éclatante, que le ſang leur communique.

On guerit cette maladie par des ſaignées & des purgations réïterées ſuivant qu'il eſt à propos, & par le lait de vache qu'on fait prendre pour toute nourriture. Ce dernier remede eſt le meilleur aprés que les generaux ont precedé, pour nettoyer le ventricule & la maſſe du ſang de leurs impuretez. Il rafraîchit le ſang,

l'adoucit, & luy donne de la consistance, embarasse les sels qui s'y trouve, & empesche qu'il ne se fasse de nouvelles décharges dans le ventricule.

Les juleps, les émulsions, & autres remedes de cette nature, ou adoucissans, ou rafraîchissants, conviennent aussi dans cette maladie; les narcotiques sont encore fort bons.

CHAPITRE VII.
& dernier.

Du vomissement, & de la nausée.

ON met ordinairement la nausée & le vomissement dans le même chapitre, parce qu'ils ne different que du plus

ou du moins.

On définit la nausée, une envie de vomir inutile, dans laquelle pourtant on rend par la simple salivation une espece d'humeur claire & tenuë.

Le vomissement est une action dépravée, ou un mouvement renversé du ventricule par le moyen duquel il se décharge par la bouche des matieres nuisibles qui estoient dans son sein.

La nausée arrive lorsque l'irritation du ventricule qui se fait par des matieres acres qui sont dans sa capacité, n'est pas assez forte pour l'obliger à s'en décharger,

Pour cette humeur aqueuse qu'on rend alors par la simple salivation, elle vient des glandes des machoires & du palais; parce que la tunique

externe du ventricule & de l'œsophage qui se continue jusques dans ces parties, estant tirée par cet effort de vomir, & souffrant comme une espece de mouvement convulsif, irrite aussi par sympathie celle qui remet tout le dedans de la bouche, & pressant les parties que je viens de dire exprime de leurs glandes cette humeur salivaire qu'on rend.

Le vomissement se fait lorsque les fibres du ventricule étant fortement irritées par des matieres acres, viennent à se goñûer extrémement par une abondance d'esprits animaux qui sont déterminez à y couler en foule par cette irritation ; & en même temps le ventricule se serrant de tous côtez, jette dehors tout ce qu'il contient par l'orifice superieur,

plûtost que par l'inferieur ; car encore qu'ils semblent estre à niveau l'un de l'autre, neanmoins quand on examine de prés leur situation, on voit que l'orifice superieur est plus haut d'un demy pouce que l'inferieur, & qu'il est même beaucoup plus large ; de sorte que les contractions se faisant dans le vomissement de bas en haut, ce n'est pas une merveille si les alimens, ou les autres matieres sortent par l'orifice superieur, puisqu'il ne sçauroit arriver autrement, l'autre étant déja fermé pendant que celuy-cy se trouve ouvert, tant à cause de son élevation, que de la largeur de son canal. Cette explication est, ce me semble, plus claire & plus vraysemblable que celle du fameux Vuillis, qui pretend que l'o-

rifice superieur est le premier irrité dans le vomissement, & que se serrant, il tire l'orifice inferieur par la continuité des fibres ; comme si les contractions se faisoient de haut en bas dans le mouvement convulsif du ventricule, ainsi que dans le naturel.

La difference du vomissement se prend de la difference des causes, qui sont ou internes ou externes : c'est pourquoy le vomissement se divise en naturel & artificiel. Par le vomissement naturel, on entend celuy qui vient dans un état present de maladie, d'où il s'ensuit qu'il y en a trois differences, en sorte que l'un est periodique, l'autre critique, & le dernier symptomatique.

Le periodique est celuy qui se fait naturellement & hors

de maladie, & en de certains temps ; sçavoir les uns toutes les semaines, les autres de quinze en quinze jours, & les autres de mois en mois. Dans le vomissement on rend quantité de matieres bilieuses qui soulagent beaucoup ceux qui y sont sujets, & qui les garantissent même de beaucoup de maladies, où ils seroient peut-estre tombé sans cela.

Il y a apparence que ces matieres bilieuses ou pituiteuses, ou de quelqu'autre espece que ce puisse estre, ne sont pas formées dans le ventricule : car si cela estoit, on en verroit bientost les effets ; c'est à dire que le vomissement, bien loin d'estre periodique, arriveroit alors sans aucun ordre, peut-estre trois ou quatre fois en quinze jours, & tantost plûtost, &

tantost plus tard, sans avoir de temps reglé, à moins qu'on ne voulut dire que ces sortes de matieres ne causent jamais le vomissement, que lorsqu'il s'en est amassé dans le ventricule une quantité capable de le causer en irritant fortement les fibres de cette partie.

Mais cette réponse ne satisfait pas encore ; car je veux que la bile ou la pituite, ou quelqu'autre humeur amassée dans le ventricule ne fût pas en suffisante quantité pour exciter le vomissement, ou qu'elle ne s'y fût pas assez aigrie pour y avoir peu croupi, du moins devroit-elle produire des nausées, qui ne demandent pas une si grande irritation de matieres acres que le vomissement.

Pour moy j'aime mieux croire plûtost, que les matieres qui

cauſent le vomiſſemenr periodique, dégorgent du ſang dans le ventricule, & que la décharge ne s'en fait dans cette partie, que lorſqu'elles ſont dans une quantité capable d'exciter dans la maſſe du ſang une fermentation qui le fait aprés precipiter dans le ventricule plûtoſt que dans aucune autre partie du corps, parce que je croy que celle-cy ſe trouve plus ouverte, & qu'elle a du moins plus de rapport à la conſtitution interieure de ces liqueurs pour les recevoir par les glandes dans ſon fond; & ſi toſt qu'elles y ſont, elles ne manquent pas de produire le vomiſſement par leur irritation; d'où vient que ces gens-là vomiſſent tout d'un coup à certains temps, ſans qu'aucun fâcheux ſymptome ait precedé;

ce

ce qui n'arriveroit pas de la ſorte, ſi l'on ſuppoſoit, comme veulent la plûpart, que ces humeurs corrompuës ſe fuſſent engendrées peu à peu dans le ventricule.

Quelqu'un pourroit m'objecter là deſſus, pourquoy ces matieres bilieuſes ne ſe jettent pas auſſi-toſt par l'effort de la fermentation dans les muſcles & dans les jointures, comme dans le ventricule. A cela je n'ay autre choſe à dire, ſinon ce que j'ay déja dit, que la décharge de ces humeurs ſe doit rapporter à l'ouverture du ventricule, ou à la configuration de ſes glandes, qui eſt plus propre à laiſſer gliſſer ces humeurs dans ſon ſein, que dans les jointures & dans les muſcles.

Le vomiſſement critique arrive fort ſouvent ſans maladie,

lorſque toute la matiere morbifique ou du moins une partie s'évacuë ; cette évacuation ſe tournant au ſoulagement du malade, & les ſymptomes en deviennent moindres.

Le ſymptomatique ſe fait lors que le malade, tant s'en faut qu'il en reçoive du ſoulagement, qu'il en eſt au contraire plus abbatu, ſans que les autres ſymptomes pour cela s'appaiſent : ce qui vient de ce que le ſang fournit inceſſamment au ventricule des matieres héterogenes & nuiſibles qui entretiennent la maladie, & qui cauſent ces vomiſſemens qui continuent quelquefois l'eſpace de deux mois entiers.

Il eſt vray que ces vomiſſemens opiniâtres peuvent avoir une autre cauſe ; ſçavoir des duretez des corps étranges,

ou des schirres qui se sont formez prés du pylore, & qui ferment presque l'issuë aux alimens : d'où vient qu'estant retenus dans le ventricule, ils pesent extrémement sur luy ; & cette pesanteur estant comme une forte irritation ; elle fait faire aux fibres du ventricule de fortes contractions, lesquelles sont d'abord suivies du vomissement.

Ajoûtez à cela que le chyle ne pouvant pas bien passer du ventricule dans le duodenum, il s'aigrit facilement dans le premier, par le séjour qu'il y fait, de maniere que son acrimonie seule seroit capable d'irriter fortement les fibres du ventricule, & de causer le vomissement, quand même la pesanteur des alimens n'y conbuëroit en aucune maniere.

Le vomissement artificiel est un terme generique qui comprend sous soy toutes les especes de vomissemens excitez par les causes externes. Or les causes qui peuvent produire le vomissement, sont principalement un coup, une cheute, ou une forte compression de l'épigastre, les changemens de temps, les passions, les violens exercices, les débauches, les odeurs puantes, un air infecté, & enfin tous les medicamens qu'on appelle proprement émetiques, la poudre d'algarot, l'huile & même l'eau tiede sont capables de l'exciter.

Fin des maladies de l'estomach.

TRAITÉ
DES
MALADIES
VENERIENNES.



TRAITE' DES MALADIES VENERIENNES.

CHAPITRE I.

De la définition & des signes de la Verole.

ENTRE la plûpart de ceux qui ont écrit des maux Veneriens, les uns disent que la Verole est une maladie occulte, & les autres une intemperie

universelle répanduë dans tout le corps. Par ces définitions vagues, ils laissent toûjours les esprits dans le doute, & les jettent dans le desespoir de pouvoir jamais découvrir une maladie qui de sa nature paroist si cachée.

Ceux qui disent que c'est une corruption generale des humeurs, contractée le plus souvent dans des approches impures par la communication de quelques vapeurs malignes, ont sans doute plus de raison que les premiers ; ils en ont encore plus que ceux qui la définissent par une intemperie universelle, sans dire si elle est chaude, ou si elle est froide : mais tous ces raisonnemens ne donnant point une idée claire du virus qui fait la Verole, ny de la maniere qu'il agit, essayons

ſçayons ſi nous pourrons mieux développer cette matiere.

On voit par les taches, par les puſtules & par les ulceres qui infectent toute l'habitude du corps les ſignes manifeſtes d'une corruption generale ; & l'on ſçait par l'experience d'une infinité de malheureux que la Verole ſe communique le plus ſouvent dans un coit impur.

Ce n'eſt pas que perſonne ignore que ce mal ne puiſſe arriver d'une autre maniere ; chacun ſçait, par exemple, que ſi un enfant tette une nourrice gâtée & infectée, il prendra la Verole, ou qu'un enfant luy-même ſe trouvant gâté par la débauche de ſes parens ne la donne à ſa nourrice, ou qu'enfin une perſonne ſaine & nette de corps venant à ſe coucher

dans des draps sales & infectez de ces sels, qui se détachent d'un corps verolé, il pourra en devenir gâté; car il est certain qu'en tous ces rencontres on peut gagner la Verole; mais il sera toûjours vray de dire, en remontant à la source, que c'est dans les approches impures que le virus s'est premierement communiqué : Aussi cette définition est-elle plus recevable que les autres ; car de même qu'on ne sçauroit exprimer les differences des maladies par une seule & même définition, l'on n'en peut aussi donner une assez juste pour la Verole.

Cette maladie plus dangereuse que la peste, pour ne pas offenser d'abord ceux qu'elle veut faire souffrir, s'insinuë doucement en feignant dans

le commencement quelques legeres indiſpoſitions : mais lors qu'elle s'eſt une fois logée, & qu'elle a planté ſes racines, elle commence à ſe faire ſentir, & à ſe donner à connoiſtre, non ſeulement par des taches & des puſtules qui infectent la peau, mais encore par ces puſtules ſéches, rondes & rouges qui occupent le front, les lévres, les mamelles, l'anus & les parties naturelles ; & pour graver ſur le frontiſpice de ſa maiſon, le caractere de ſa laideur, elle dégrade la face de tous les ornemens que la nature luy a donnez, elle enleve le poil du menton, des paupieres, & des ſourcils ; d'abord le corps devient pleins d'ulceres ſordides, le viſage perd ſa couleur vive & naturelle, les yeux deviennent livides & verſent des lar-

mes involontaires, les oreilles tintent, le nez devient puant & infect par les ulceres qui le rongent, la bouche mauvaiſe, les dents ſont de la douleur, les amygdales s'enflent, la luëtte ſe relaſche, la voix devient caſſée, les épaules, le ſternum, & le milieu des bras & des jambes reſſentent une douleur ſi grande, qu'il ſemble qu'on les perce avec des éguilles. Les nerfs, les tendons, les ligamens & le perioſte ſouffrent des divulſions qui cauſent de cruelles douleurs, leſquelles venant à s'augmenter lorſque la nuit vient, durent avec une même vigueur juſqu'au matin, où l'eſperance d'une meilleure vie, & un peu de repos viennent avec le Soleil,

Par deſſus cette foule de maux, il ſurvient encore des

nodus, des exostoses, & des caries aux os qui marquent qu'elle est confirmée, & dont on est encore plus assuré, lors qu'on sçait que l'un de ces trois couriers, qui sont la Chaude-pisse, le Chancre & le Poulin est venu marquer son logis.

CHAPITRE II.

De l'Origine de la Verole.

SI l'on considere le portrait de la Verole que je viens d'ébaucher, on jugera sans doute qu'elle est une dangereuse bête, & on ne sera pas surpris qu'on luy ait donné tant de differens noms qu'elle a tirez du païs, dont on pretend qu'elle a pris naissance. Quoy qu'à vray dire, il ne soit point

de Nation qui ne la désavouë, & qui ne rejette sur sa voisine la honte d'avoir fait naistre ce monstre ; de là vient que les François la nomment mal d'Espagne, ou mal Napolitain ; les Italiens & les Espagnols, mal François ; & les autres, mal des Indes, mal Venerien, grosse Galle ou Verole.

La nouveauté de ces noms imposez en même temps par ces Nations à l'envy l'une de l'autre, est une marque que les Anciens n'ont pas connu cette maladie. Hippocrate au troisiéme livre des Epidemies, section seconde, faisant l'Histoire d'une semblable maladie, rapporte les signes de la Verole : mais parce qu'il dit qu'il estoient accompagnez de fiévre ardente, qui n'arrive jamais dans cette maladie, il est à croire qu'il en-

tend parler d'une autre eſpece de maladie.

Galien, & les autres demeurent d'accord que c'eſtoient des ſignes d'une furieuſe peſte dont Hippocrate fait la deſcription. Gordon celebre Medecin de Montpellier qui vivoit il y a plus de trois cens ans, parle de la Gonorrhée[!], & des Chancres de la verge que l'on prend, dit-il, en couchant avec des femmes impures : mais il ne dit point que ces maladies fuſſent virulentes, & qu'elles euſſent d'autres ſuites que les ſimples échauffemens.

La lépre, à laquelle les ſiécles paſſez ont bâty tant d'Hôpitaux, a un certain exterieur qui approche ſi fort de la Verole, que quelques Medecins ont crû que c'eſtoit une même maladie qui avoit changé

ſur la fin du quinziéme ſiécle; & ce qui les confirmoit dans cette penſée, c'eſt que depuis ce temps-là, ſoit qu'on ait abuſé des termes, ſoit enfin qu'on ait pris les ladres pour les Verolez, on a refuſé de les recevoir dans les Maladeries, dont on a employé les revenus à d'autres bons uſages.

Pour répondre à ce doute qui eſt aſſez bien fondé, nous dirons que ſi l'on ne voit pas tant de ladres depuis la Verole qu'auparavant ; c'eſt que les ayant pris pour des verolez à cauſe de l'apparence, on les a gueri avec les remedes de la Verole; cependant il ne faut pas tirer cette conſequence, que les remedes qui gueriſſent la Verole, gueriſſent auſſi la Lépre, doncques la Lépre & la Verole ſont une même maladie : car

nous sçavons par la pratique ordinaire qu'une même maladie peut estre guerie par des remedes differens, & qu'un même remede peut guerir diverses maladies.

Disons donc avec le Vulgaire, que la Verole a servy à guerir la Lépre, puisqu'elle a esté l'occasion qu'on a retiré le profit des revenus des Maladeries, & concluons avec la plûpart des Modernes que la Verole est aussi differente de la Lepre, que le Phlegmon l'est du Cancer; puisque la Lepre qu'on nomme Cancer universel, particulier & atrabilaire, differe en cela de la Verole, qui de soy se communique à toutes sortes de gens de quelque temperament qu'ils puissent estre, & est plus familiere aux sanguins qui sont directement opposez aux atra-

bilaires. C'est ainsi que parlent les Anciens, lorsqu'ils veulent marquer ceux que l'on appelle communement melancoliques.

La Lépre est ordinairement hereditaire, elle s'engendre lentement par un mauvais regime de vivre : la Verole se communique le plus souvent par le coït, & surprend en fort peu de temps les gens du meilleur embompoint, & qui se nourrissent le miéux. La Lépre ne fait que peu ou point de douleur; la Verole devient insupportable.

On pourroit encore apporter d'autres raisons pour faire connoistre combien ces deux maladies different l'une de l'autre; enfin les Auteurs qui ont écrit de la Medecine, en auroient sans doute parlé, la plûpart, s'ils l'eussent connu.

Quelques-uns penſent qu'elle n'a commencé à regner dans noſtre continent, que depuis l'année 1433. ou 94. où elle ſe manifeſta dans le Camp des François, qui eſtoient allez à la Conqueſte du Royaume de Naple.

La plûpart des Hiſtoriens, & des Auteurs qui ont parlé de la Verole depuis ce temps-là, diſent qu'elle eſt nouvelle à noſtre égard ; mais qu'elle eſt auſſi ancienne que pluſieurs autres maladies à l'égard de quelques peuples de l'Amerique, comme de la Floride où elle eſt, diſent-ils, auſſi familiere que facile à guerir ; & elle n'eſt pas moins frequente dans ces contrées Occidentales de l'Amerique, ajoûtent les mêmes Auteurs, que la Rougeole ou la petite Verole dans l'Euro-

pe. Ils difent encore que les gens du païs prennent de la décoction de gayac toute fraîche & recente, avec laquelle ils mêlent le fuc d'une certaine plante qui croît dans le païs.

Cette méchante marchandife, au rapport de ces Auteurs, eft venuë de l'autre monde par la voye de Chriftophle Colomb qui fit fon voyage en 1492. dont il revint en 1494. La plûpart des Soldats eftant revenus en Efpagne avec la Verole qu'ils avoient gagné dans les Indes, furent envoyez à l'armée contre les François, où ils la femerent fi bien, que l'armée de France fut plus endommagée par ce mal, que par leurs armes.

Ce ne font pas feulement les Hiftoriens qui ont parlé di-

versement de l'origine de la Verole. Vanhelmont en a une pensée assez plaisante, il dit qu'elle vient des approches d'un homme avec une jument qui avoit le farcin : mais sans faire tort à la reputation d'un si grand homme, on peut dire que c'est une de ces visions.

Il y a tout lieu de croire que ce mal est aussi ancien que le monde ; & si on lit avec réflexion les débauches, & ensuite les douleurs que Tacite & Suétone Tranquile attribuë à Tybere, on peut assurer qu'il n'avoit pas le mal de Naple, mais celuy de Caprées, lieu de ses divertissemens & de ses plaisirs ordinaires.



CHAPITRE III.

Des causes de la Verole.

DE l'Histoire que je viens de faire de la Verole, on doit estre persuadé qu'elle est du nombre des maladies contagieuses, c'est à dire de celles qui se communiquent par l'attouchement d'un corps infecté à un autre corps qui ne l'estoit pas.

Voyons maintenant qu'elle est la nature du virus, & comment il agit pour produire la Verole. Si l'on considere qu'un peu de levain est capable de faire lever toute une masse de paste, & qu'un peu de lie de biere, en fermente plusieurs tonneaux, que quelques gouttes d'esprit de vitriol, ou de

jus de citron font d'abord tourner le lait, & qu'ensuite la moindre partie de cette substance fermentée, a la vertu d'en faire fermenter d'autres, & celle-cy encore d'autres jusqu'à l'infini, pour ainsi parler; on ne sera pas surpris qu'un peu de salive, quelques petites gouttes d'humeur corrompuë, ou quelques parties volatiles sortants d'un corps Verolé pour entrer dans un autre qui ne l'est pas, ne causent toutes les mêmes fermentations; mais comme tous ces levains sont acides & de substance tartareuse, nous avons tout sujet de croire que le venin de cette maladie se communique par la force de quelques esprits tartareux qui font la nature du virus. Il ne faut pas croire que cet acide demeure toûjours le

même; dans les premiers temps on peut le regarder comme des parties volatiles capables de causer une simple fermentation, qui développe les principes du sang, & qui s'augmente à mesure que ces principes s'exaltent ; de sorte que cet acide devenu arsenical, corrompt & épaissit la semence, & les autres substances liquides, en piquant les nerfs & les tendons, & en cariant les os.

L'experience de plusieurs malheureux qui se plaignent bien-tost aprés les approches impures, nous en donne des preuves si sensibles, qu'il n'est pas possible d'en douter. Ils sentent d'abord une demangeaison sur le gland & sur le prepuce, avec une douleur & une inflammation qui bien-tost aprés

est suivie d'un ou de plusieurs ulceres rebelles, malins & rongeants qui sont les veritables effets d'une humeur acre & piquante comme une eau forte, qui fait ses escharres si profonds dans ces parties. Tous ces accidens peuvent arriver par d'autres moyens comme nous avons déja dit, & à d'autres parties, comme par exemple, à la bouche d'un enfant qui aura tetté une nourrisse gâtée, ou au sein d'une femme qui aura allaité un enfant verolé, ou à la main d'une Sage femme dans l'accouchement, ou enfin dans toute l'habitude du corps en couchant dans des draps sales & infectez.

Il n'est pas difficile de comprendre comment ce virus passe dans la masse du sang ; ses parties vives & pénétrantes

entrent premierement dans les veines Capillaires, de celles-là dans de plus gros rameaux, & de ceux-cy dans d'autres, jusqu'à ce qu'enfin elles se soient insinuées dans toute l'habitude du corps par la circulation ; & c'est de cette maniere que se communiquent toutes les maladies contagieuses.

Personne ne doute que le sang ne soit la matiere & l'aliment qui sert à la nourriture des parties, & que la nourriture ne soit le fondement de toute l'œconomie qui fait subsister l'animal, & qui le fait vivre. Si le sang a toutes les qualitez requises pour estre bon, loüable & naturel, il n'y a point de doute que l'animal n'exerce parfaitement bien ses fonctions, & ne vive sans incommodité : mais s'il est gâté, cet-

te œconomie ſera renverſée; on verra le trouble par tout, toutes les fonctions ſeront empeſchées ou tres-imparfaites; il n'y aura point de partie qui ne ſouffre, & qui ne ſoit atteinte de maladie. Nous avons prouvé par des raiſons & des experiences fort ſenſibles que la cauſe de la Verole eſtoit un acide acre, & que ce ſont ſes pointes qui diſſolvent la maſſe du ſang à la faveur de la chaleur & de la circulation : Venons maintenant aux moyens de la guerir.



CHAPITRE IV.

De la Cure de la Verole.

LA plûpart de ceux qui se mêlent d'expliquer les maladies Veneriennes, & d'en donner la methode curâtive, finissent ordinairement par où il faudroit commencer ; ce n'est pas que cette methode change pour cela ny la maniere du traitement, ny qu'elle soit plus difficile à comprendre : mais j'ay pensé qu'il faloit plûtost suivre la maladie pied à pied, & l'attaquer dans sa naissance, & dans son principe.

Donnons les moyens d'empescher, s'il se peut, que ses precurseurs ne la logent, parce que si une fois elle est pla-

cée, il faudra de plus puiſſantes machines, que les remedes ordinaires pour la chaſſer.

CHAPITRE V.

De la Gonorrhée.

NOus avons dit au commencement de ce Traité que les avant-coureurs de la Verole eſtoient au nombre de trois ; la Gonorrhée, vulgairement appellé Chaude-piſſe, parce qu'elle cauſe une tres-ſenſible cuiſſon en urinant ; le Chancre, & le Bubon, que l'on appelle ordinairement Poulin.

La Gonorrhée eſt le plus frequent de tous, le plus difficile, & ſouvent le plus long à guerir : mais il n'eſt pas ſi ſouvent ſuivi que les deux autres de la

Verole. On l'appelle Gonorrhée, parce que c'eſt un flux continuel d'une matiere glaireuſe, purulente & corrompuë: On la nomme encore Chaudepiſſe, comme nous avons dit, parce qu'elle cauſe une tres-ſenſible cuiſſon en urinant. La cauſe de cet écoulement eſt un ulcere des proſtates qui ſont deux corps glanduleux & ſpongieux, compoſez de pluſieurs petites glandes ovalaires. Ces glandes ſont remplies de veſſicules, comme des hydatides, pleines d'une humeur glaireuſe qui ſe dégorge dans la cavité de l'uretre ; elles s'ouvrent à l'endroit des veſſicules ſeminaires où il y a une petite caroncule qui leur ſert de valvuſe. Enfin la cauſe immediate de la maladie, ou de l'ulcere, eſt une humeur acide portée à

ces parties pendant les approches impures.

Quoy que ce continuel écoulement fasse une grande dissipation d'esprits, & qu'il semble qu'il devroit en peu de temps affoiblir un corps & le rendre sec & attenué ; neanmoins nous voyons que ceux qui ont ce mal, se soûtiennent long-temps sans qu'il y paroisse beaucoup, parce qu'en même temps ils se déchargent d'une grande quantité d'impuretez, pourvû qu'ils soient avec cela secourus des remedes faits en temps & à propos : de là vient que l'on ne voit gueres de Chaude-pisse donner la Verole. Les signes manifestes de la maladie sont l'écoulement & la douleur que l'on sent en urinant ; l'ulcere est la cause de l'un, & l'inflammation la cau-

ſe de l'autre ; & de même que l'inflammation procede de l'ulcere & l'accompagne long-temps, aprés qu'il eſt formé; de même auſſi la cuiſſon procede de l'écoulement d'urine, & l'accompagne long-temps.

Les ſignes prognoſtics qui nous font connoiſtre les évenemens de cette maladie, ſont la nature de la douleur, & la qualité de la matiere qui fluë. Si la douleur eſt petite & que la matiere ſoit blanche, ce mal ne ſera point fâcheux; la maladie ſera bien-toſt guerie & avec peu de remedes; mais au contraire ſi la douleur eſt vehemente, & que l'inflammation ſoit ſi grande qu'elle occupe non ſeulement le gland, mais encore les nerfs caverneux juſqu'à les tendre comme des cordes, & que la matiere

tiere ſoit jaune ou verdâtre, la maladie eſt ſuſpecte ; elle eſt virulente, tres-difficile & tres-longue à guerir, & ainſi ces Gonorrhées ne differe que du plus ou du moins ; elles ont toutes du virus, & n'ont rien de commun avec les ſimples échauffemens, dont nous ne dirons rien, parce que nous ne traiterons que des virulentes.

Pour bien traiter cette maladie, il faut avoir égard à trois choſes, à la cauſe du mal qui eſt le virus, à la maladie qui eſt l'ulcere, & aux ſymptomes qui ſont la cuiſſon & la douleur que l'on ſent en urinant.

On guerit l'ulcere en deſſéchant, on ôte le virus en purgeant, & en rafraîchiſſant on tempere la douleur ou l'ardeur d'urine : mais comme on ne

peut pas satisfaire tout à la fois à ces trois indications, & qu'il faut observer l'ordre & le temps des remedes avant que de tenter la guerison de l'ulcere, il faut ôter le virus qui le produit & qui le fomente, & avant que de l'ôter, il faut moderer la douleur en ôtant l'inflammation qui empesche d'emporter le virus, & de dessécher l'ulcere; de sorte qu'il faut commencer par l'inflammation, continuer par le virus, & achever la guerison par l'ulcere.

Le virus agit lentement & insensiblement dans les premiers temps; il s'insinuë ensuite plus avant, & il incise quelques petites veines capillaires, de maniere qu'il se fait par ces incisions une petite effusion de sang qui cause un peu

de chaleur. Le troisiéme jour & les suivans, l'inflammation augmente ; il se fait une tumeur phlegmoneuse autour du col de la vessie qui rend le passage de l'urine difficile : cette inflammation se communique quelquefois au boyau rectum à cause du voisinage, & au gland ; de là vient que ceux qui sont incommodez de la pierre sentent beaucoup plus de douleur au bout de la verge ; lorsqu'ils urinent, qu'ils n'en ressentent au periné, & au sphincter de la vessie. Le sixiéme jour, quelquefois plûtost & quelquefois plus tard, il coule une humeur semblable à du petit lait qui s'épaissit ensuite & continuë de couler en consistance de sperme. Cette humeur est un mélange de semence imparfaite & du pus qui sort de

l'ulcere, non ſeulement des proſtates, mais auſſi des veſſicules ſeminaires : car l'ulcere & l'inflammation ne ſont pas moins à ces veſſicules qu'aux proſtates.

On ôte l'inflammation en rafraîchiſſant, & comme il n'y en a point de plus puiſſant que la ſaignée, & qu'elle ôte en même temps la plenitude, c'eſt par elle qu'il faut commencer le traitement de cette maladie. Avant & aprés la ſaignée, les lavemens émolliens ſont fort ſalutaires ; ce ſont des fomentations internes qui portent la fraîcheur à l'inteſtin rectum, & au col de la veſſie, qui eſt la premiere partie affectée, ſans compter qu'ils vuident beaucoup d'excremens qui croupiſſans dans les inteſtins pourroient fomenter l'inflammation.

Le malade obfervera un regime de vivre rafraîchiffant & humectant ; il fe nourrira de bons boüillons où il y aura de la chicorée, de la laituë & de l'ofeille ; il ne boira point de vin au commencement, au lieu duquel il pourra fe fervir pour boiffon d'une tifanne faite avec les racines de chicorée, de nenuphar, de fraifier, d'ofeille & de piffanlis. On y mettra un peu de criftal mineral que l'on adoucira avec un peu de régliffe, il ne mangera rien de poivré & de falé, & pour achever en peu de mots, il évitera le vin & tous les exercices violens.

Il prendra le premier jour des émulfions, ou quelques verres de petit lait dans lequel on fera diffoudre le fyrop de nenuphar. Aprés avoir fatisfait

à la premiere indication, c'est à dire, aprés qu'on aura ôté l'inflammation, & qu'on reconnoistra que la verge ne sera plus enflée, & que le malade ne sentira plus en urinant ny douleur ny cuisson, il faut s'appliquer à la seconde intention qui est d'ôter le virus par le moyen des purgatifs. L'on doit toûjours commencer la cure par les purgatifs les plus doux, comme la casse & le cristal mineral que l'on mettra dans deux grands verres de petit lait qu'on fera prendre au malade le matin à une heure prés l'un de l'autre; aprés ces remedes, on le purgera encore avec la tisanne suivante.

Prenez des racines de chicorée sauvage, de nenuphar, de fraisier & d'oseille de chacune environ une once, & une pom-

me de rainette, faites boüillir le tout dans une suffisante quantité d'eau pour faire environ une pinte de décoction. La tisanne estant encore chaude, vous y ferez infuser une demie once de bon senné, avec deux dragmes de cristal mineral ; le malade aura soin d'en prendre chaque matin deux verres à une heure d'intervalle l'un de l'autre, & afin qu'il puisse mieux vaquer à ses affaires, il en pourra prendre un verre le soir en se couchant environ les neuf heures, & un autre le lendemain à six heures du matin, & continuëra de même les jours suivans.

Si la Chaudepisse n'est pas entierement guerie, il faut que le malade prenne du repos ; & si la matiere qui fluë est aussi abondante qu'au commence-

ment, & qu'elle devienne verdâtre, il faudra reprendre l'uſage des purgatifs, qui doivent eſtre plus forts que les premiers; comme ſont les pilules, dans la compoſition deſquelles entrera le mercure doux, & dont nous avons bien voulu donner icy la meilleure deſcription. Prenez de l'ambre, de l'aloës ſucotrin, de la ſcammonée, des fleurs de ſouffre, de chacun une dragme, un ſcrupule de canelle & une once de mercure doux; vous mêlerez toutes ces drogues enſemble pour en faire vos pilules. A moins que le malade n'ait la Verole, trois ou quatre de ces pilules emportent immancablement le virus, & pour lors on ſatisfera ſans craindre aucun inconvenient à la troiſiéme indication; je dis

ſans crainte d'aucun inconvenient, parce que ſi avant qu'on ait ſuffiſamment purgé pour ôter le virus, l'on fait des injections deſſicatives & aſtringentes qui empeſchent l'écoulement de cette matiere corrompuë que la nature chaſſe dehors, il faudra qu'elle ſe jette ſur quelque teſticule pour le tumefier, ou bien il fera des obſtructions dans les glandes des aînes: ce qui cauſera le Bubon.

Il ne faut donc point faire d'injections que ſur la fin, ou lorſqu'il ne ſort preſque plus de matiere, & qu'elle eſt encore blanche, & en conſiſtance de petit lait, à cauſe que ce ſont des remedes qui ne ſont pas d'un grand effet, & ſur leſquels on ne doit gueres compter, puiſqu'ils ne peuvent

aller jusqu'à l'ulcere ; neanmoins parce que l'usage le veut, & qu'il pourroit y avoir quelque ulcere dans l'uretre qui entretiendroit l'écoulement, il est bon de se servir de la suivante qui est la meilleure.

Prénez de l'eau de forge & du vin austere de chacun une livre, & faites fondre dedans une dragme de vitriol blanc, les injections doivent estre tiedes, & on les fera soir & matin.

Le sel de saturne & les trochiques d'album Rhasis dissouts dans l'eau de plantin, passent pour excellens : mais si par ces remedes l'on n'en peut venir à bout, il est à craindre que le malade n'ait la Verole, ou du moins qu'il ne soit en danger de l'avoir ; le plus seur alors sera de luy

faire obſerver une diete de quinze jours, pendant leſquels il prendra de la décoction d'eſquine & de ſalſe-pareille ; car l'uſage de ces décoctions fera que ſi le virus qui fomente le mal eſt volatile, il s'évaporera par les ſueurs qu'excitera la boiſſon, & il pourra peut eſtre arriver que des taches, des puſtules ou des ulceres paroiſtront ; pour lors il faudra quitter l'uſage de ces remedes, & diſpoſer le malade à ſe faire traiter, ſans attendre davantage.



CHAPITRE VI.

Des ulceres de la verge.

LEs ulceres de la verge, appellez vulgairement des chancres, sont les plus frequents avant-coureurs de la Verole ; ce sont les effets d'une humeur virulente qui s'attache à la superficie du prepuce, & qui s'engage le plus souvent entre le gland & le prepuce durant les approches impures. On remarque que les Juifs & les autres peuples Circoncis ne prennent pas si souvent du mal, que ceux qui ne le sont pas ; & que ceux à qui le gland se découvre facilement ne sont pas si susceptibles du virus que ceux à qui le prepuce s'abbaisse difficile-

ment ; à l'égard de ceux qui ſe lavent aprés les approches des femmes, ils évitent ſouvent le mal qui leur arriveroit ſans cette precaution.

Les ſignes de l'ulcere virulent ſont la rondeur, la blancheur, la calloſité des bords, & la douleur piquante. Ceux du prepuce ſont plus dangereux que ceux du gland, & un ſeul de ces ſignes eſt plus dangereux que pluſieurs enſemble. Quoy que ces ulceres ſoient ſouvent ſuivis de la Verole, neanmoins ils ne ſont pas toûjours ſi longs ny ſi difficiles que les Chaudepiſſes ; parce que le mal eſtant en partie au dehors, on peut y appliquer les remedes plus facilement : mais auſſi quoy qu'il ſoit ordinaire d'en guerir, on n'eſt pas toûjours aſſuré d'eſtre quitte de la Verole.

En panſant un chancre il faut avoir égard à deux choſes qui ſont le virus & l'ulcere : on en tarit la ſource en purgeant avec les mêmes remedes qu'on employe pour la Gonorrhée : toute la difference qu'il y a, c'eſt de ne pas tant rafraîchir, ny par la boiſſon, ny par la nourriture, de peur d'empeſcher dans le commencement, la ſuppuration de l'ulcere qu'il faut procurer en mettant deſſus des plumaceaux chargez de ſupuratifs mêlez avec le precipité rouge. Car le ſupuratif entretient la ſupuration, & le precipité conſume les chairs baveuſes, fait tomber l'eſcarre, & deſſéche l'ulcere qui venant à ſe cicatriſer, laiſſe des bords durs & calleux. L'emplatre *de I. de Vigo cum mercurio* eſt d'un grand ſecours

pour les ramollir. Si aprés l'escarre tombé, il en renaiſt d'autres, il faut toucher l'ulcere avec la pierre infernale ; s'il ne ſe rend point à ce dernier remede, il en faut venir à une diete de quinze jours, de même qu'à la Gonorrhée, afin que s'il ſe manifeſte quelque choſe pendant ce temps-là, l'on diſpoſe le malade au flux de bouche.

CHAPITRE VII.

Du Bubon Venerien.

LE Bubon, qu'on nomme vulgairement Poulin, eſt une tumeur qui vient aux glandes des aînes par leurs obſtructions.

Ce mal eſt avantageux & favorable à ceux auſquels il ar-

rive, puiſqu'il les exempte ſouvent de la Verole qui eſt, comme nous avons dit, le comble & l'abbregé de tous les maux.

Les ſignes de cette maladie ſont évidens, le malade ſent à l'aîne ou à toutes les deux, une douleur avec une dureté qui s'éleve inſenſiblement en tumeur ; & c'eſt aſſurement la criſe de la Verole, lorſqu'il ſupure facilement. Il faut donc aider à ſa ſupuration par toutes ſortes de voyes ; c'eſt pourquoy bien loin de détourner les humeurs par les ſaignées & les purgations, & par les rafraîchiſſants & les repercuſſifs, il faut au contraire échauffer le corps en quelque maniere par les alimens & par un exercice moderé, non pas avec excés, parce que tout exercice violent

violent & tous les alimens trop échauffans, comme le rossolis, le vin d'Espagne, l'ail, l'oignon & les autres choses de cette nature, qui par leurs pointes font évaporer ce qu'il y a de plus subtil dans les humeurs, épaississent & coagulent le reste, & empeschent la supuration qui ne se fait ordinairement qu'avec une chaleur douce & moderée.

Aprés avoir reglé le regime de vivre, sans faire preceder les remedes generaux, il faut se contenter d'en faire de topiques qui tendent tous à la supuration, comme sont les emplâtres de galbanum, & les autres qui sont décrits dans les Traitez des tumeurs de Guy de Chauliac, Paré, Vigior, Thevenin & autres.

Il y a des Bubons qui supu-

rent promptement, & il y en a d'autres qui sont plus difficiles. On perce les premiers avec la lancette lorsque le pus est fait, & les autres avec le cautere, avant qu'ils soient meurs; parce que souvent si l'on attendoit la maturité de ces tumeurs dures & remplies d'une humeur visqueuse, la Verole pourroit arriver.

Lorsque la tumeur est grosse, rouge & douloureuse, il faut y appliquer une trainée de cauteres, & faire dans l'escarre une bonne incision avec la lancette, & tenir dessus une emplâtre de diachilon avec le supuratif; il est toûjours meilleur de le faire supurer longtemps. Pour une plus grande seureté on purgera le malade aprés la supuration pendant quelques jours. La diete & les

purgatifs seront les mêmes que ceux que nous avons ordonnez pour les deux autres avant-coureurs de la Verole. L'ulcere estant desséché, on l'incarnera & cicatrisera, si neanmoins aprés tous les secours de la Medecine, il paroist encore quelques signes de la Verole, il faut resoudre le malade à se faire traiter suivant la methode que nous allons donner, qui est la plus courte & la plus seure dont on puisse se servir pour cette fascheuse maladie.

CHAPITRE VIII.

De la maniere de traiter un Verolé.

IL y a plusieurs choses qui peuvent servir à commencer la cure de la Verole : mais il n'y a que le seul mercure qui puisse l'achever. Cette superbe beste ne souffre point qu'aucun autre la dompte ; elle se jouë de toutes les machines dont se servent ceux qui se mélent de la traiter en peu de jours, & se mocque du pauvre malade qu'elle fait semblant d'abandonner, pour le tourmenter bien-tost aprés plus cruellement.

Le gayac, la racine d'esquine, la salse-pareille & autres semblables drogues qu'on

nous apporte du Nouveau monde ne sont plus reconnus pour des alexiteres, ny pour des specifiques. La bardane, l'écorce de genevrier, la tormentille, le chardon benit, le scordium, le dictame, le buys, l'eau theriacale, & les autres qui se trouvent dans nostre continent sont profitables seulement à divers autres maux; mais en ce rencontre elles ne peuvent guerir que certains foibles esprits de l'opinion qu'ils ont d'estre attaquez d'un mal qu'on doit craindre veritablement, & qu'ils meriteroient bien d'avoir, puisqu'ils usent de tant de drogues qui échauffent beaucoup, qui fondent le sang & le convertissent en serositez, ou qui en augmentant la circulation occasionnent plûtost des obstructions dans les

mufcles, lefquelles caufent des rhumatifmes avec des douleurs infupportables que les ignorans prennent pour les fymptomes de la Verole. Enfin fouvent ces remedes laiffent une fi mauvaife impreffion dans les vifceres, qu'ils avancent les jours des pauvres malades; & l'on feroit beaucoup mieux de changer la diete defféchante en une humectante. Les étuves & les parfums, dans lefquels on a vû des gens mourir de fyncope & d'apoplexie, font encore des inventions à mettre bien toft fin à la Tragedie.

L'ufage frequent des purgatifs eft d'une grande utilité; mais par leur moyen feul on ne peut entierement déraciner le mal. Ils diffipent bien les puftules de la gale ordinaire, mais non pas celles de la Verole. Ils

déchargent le corps de beaucoup d'humeurs corrompuës, mais non pas du virus, à moins qu'il ne ſoit recent, & qu'il n'ait pas encore gagné les parties ſolides ; car alors le virus s'eſt tellement fouré & inſinué juſques dans la moëlle des os, que l'on void le corps tout coulant de pus & ſi chargé de ſanie qu'il va ſe fondre en pourriture & ſe deſſécher entierement ſi l'on n'a promptement recours au mercure, qui eſt le ſeul remede qu'on peut employer pour guerir radicalement cette maladie, ſans crainte de recidive.

Mais s'il eſt vray que les purgatifs demandent beaucoup de precautions, combien à plus forte raiſon en faut-il avoir pour le Mercure, qui eſt le plus grand de tous. Ce n'eſt

pas assez d'avoir des signes de la Verole, il faut pour la traiter que le corps ne soit point usé par les remedes, ou du moins qu'il n'ait point de fiévre. Le Printemps & l'Automne sont des saisons favorables, cependant on ne laisse pas de l'entreprendre en tout temps, quand la necessité le requiert, & l'on vient facilement à bout de sa guerison en la maniere qu'il s'ensuit.

On commencera d'abord par une ou deux saignées des bras, aprés avoir fait preceder un ou deux lavemens, pour décharger le ventre. On purgera le malade avec une potion de senné, de casse & de syrop de roses pasles; le soir à six heures on luy fera prendre le bain, où il demeurera deux heures; & une heure

aprés en eſtre ſorti, on luy donnera un peu de roſti. Le lendemain à ſix heures du matin il rentrera dans le bain, où il ſera autant de temps que la premiere fois ; & aprés en eſtre ſorti il prendra un boüillon au veau ou à la volaille, dans lequel on fera cuire de la chicorée, des laituës & du concombre, ſi c'eſt la ſaiſon. Il y en a qui font prendre le boüillon dans le bain, eſtimant qu'il humecte davantage. A dîner il mangera un peu de ſoupe, le ſoir il rentrera encore dans le bain, & continuëra ce regime avec le même ordre que nous avons preſcrit, pendant ſix jours ou davantage. Le Chirurgien qui gouverne le malade, & qui connoiſt ſon temperament, le purgera à propos, & changera l'eau du bain

tous les jours. On le purgera encore de trois en trois jours avec le même remede dont nous avons parlé, & qu'on luy fera prendre au matin dans le bain, demie heure aprés qu'il y sera entré. Les bains estant finis on luy donnera le Mercure, pour luy procurer la salivation.

Le Mercure se prepare diversement; on le sublime, on le precipite, on le reduit en poudre, on le rend liquide, & suivant les differentes preparations qu'on luy donne, il purge par les vomissemens, par les sueurs, par les urine, par les déjections & par le flux de bouche: mais de quelque maniere qu'on le prepare, il est toujours le même, & tout cela ne sert qu'à le rendre plus volatil & le faire pénétrer plus

facilement dans le corps, pour produire l'effet qu'on en attend.

De toutes ces manieres, il n'y en a point de plus feure que la falivation ; & pour la provoquer, on fe fert de divers moyens, foit en faifant prendre le mercure par la bouche, foit en l'appliquant par dehors. On le donne par la bouche en bol, fait avec le fublimé doux & la conferve de rofes, ou on le donne en pilules de precipité rouge avec un peu de miel. La pilule fait un effet plus confiderable que le bol ; mais elle eft plus violente, & par confequent plus dangereufe à caufe du vomiffement qu'elle excite, à la maniere du cholera morbus; cette pratique eft tres-pernicieufe. On l'applique par dehors

avec les emplâtres, l'onguent & les parfums ; les emplâtres ſont incommodes & agiſſent tres-lentement. Les frictions ſont plus en uſage que les parfums ; & les parfums plus que les emplâtres. De tous ces differens moyens le plus ſeur, le plus en uſage, & le moins dangereux, c'eſt la friction de l'onguent de Mercure qui ſe fait avec la graiſſe de porc, & le tiers ou le quart de Mercure. Voicy la maniere de faire l'onguent.

On prend une livre de mercure crud, avec trois dragmes de therebentine de Veniſe, on remuë le tout aſſez de temps dans un mortier de métal, juſqu'à ce que le mercure ſoit éteint ; on mêle peu à peu deux livres de graiſſe de porc ; le tout eſtant en conſi-

ſtance d'onguent, on le garde pour l'uſage.

Pendant qu'on fait les remedes pour la ſalivation, le malade doit garder la chambre, & ſe tenir au lit, qui ſera bien clos, & garni d'un matelas bien doux, ſans eſtre trop couvert. Les draps ſeront à demy uſez. Quand le flux de bouche ſera ceſſé, il eſt bon de le couvrir davantage. La chemiſe ſera auſſi d'un linge uſé ; il ſeroit bon que les caleçons du malade fuſſent en pantalons.

Ces precautions ne ſont point inutiles ; on ne ſçauroit trop apporter de ſoins pour faire bien les choſes. On fera la premiere friction le ſoir ou le matin, deux heures avant le repas, ou au matin à jeun, avec quatre ou cinq onces d'onguent, dont on luy frottera

tout le corps, depuis les pieds jufqu'à la nuque du col, exceptant le ventre & la poitrine ; afin que la friction faſſe plus d'effet, il faut le frotter devant le feu, & ſi le malade eſt foible, on fera la friction dans le lit.

Quelques Praticiens ne frottent pas tout le corps dans la premiere friction ; & c'eſt une choſe à laquelle il eſt bon de prendre garde, à cauſe de la delicateſſe du temperament, comme par exemple aux jeunes gens & aux femmes, à qui ſouvent aprés avoir frotté ſeulement la plante des pieds juſqu'aux genous, la ſalivation arrive : c'eſt pourquoy ſi l'on commençoit d'abord à les frotter par tout le corps, on les affoibliroit beaucoup, & le flux de bouche feroit trop vehement.

Il faut toûjours obferver avec foin l'effet du mercure, regardant de temps en temps la bouche du malade, & voir s'il n'y paroift point d'inflammation, fi la langue ne devient point blanche & épaiffe, fi les amigdales & la luëtte s'enflent, & fi les gencives fe tumefient. On eft encore plus affuré de l'effet du mercure, lorfqu'avec tous ces fignes le malade a mal à la tefte, ou qu'il a l'haleine forte, le vifage rouge & de la peine à avaller fa falive, à caufe de l'âpreté de fa gorge; enfin fi l'on apperçoit des ulceres dans fa bouche, & s'il crache beaucoup, & s'il parle avec difficulté à caufe de la grande ardeur du palais & de la langue, il faudra ceffer les frictions.

Si le flux de bouche n'arri-

rive pas aprés trois ou quatre frictions, il y en a qui se servent des parfums pour l'exciter. Ils prennent une demie once de trochisques de mercure avec du cinabre, qu'ils éteignent avec des feuilles de sauge, pour mêler le tout avec quatre onces d'argile, & en faire des trochisques qu'ils laissent sécher. On fait asseoir le malade dans une chaise percée, sous laquelle on met un réchaud de charbon pour faire brûler les trochisques, & on l'entoure commodement d'un pavillon, afin qu'il en reçoive mieux la vapeur, & qu'elle ne donne point à la teste.

D'autres font leurs parfums avec six dragmes de mercure crud dans un creuset rougi, qu'ils placent sur des charbons ardens.

Il y a des corps qui ſe rendent à la deuxiéme friction : mais il y en a auſſi d'autres ſi difficiles qu'on eſt obligé d'en faire pluſieurs, & méme de leur donner le mercure en pilules, ou en bolus.

La methode de guerir la Verole avec du precipité blanc ou rouge pris par la bouche eſt tres-pernicieuſe, comme nous avons dit, à cauſe des petits ulceres qui arrivent à la bouche, & du vomiſſement qui ſurvient quelquefois avec violence ; c'eſt pourquoy comme la ſalivation eſt toujours grande, il vaut mieux ſe ſervir de frictions.

Souvent aprés deux ou trois frictions, il arrive un flux de ventre fort fatigant pour le malade, & alors la ſalivation ceſſe ; mais pour l'aider il fau-

dra luy donner des lavemens adouciſſans faits avec du lait & des jaunes d'œufs, ou bien avec du ſon & du lait. Il eſt bon enfin que le malade uſe du lait pour adoucir la maſſe du ſang.

On gargariſera la bouche pour en deſſécher les ulceres avec une décoction d'orge, où il y aura un peu de miel roſat, ou bien avec du vin tiéde. Il eſt bon de toucher les ulceres avec de l'eſprit de vitriol, ou quelqu'autre acide.

Dans le temps des frictions, on donnera au malade des alimens liquides, comme des boüillons de conſommé, de la gelée ou des œufs frais; il doit quitter le vin. Au commencement de la ſalivation, il uſera d'une tiſanne rafraîchiſſante faite de racines de chicorée,

de chiendent & d'orge, continuant jusqu'au neuviéme jour. Aprés il reprendra la décoction de salse-pareille & d'esquine pour aider le flux de bouche jusqu'à la fin.

Si la salivation n'est pas assez abondante, ou qu'elle vienne à s'arréter, il la faut exciter de nouveau par une petite friction; mais si elle est excessive il faut l'affoiblir par quelques legers purgatifs, dans la composition desquels on fait entrer des acides pour tascher de precipiter le mercure: mais l'or fulminant fera beaucoup mieux, & affoiblira davantage l'action du mercure. On en donnera six grains en opiate.

Il est difficile de donner une juste mesure de la quantité de la salive pendant les dix ou douze premiers jours; elle est

plus ou moins grande ſuivant la diſpoſition du temperament. La meſure moyenne qui doit ſervir de regle pour les autres, eſt de quatre livres par jour. Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on doit remarquer la quantité de la ſalive que le malade rend ; & pour la ſçavoir préciſement, il faut qu'il crache dans un baſſin qui tienne pour le moins une livre d'eau, afin que ſa quantité ſerve de regle pour pouſſer l'action du mercure ſi elle eſt trop lente, ou pour la moderer ſi elle eſt trop violente.

Quand vous verrez que le flux de bouche ceſſera, aprés avoir coulé ſuffiſamment pendant vingt, vingt-cinq ou trente jours, vous reglerez trois choſes. 1. De purger le malade. 2. De luy faire garga-

riser la bouche pour desſécher les ulceres, comme nous avons déja dit. 3. De le changer de lit & de linges. On le purgera à la fin, comme on a fait le commencement.

Aprés l'avoir ſuffiſamment purgé, il ſe repoſera huit ou dix jours, reprendra le vin, & ſe nourrira de bons alimens pour recouvrer ſes forces. Si c'eſt une perſonne délicate & maigre, elle prendra tous les matins une chopine de lait de vache, avec une once de ſuc roſat : car le lait (generalement parlant) eſt d'un grand ſecours dans toutes les maladies où il faut adoucir l'acrimonie des ſels. Aprés tous ces ſoins le malade aura lieu d'eſperer de reprendre bien toſt ſon embonpoint.

CHAPITRE IX.
& dernier.

De la nature du Mercure, & de la maniere dont il agit.

LE mercure ou le vif argent eſt une merveille entre les métaux ; quoyque coulant comme de l'eau, il eſt pourtant d'un poids conſiderable, & à la moindre chaleur il s'évapore. Il y a apparence que ſes parties ſont toutes rondes comme de petites boules, & extrémement liſſes & polies ; & pour preuve de cette verité, c'eſt que le faiſant diſſoudre dans l'eau forte, il paroiſt ſous la forme de petits corps ronds, qui s'élevent en fumée.

Cela ſuppoſé, il eſt, ce me

ſemble, fort facile de rendre raiſon pourquoy il eſt ſi fluide & ſi volatile ; car ſes parties eſtant rondes, polies & gliſſantes, elles ne ſçauroient s'arréter l'une l'autre, ny rien trouver en leur chemin qui leur puiſſe ôter le mouvement, que la matiere ſubtile leur imprime ſans ceſſe : & parce qu'elles ne ſont que contiguës, & qu'elles n'ont point de liaiſon entr'elles, ſi-toſt qu'elles ſe meuvent un peu plus viſte que de coûtume, elles prennent l'effort, & s'envolent d'abord.

Nous avons dit en parlant de la Verole, qu'elle eſtoit cauſée par une matiere acre ou acide, & que tous les accidens qui l'accompagnoient, eſtoient fomentez & entretenus par cette matiere ; il eſt donc im-

poſſible de la guerir ſans amortir les pointes de cet acide, & l'experience à fait voir qu'il n'y a que le mercure qui puiſſe les emporter.

La Chymie nous apprend que lorſqu'on mêle du mercure auec des ſels acides, ils s'uniſſent enſemble, ſe volatiliſent par la chaleur, & forment le ſublimé corroſif. La même choſe ſe paſſe à peu prés dans noſtre corps : car aprés avoir fait les frictions avec l'onguent de mercure, il pénétre les pores, la chaleur du corps le fait ſublimer, & rencontrant ce ferment acide, il s'y unit, & fait une eſpece de ſublimé corroſif, à peu prés de la même nature que celuy qui ſe fait en Chymie. Toutes ces pointes acides s'eſtant fourées dans les pores du mercure,

cure ſont entraînées par la circulation, & le ſang ainſi chargé de ce ſublimé venant à paſſer par le tiſſu des glandes de la bouche, excorie & ulcere les canaux ſalivaux qui ſe relaſchent, & donnent lieu à cette ſalivation ſi abondante. C'eſt ainſi que le mercure emporte ces ſels piquans & corroſifs, qui faiſoient tant de ravage dans le corps.

Il faut remarquer qu'avant d'exciter le flux de bouche, il eſt d'une neceſſité abſoluë de bien preparer le malade par les purgatifs, parce qu'ils commencent toujours d'affoiblir les ſels qui dominent en cette partie ; & lorſqu'on ne prend pas ces precautions, à la premiere friction le mercure ſe ſublime avec tant de violence que l'on a quelquefois veu arriver des

hemorragies considerables par l'ulceration des vaisseaux de la bouche.

Quoy qu'il reste encore aprés la salivation quelques particules de ces sels, le plus subtil ne laisse pas de s'évaporer par la transpiration, & le plus terrestre s'écoule par les urines & par les déjections du ventre. Voilà ce que l'on peut dire de plus vraysemblable à l'occasion du Mercure, pour emporter le virus de la Verole.

FIN.

De l'Imprimerie d'Antoine Raffle', ruë de Petit-Pont, à l'Image S. Antoine.

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

TABLE
DES CHAPITRES de ce Livre.

PREMIER TRAITE' DES OPERATIONS de Chirurgie.

TRAITE' SECOND. Des maladies de l'Estomach.

TRAITE' TROISIE'ME, Des maladies Veneriennes.

Fin de la Table.

FAUTES.

Page 15. ligne 16. gliſſant, liſ. laiſſant.
P. 31. l. 21. plus facilement, liſ plus difficilement.
P. 112. ligne 10 cloſe, liſ choſe.
P 93 l. 23. teſticules, liſ. veſſicules.
P. 135. l. 23. pour, liſ par.



